


000069994

HISTOIRE NATURELLE, CIVILE ET GEOGRAPHIQUE DE L'ORENOQUE,

Et des principales Riviéres qui s'y jettent.

Dans laquelle on traite du Gouvernement, des Usages & des Coûtumes des Indiens qui l'habitent, des Animaux, des Arbres, des Fruits, des Résines, des Herbes & des Racines Médicinales qui naissent dans le Païs.

Par le P. JOSEPH GUMILLA, de la Compagnie de Jesus, Supérieur des Missions de L'ORENOQUE.

Traduite de l'Espagnol sur la seconde Edition, par M. EIDOUS, ci-devant Ingenieur des Armées de S. M. C.

TOME SECOND.

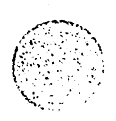


A AVIGNON,

Et se vend à MARSEILLE,

Chez JEAN MOSSY Libraire, à la Canebiere.

M. DCC. LVIII.



HISTOIRE NATURELLE, CIVILE ET GEOGRAPHIQUE, DE L'ORÉNOQUE.

CHAPITRE XIX.

Maniere dont ils chassent les Bêtes Sauvages. Animaux dont ils se nourrissent, & autres dont ils s'abstiennent.

DETOURNONS la vûë de ces vastes plaines, qui nous ont si long-tems fatigués, puisque nous sommes dans un lieu d'où nous pouvons voir de plus près des objets plus agréables & plus propres à nous amuser par leur nou-

veauté. Les Indiens ont obtenu des Missionnaires la permission d'aller se divertir dans les Forêts pendant quinze jours, à condition, que la moitié des Habitans resteroit dans le Village, pendant que l'autre iroit à la chasse. Le but de cette conduite est de leur procurer un divertissement honnête, & de leur fournir le moyen d'apporter chez eux de la viande sechée au feu, pour l'usage de leurs familles. Ils se rendent de l'autre côté de l'*Orénoque* avec leurs Arcs, leurs fléches & leurs Harpons, & là ils choisissent des postes, d'où ils sortent pour aller battre la campagne, & faire lever les Sangliers & les autres animaux sauvages dont le pays abonde. Ils choisissent sur le bord du fleuve le bois qu'ils peuvent le plus aisement couper, & après avoir coupé les buissons avec leurs coutelas, ils nettoient la place avec beaucoup de soin, pour en chasser les Couleuvres Ils tendent d'un arbre à l'autre les filets, ou, *Chinchorros*, dans lesquels ils couchent, & allument du

Les Néophites vont quelquefois à la chasse dans le courant de l'année.

feu pendant la nuit pour épouvanter les Tigres, qui n'osent approcher du lieu où ils sont tant que le feu brûle. Comme il pourroit s'éteindre, les Indiens ont soin de veiller alternativement pour l'entretenir. Telle est leur maniere de camper, & c'est aussi celle des Missionnaires qui vont dans ce bois, où il y a une si grande quantité de Tygres, qu'il m'est arrivé dans les plaines de la Riviére *Apure* de ne pouvoir fermer l'œil pendant la nuit, à cause des hurlemens que poussoient huit ou dix Tygres qui étoient dans le voisinage, mais on n'en a rien à craindre tant que le feu dure.

Maniere dont ils établissent leurs postes.

Leurs postes ainsi établis, ils fabriquent les claies sur lesquelles ils font sécher leur viande à petit feu, ils les élevent de terre d'environ une aune, & les attachent sur quatre, ou six petites fourches, qu'ils ont soin de bien affermir. Ils preparent ensuite leurs *Harpons*, qui sont d'os ou de fer, & extrêmement pointus. Ils ont de chaque côté deux petites languettes, disposées

Harpons dont ils se servent pour tuer les bêtes.

de façon qu'étant une fois entrés dans le corps de l'animal, ils n'en peuvent plus ſortir. Cet Harpon eſt attaché avec une forte corde de *Pite* retorſe, dont l'autre extrêmité tient à la hampe de la fléche, de maniere que venant à percer le Sanglier, elle ſe détache de la hampe où elle étoit legerement attachée : l'animal ſe met à courir dans le bois, agité par la douleur & trainant la hampe après lui, & la corde venant à s'embaraſſer dans les brouſſailles, leur proye eſt aſſurée, ce qui fait que les chaſſeurs ne ſe mettent point en peine des Sangliers qu'ils harponnent, juſqu'à ce qu'il ne leur reſte plus aucune fléche dans la trouſſe, auſſi en tuent-ils une grande quantité en peu de tems. Les Sangliers vont par troupes dans ces Forêts, & le chaſſeur eſt heureux d'en trouver une où il y en ait beaucoup & qui ne s'enfuye point, il eſt ſur alors d'employer tous ſes harpons. Si la troupe fuit, ils en ſont quittes pour la ſuivre, mais alors ils ont la peine d'aller ramaſ-

Les Sangliers fort cõmuns dans ce Pays.

ſer les Sangliers, ce qui n'eſt pas un petit travail dans un pays auſſi vaſte. Il eſt vrai qu'il ne s'en perd aucun, parce qu'ils ont ſoin en les pourſuivant de couper en paſſant une grande quantité de branches d'arbres, qui ſervent enſuite à leur faire retrouver leur gîte. Tous ceux qui voyagent dans ces Forêts uſent de la même précaution, parce qu'on ne trouve point de chemin battu, & que quand il y en auroit, on auroit peine à le reconnoître, le terroir étant tout couvert de feüilles à la hauteur de plus d'un pied. On ne fait attention qu'aux branches abbattuës, & les Indiens connoiſſent par leur moyen combien il y a d'années qu'un chemin n'a pas été frayé, parce que la branche qu'on a rompuë, pouſſe toutes les années un nouveau jet, & c'eſt par leur moyen qu'ils comptent les années ſans ſe méprendre.

Moyen de ne point s'égarer dans les Bois.

Les Tygres mangent auſſi les Sangliers qui ſe ſeparent de la troupe, ou qui reſtent derriere, n'oſant point les attaquer lorſqu'ils ſont enſemble,

mais cela n'empêche pas qu'il n'y en ait beaucoup, ces Forêts étant extrêmement étenduës, & remplies de fruits ſauvages, outre que les Indiens qui ſont cette chaſſe ſont en fort petit nombre, vû l'étenduë immenſe du pays. Les *Paquiras* ſont auſſi fort communs, & on les chaſſe de la même façon. La *Paquira* eſt une eſpece de Sanglier, la moitié plus petit que les Sangliers ordinaires, qui a la corne fenduë & les quatre pieds blancs. Cet animal a le nombril ſur l'épine du dos, & il eſt relevé d'une tumeur qui contient une grande quantité de muſc, dont l'odeur eſt très-forte; de ſorte que ſi la *Paquira* meurt avant qu'on lui ait coupé le nombril, ſa chair n'eſt plus mangeable, parce que ce muſc l'infecte entierement. Il arrive la même choſe au *Cayman*, ou *Crocodille* de l'*Orénoque*, dont le muſc eſt enfermé dans les écailles de la poitrine; car ſi l'on manque de l'ôter pendant que l'animal eſt en vie, ce muſc ſe

Petits ſangliers appellés *Paquiras*.

Leur muſc eſt dans le nombril qu'ils ont ſur l'épine du dos.

Muſc du *Cayman*.

répand dans la chair, & l'on ne peut plus la manger.

Armadille des Bois.

On trouve dans cet endroit des *Armadilles* quatre fois plus gros que ceux des plaines, dont je parlerai tantôt. Tout son corps est couvert d'une écaille forte & dure, laquelle se conformant à toutes les irrégularités de la structure du corps, le met à couvert des insultes des autres animaux, & n'empêche point son allure. Outre cette écaille, il en a une autre en façon de mantille, laquelle est unie à la premiere par une jointure. Il s'en sert pour garantir sa tête, au moyen dequoi toutes les parties de son corps sont en sureté. Le déhors de ces écailles représente divers desseins en rélief, de differentes couleurs foncées & claires, de sorte que ce qui lui sert de défense, lui sert aussi de parure. Il est de la grosseur d'un Lapin ordinaire, quoique d'une figure fort differente. Son grouin, ses pieds, & sa queuë ressemblent à ceux du cochon. Cet animal vit dans des creux profonds, qu'il creu-

ſe avec ſes ongles, & il ne s'en écarte jamais, pour pouvoir s'y réfugier lorſqu'il eſt pourſuivi. Il a la chair tendre & délicate, mais quelque peu dégoutante, à cauſe qu'elle a l'odeur du muſc.

Abondance de Singes, *Micos* & *Arabatos.*

Si les Indiens ont le malheur de ne tuer ni Sanglier ni *Paquiras*, ils ne s'en retournent pas pour cela les mains vuides, y ayant dans ces bois une quantité prodigieuſe de ſinges & de *Micos* de pluſieurs eſpeces, ſur leſquels ils peuvent employer leurs harpons à leur choix. On ſçaura que chacune de ces Nations a un gout décidé pour une eſpece de ſinges, à l'excluſion de toute autre. Les *Achaguas*, par exemple, ſont friands, des ſinges jaunes, qu'ils appellent *Arabata* leſquels font matin & ſoir un bruit inſuportable, & ſi lugubre qu'il fait horreur. Les Indiens *Tunévos* aiment les ſinges noirs : ceux-ci ſont fort laids & fort courageux, & dès qu'ils voyent quelqu'un, ils deſcendent avec furie juſqu'aux derniers branches des arbres, qu'ils

ſecouënt avec beaucoup de force, en grondant, ce qui donnne la facilité de les tuer. Les *Jyraras*, les *Ayricos*, les *Betoyes* & les autres Nations, abhorrent ces deux eſpeces de ſinges, & ont un gout décidé pour les ſinges blancs, qui ſont de la même groſſeur que les jaunes & les noirs. Leur chair eſt bonne à manger, mais elle eſt toujours dure, quelque cuite qu'elle ſoit. Leur foïe eſt pour eux un morceau friand. Quant au *Micos*, dont il y a un grand nombre d'eſpeces, ils ſont du gout de toutes ces Nations, & l'on peut les manger ſans repugnance, parce qu'ils ne vivent que de fruits ſauvages ſains & ſavoureux qui ſervent de nourriture aux Indiens qui vont à la chaſſe. Les Miſſionnaires même, qui voyagent dans les bois, ont ſoin d'obſerver les fruits que mangent les ſinges & les *Micos*, après quoi ils en mangent ſans ſcrupule. Ces fruits ſont, les dates, dont on trouve une grande quantité, les *Naranjillas*, d'un aigre-doux fort

Grande quantité de fruits ſauvages.

Dates.

Naranjillas.

sain, elles sont un peu plus petites que les oranges ordinaires, mais elles ont la même couleur : les *Guamas*, qui sont fort doux & faits comme des haricots de Valence, mais verds lors même qu'ils sont murs. On trouve aussi dans ces bois une grande quantité de *Guaymaros*, ce sont des arbres qui portent un fruit plus petit que l'Avelline, mais beaucoup plus savoureux. Le plus exquis de tous les fruits sauvages est celui que les Indiens appellent *Mutuculicu*, & les Espagnols *lait & miel* (*leche y miel*) parce qu'il a la même douceur. On le dit fort sain. Par tout où ces fruits se trouvent, on trouve aussi une grande quantité de singes de toute espece, qui font chacun bande à part, par la crainte qu'ils ont les uns des autres ; car si l'un vient manger sur un arbre, l'autre l'abandonne aussi-tôt, & va manger ailleurs.

Guamas.

Guaymaros.

Lait & miel.

Autres fruits sauvages.

Les chasseurs & ceux qui voyagent dans les bois se nourrissent aussi d'autres fruits, qui ne croiss-

ſent point ſur les arbres comme les précédens, ces fruits ſont, une eſpece de raiſin noir, appellé *Murarabes* qui croît ſur un Palmier ſi bas, qu'on peut le cüeillir avec la main, il eſt fort nourriſſant. Les *Cubarros* : ce ſont des Palmiers un peu plus hauts que les précédens, & fort épineux, dont le fruit eſt aigre-doux & fort ſain. Les Palmiers ſauvages appellés *Veſerris* & *Cunamas* : nous parlerons plus bas de l'huile admirable qu'on tire de leurs dates. Outre les fruits qu'on vient de voir, le terrein de ces bois produit une quantité prodigieuſe de *Pignas* ſauvages, & de *Pignuelas* qui ſont plus petites, les unes & les autres & qui ont un gout agréable. On trouve auſſi toute l'année des *Hongos* de pluſieurs eſpeces dont les Indiens font uſage, dont une, entr'autres, qu'ils appellent *Oſoba*, croît au pied des arbres qui ſont tombés.

Murarabes. *Cubarros.* *Veſerris.* *Cunamas.* *Pignas.* *Pignuelas.* *Hongos.* *Oſoba.*

Oiſeaux ſucculés.

Les Indiens ſe chargent de ces fruits lorſqu'ils reviennent au gîte; mais ils tuent ſur tout une grande

Pabas. *Paugies.* quantité de *Pabas* gris & de *Paugies*, qui ſont de gros oiſeaux qui volent fort bas, & qui ſautent de branche en branche dans les plaines. Leur chair eſt excellente. Ils les portent tous rôtis à leurs femmes, & conſervent leurs plumes qui ſont fort belles, ſurtout la hupe, qu'ils ont ſur la tête en forme de couronne. Ils gardent auſſi les plumes d'un grand nombre de Perroquets, dont nous parlerons dans un article à part.

Tâche de ceux qui reſtent au gîte. Lorſque les Indiens retournent à leur gîte, ils trouvent que leurs deux camarades, qui le gardent tour à tour, ont amaſſé du bois pour faire ſécher les viandes qu'ils apportent. Il eſt étonnant de voir ce qu'ils mangent, leur voracité eſt au-deſſus de toute expreſſion. Ils ne ſe repoſent pas beaucoup pendant la nuit, étant obligés d'entretenir le feu, non-ſeulement pour épouvanter les Tygres, mais encore pour faire rôtir leur viande, & quand *Moſquites.* cela ne ſeroit point, les *Moſquites*, les cris continuels des *Pericos-Li-*

geros, & le miaulement des Chats des montagnes, qu'ils appellent *Cusicusis*, ne leur permettroient pas de fermer l'œil. Le *Perico-Ligero*, ou *Pierrot-coureur*, eſt un animal de la groſſeur d'un chien Barbet ; le poil qu'il a ſur le dos eſt fort doux & fort fin, il a ſur la poitrine deux tâches quarrées d'un gris brun. Il a la face & la tête d'une Tortuë, excepté qu'il a des oreilles. La poitrine & le ventre lui trainent à terre, & il tient les bras & les jambes écartées comme une grenoüille. On lui donne l'épithete de *Coureur*, parce qu'il lui faut une grande journée pour faire un quart de lieuë. Il lui faut l'eſpace d'un *Credo* pour lever une jambe. Il dort pendant le jour, & ne permet pas aux hommes de dormir la nuit, parce qu'il jette trois cris à chaque inſtant, auxquels ceux qui ſont dans le bois répondent à leur tour. Il a trois ongles crochus aux pieds & aux mains qui ſont ſi forts, qu'on a toutes les peines du monde à lui arracher ce qu'il a une fois ſaiſi. Il s'en ſert

Perico-Ligero. Cuſicuſis

Figure extraordinaire du *Perico-Ligero*.

pour grimper ſur les arbres, dont il mange les feüilles, ſans uſer d'autre nourriture. (*a*) Le *Cuſicuſi* eſt de la groſſeur d'un Chat, il n'a point de queuë, & ſa laine eſt auſſi douce que celle du Caſtor. Il dort tout le jour, & la nuit il ſaute de branche en branche, pour chercher des oiſeaux & des ſerpens, dont il ſe nourrit. Il eſt fort doux, & lorſqu'on le porte dans les maiſons, il ne s'enfuit point, & ne bouge point de ſa place pendant le jour; mais la nuit venuë, il ne fait que courir

Le *Cuſicuſis*. Sa figure & ſes qualités.

(*a*) M. De Uloa, dans l'Hiſtoire de ſon Voyage au Pérou, dit qu'il vît de fruits ſauvages, & que quand il n'en trouve plus à terre, il eſcalade l'arbre qui en eſt le plus chargé. Dès qu'il eſt au haut, il abat autant de fruits qu'il peut, pour s'épargner la peine de remonter. Quand ſa proviſion eſt faite, il ſe met en un peloton, & ſe laiſſe tomber à plomb, pour éviter la fatigue de deſcendre; après cela il demeure au pied de l'arbre tant que dure ſa proviſion de fruit, & ne change de place, que quand la faim l'oblige à aller chercher une nouvelle nourriture. N. du T.

de côté & d'autre, fourrant ſon doigt & ſa langue, qui eſt large & mince, dans tous les trous. S'il vient à entrer dans le lit de ſon maître, il n'épargne pas plus ſes narrines, & s'il le trouve la bouche ouverte, il ne manque pas de la viſiter, auſſi perſonne n'eſt-il curieux de le tenir chez ſoi.

Au bout de quinze ou vingt jours, les chaſſeurs retournent à leurs Logis, chargés de viandes rôties & de quantité de plumes. Leurs femmes leur donnent la bien venuë avec pluſieurs barrils de *Chicha*, qu'elles ont eu ſoin de preparer, après quoi ils ſe mettent à boire & à manger deux ou trois jours de ſuite, ce qui met bien-tôt fin à leur proviſion.

Les *Achaguas* ſont moins de tems à la chaſſe, & reviennent en peu de jours chargés de chair de *Ante* rôtie. Les *Antes* ſortent de la Riviére pour venir paître: les *Achaguas* ſe cachent dans l'herbe, & imitent la voix de l'*Ante*, à laquelle la *Anta* (c'eſt ce que nous appellons la grande Bête) répond auſſi-

Ante.

Anta. Grande Bête.

tôt, ſi bien que le mâle & la femelle accourent à la voix de l'*Achagua*. Dès qu'ils ſont à portée, l'Indien décoche ſur chacun une fléche frottée d'un poiſſon appellé *Curare*, qui les tuë ſur le champ, de ſorte que pour peu qu'ils ſoient heureux, ils tuent leur chaſſe le premier jour, la rôtiſſent le ſecond, & reviennent chez eux le troiſiéme, chargés de chair de *Ante*, qui n'eſt pas à mépriſer, puiſqu'elle a le même goût que celle de Veau. La figure de cet animal eſt des plus particulieres qu'on puiſſe voir. Il eſt de la groſſeur d'un Mulet, ou Cheval d'un an, ſes pieds ſont fort courts & peu proportionnés à ſa taille, & terminés par quatre ongles, qui ſont extrêmement recherchés, & qu'on appelle communément les ongles de la grande Bête. *Las ugnas de la gran Beſtia.* On a pluſieurs fois éprouvé leur vertu contre l'épilepſie, on les prend en poudre, & l'on en pend un au cou du malade. L'*Ante* a la tête faite à peu prés comme celle du

Maniere de les tuer.

Vertu de l'ongle de la grande Bête contre l'épilepſie.

Figure monſtrueuſe

Cochon, mais il a entre les deux sourcils un os avec lequel il rompt & abat tout ce qu'il rencontre dans les Forêts; aussi le Tygre qui veut l'attaquer, a-t'il soin de se tenir caché près de l'endroit où il va paître; il saute sur le premier qui passe, & le saisit avec ses quatre griffes. Lorsque l'endroit est libre, l'*Ante* ne manque pas de périr, mais s'il y a auprès des arbres & des buissons, le Tygre est perdu sans ressource, parce que l'*Ante* se mettant à courir avec furie dans l'endroit le plus touffu de la Forêt, le Tygre est déchiré avant qu'il ait eu le tems de se reconnoitre.

de cet animal.

Combat de l'*Ante* avec le Tygre.

La queuë de l'*Ante* n'est point proportionnée non plus à la grosseur de son corps; elle est courte, mince, & repliée comme celle du Cochon. Elle est garnie de crins, mais ils ne sont pas plus long que ceux d'un Cheval. Cet animal vit aussi bien dans le fond d'une Riviére & d'un Lac, que sur terre; mais il vient souvent sur le rivage, pour y paître une herbe appellée *Gamalote*, dont

il eſt fort friand. On l'appelle communement la *Grande Bête*, ſans que j'en ſache la raiſon ; peut-être eſt-ce à cauſe que cet animal eſt un compoſé bizarre de differentes parties des autres , ſans qu'il reſſemble à aucun d'eux dans le total.

Fureur avec laquelle il écorche les chiẽs.

Que dirai-je de ſes dents, & de la dexterité avec laquelle il écorche d'un bout à l'autre les chiens qui le pourſuivent ? Il ne quitte jamais ſon poſte, pour grand que ſoit le nombre des chiens qui l'attaquent ; & lorſqu'il vient à en ſaiſir quelqu'un, il le mord avec tant de force, que la peau lui reſte entre les dents , jettant bien loin le chien qu'il a écorché , deſorte que les autres épouvantés des cris de leur camarade , abandonnent auſſi-tôt leur proye. Je ne ſaurois comprendre comment l'*Ante* peut faire tant de mal en ſi peu de tems. Les Eſpagnols eux-mêmes, qui vont tous les jours à la chaſſe de cet animal pour ſe divertir , & pour avoir ſa peau & ſes ongles , & qui voient périr tous les jours pluſieurs de leurs chiens ,

n'y comprennent rien non plus, & ſont ſurpris de la dexterité avec laquelle il les écorche. Les *Achaguas* nous apporterent un *Ante* à la Colonie de *Guanapalo*, qui avoit deux aunes & un quart de longueur.

CHAPITRE XX.

Réſines & Drogues Aromatiques, que les Indiens apportent des Bois. Fruits, & herbes Medicinales.

Les Indiens ne profitent pas ſeulement de la chair & des plumes des animaux qu'ils tuent à la chaſſe; ils ſavent encore tirer avantage d'une infinité de choſes qu'ils trouvent dans ces Bois, quoiqu'il ſoit vrai de dire qu'on en a découvert très-peu en comparaiſon de celles qui reſtent cachées, faute de gens qui en connoiſſent le prix. Il m'eſt ſouvent arrivé, en traverſant ces Bois, de m'arrêter tout

Signes auxquels on connoit qu'il y a beaucoup d'Aromates dans ces Bois.

court, pour joüir à mon aiſe du plaiſir que me cauſoient une infinité d'odeurs que je ne ſaurois définir. Je demandois aux Indiens qui m'accompagnoient d'où venoit cette odeur exquiſe? Et ils me répondoient: *Odi jà, Babi? Qui le ſait Pere.* Je ne doute pas qu'il n'y ait dans ces vaſtes Forêts des *Réſines*, des *Aromates*, des *Fleurs*, des *Feüilles*, & des *Racines* de très-grand prix, qui enrichiront un jour la Botanique, lorſqu'on les aura découvertes; mais en attendant, en voici quelques unes, dont je crois que la connoiſſance ſera fort utile au Public.

Baynillas. Je ne dirai rien des *Baynillas*, qui croiſſent dans ces bois de certains ſarmens toujours verds, qui s'entortilllent autour des arbres. On trouve une grande quantité d'arbres *Cunaſiri.* appellés *Cunaſiri* par les *Betoyes* & les *Jiraras*, dont le tronc eſt fort gros, & le bois à moitié incarnat. Le bois & tout l'intérieur du tronc ſont Aromatiques, & l'écorce remplie de petits grains qui

ont l'odeur de l'encens. La Scieure du *Cunasiri* exhale la même odeur, lorsqu'on la jette sur des charbons ardens.

La plûpart de ces bois sont peuplés de Cedres, dont le plus singulier est celui qu'on appelle *Blanc* pour le distinguer de l'autre, qui est de couleur rougeâtre. Il ressemble beaucoup, non par la feüille, mais par la couleur & la douceur du bois à nos Pins. Il ne rend point de Résine, mais lorsqu'on vient à le travailler, on y trouve des cavités pleines d'une certaine gomme Aromatique, dont l'odeur est plus douce que celle de l'encens, avec cette difference, que lorsque le Cedre est de moyenne grosseur, cette gomme se trouve caillée dans les cavités, mais molle, maniable, & de couleur dorée. Lorsque le Cedre est plus gras, cette gomme est en grains, & quand il est vieux, en forme de poudre jaune, conservant toûjours son odeur sous chacune de ses formes. On trouve de ces Cedres près de la Capitale du nouveau

Cedre blanc.

Sa gomme.

Royaume, & leur bois eſt celui dont on ſe ſert le plus communement à *Santa-Fé de Bogota*, pour tous les ouvrages de Menuiſerie.

Palo anime.

Le *Palo de anime* eſt ſi commun dans ces Bois, qu'on le rencontre à chaque pas ſur les Riviéres de *Tame*, *Cravo*, *Macaguane &c.* Les Indiens inciſent le tronc de cet arbre avec un coutelas, & il ſort de chaque

Sa Reſine.

inciſion une Réſine blanche comme la neige, & d'une odeur fort agréable. On a éprouvé que la fumée de cette Réſine eſt excellente pour la migraine, & dans les cas où celle-ci eſt occaſionnée par le froid, on la guérit avec la même facilité, en mettant deux emplatres de la même Réſine ſur les arteres qui deſcendent de la tête derriere les oreilles. Elle jaunit en vieilliſſant, & je crois qu'elle poſſede pluſieurs autres proprietés, que le tems fera découvrir.

Son fruit cauſtique.

Chaque bourgeon de l'*Anime* jette trois eſpeces de Prunes vertes, qui ne meuriſſent jamais, & dont le ſuc eſt ſi cauſtique, qu'il fait enfler & gerſer les levres de

ceux qui les mordent. Je voulus un jour éprouver moi-même ſon effet, mais ma curioſité me coûta cher, car mes levres commencerent d'abord à s'enfler, elles s'ouvrirent enſuite, & ce ne fut qu'au bout de pluſieurs jours que je guéris.

Algarobo & ſa gomme.

Les *Algarobos* croiſſent dans les bois où il y a des pierres & des rochers. Ce ſont des arbres d'une groſſeur épouventable, qui laiſſent tomber de leurs troncs des gros morceaux de gomme de deux ou trois livres chacun. Cette gomme eſt tranſparente comme le criſtal, mais on ignore encore ſes proprietés. Les Indiens s'en ſervent pour s'éclairer dans les montagnes & dans les maiſons. Lorſqu'on poſe un morceau de cette gomme à terre, le feu prend à la partie ſupérieure, & elle brûle toute la nuit, jettant une flamme extrêmement claire, juſqu'à ce qu'elle ſoit entierement conſumée. On a eſſayé de la diſſoudre avec de l'huile, de l'eau, du vin, du jus d'orange & de citron, ſans pouvoir y réüſſir. Enfin,

on a employé l'huile de *Canime* dont je parlerai tantôt, & elle n'a pas plûtôt senti la chaleur du feu, & même celle du soleil, qu'elle s'est fonduë, & a donné une liqueur épaisse, qui étant appliquée sur les chassis des fenêtres, les rend aussi transparens que le verre. Nous nous en sommes servis pour vernisser des tableaux, & les garantir de la poussiere; elle ranime les couleurs, & leur rend leur premier éclat, quelque vieilles qu'elles soient. On l'employe aujourd'hui pour vernisser les draperies des Statuës. Ces mêmes arbres naissent aussi dans les Bois où il n'y a point de pierres, mais ils ne donnent point de gomme.

Les Indiens *Tunevos* de nôtre Mission de *Patute*, apportent du Paramo negé de *Chita* une grande quantité d'encens en larmes si aromatique, qu'il ne differe de celui qu'on nous apporte en Europe, ni par la couleur, ni par l'odeur. Ils trouvent plus loin les arbres qui donnent l'*Otova* ou l'*Otiva*. Ce n'est

Encens.

Otiva, ou *Otova*.

n'eſt ni une Réſine, ni une gomme, mais une eſpece de noiſette blanche, qui ſe trouve parmi les fleurs & qui eſt auſſi molle que du beurre. Ils en font des boules d'une livre piece, qu'ils vendent huit reaux de plate, & qui ſont fort recherchées pour la galle, la teigne & autres maladies de la peau. Elle eſt un préſervatif excellent contre les *Niguas*, les *Piques*, ou puces imperceptibles, qui pénétrent juſqu'à la chair vive. Elle eſt confortative, & il ne faut qu'en prendre la groſſeur d'une noiſette, & boire par deſſus deux verres d'eau tiede, pour appaiſer les douleurs d'eſtomac. Lorſqu'on veut ſe purger, on avale trois ou quatre de ces pillules, ſur leſquelles on boit de l'eau chaude. L'*Otova* a une mauvaiſe odeur, & ſe fond ſi aiſement, que la chaleur ſeule des doigts la convertit en huile. Je crois qu'avec le tems, on découvrira pluſieurs vertus dans l'*Otova*.

Son uſage.

Le *Currucay* eſt une gomme qui découle de l'arbre du même nom,

Curru-cay.

au moyen d'une incision qu'on y fait. Elle ressemble à l'*Anime*, mais elle est gluante : son odeur est aromatique, mais plus forte que celle de ce dernier, & l'on juge par ses effets qu'elle est extrêmement chaude ; car l'experience a montré qu'étant appliquée extérieurement, elle dissipe le froid qui accompagne les luxations & les pamoisons. J'ai éprouvé qu'appliquée sur les dartres, après qu'on les a bien frotées, elle les dissipe entierement, sans qu'on soit obligé d'y revenir. Les Indiens cüeillent encore une autre Résine appellée *Carana*, qui est de couleur rouge & d'une odeur extrêmement forte. On la dit froide, mais on ignore encore ses proprietés & les effets qu'elle peut produire. Le Pere Pompée Carcacio, Missionnaire des *Tunevos*, m'a assuré que de son tems les Indiens cüeilloient de la noix Muscade si approchante de celle qu'on apporte de l'Orient, qu'on avoit peine à distinguer une noix d'une autre. Je n'en ai point vû, & je ne sache point qu'on en trouve.

Son usage.

Carana.

Noix Muscade.

Les Indiens *Guaybas*, *Tunevos* & *Chiricoas* ont une autre Résine fort rare, qu'ils appellent *Mara*, mais on ignore d'où ils la tirent. Elle est de couleur de feu, & d'une odeur forte mais agréable. J'ignore quelle connexion elle a avec le gibier, mais ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il suit ceux qui en ont sur eux. Voici l'usage qu'en font les Indiens. Dès qu'ils voient quelque bête fauve, ils se frotent la poitrine & une partie des bras avec de la *Mara*; ils observent de quel côté vient le vent, & se plaçant dans cet endroit, ils prennent leurs arc & leurs fléches, après s'être couvert le visage d'une branche d'arbre. Le gibier ne sent pas plûtôt l'odeur de cette Résine, qu'il la suit la tête levée, ce qui donne le moyen aux Indiens de le percer à leur gré. Cette proprieté mérite l'attention des curieux. *Mara.*

L'arbre qu'on appelle *Merey* dans la Province de Carthagene, & *Caracoli*, dans celle de *Casanare* est utile dans toutes ses parties. Son écorce mise en infusion, arrête les *Merey.* *Caracoli.*

Sõ fruit. pertes de sang. Son fruit est savoureux, il a la couleur & la figure d'une pomme, excepté, qu'il a au déhors du côté opposé à la queuë une pépin de la grosseur d'une amande. Le suc de ce fruit acquiert en fermentant, le gout & la couleur du vin. Le pépin exterieur, lorsqu'il est rôti, a le même gout que l'amande, mais il est très caustique lorsqu'il est crud, & il n'en faut qu'un petit morceau pour former un cautere ou un vesicatoire.

Son vin.

Son écorce.

Son noyau.

On trouve sur les Riviéres de *Chire*, *Tate*, *Punapùna*, & quelques autres de ces cantons, la *Zarza*, qu'on dit être excellente pour la verole; & sur le penchant des montagnes negées de *Chita*, la Racine de China, qui est efficace pour plusieurs maladies. On en met dans l'eau pour lui ôter ses mauvaises qualités. Elle est d'un rouge jaunâtre, & extrêmement pesante.

Zarza.

Racine de la China.

Polipode pour la jaunisse.

Le *Polipode* croit sur le tronc des Palmiers. Son tronc est mince & couvert de duvet, ce qui lui a fait donner par les Indiens le nom de

Sorroy umucoſo, *bras de Singe.* Il a la feüille comme le chou, il pouſſe des racines de côté & d'autre du Palmier, qui l'empêchent de tomber, & qui lui fourniſſent ſa nourriture. L'infuſion de ſa racine eſt excellente pour la jauniſſe; mais les Indiens en tirent du ſel, pour ſuppléer à celui qui leur manque. Ils allument du feu, & aprés que le bois eſt conſumé, ils jettent ſur la braiſe des racines de *Polipode*, qui donnent un Salpetre dont ils aſſaiſonnent leurs mets.

Sel des Indiens.

On trouve auſſi dans ce Bois la *Pepita*, qu'on appelle *De Toda ſpecie*, nom qui exprime parfaitement ſa qualité. Elle eſt de la groſſeur d'une amande pelée, elle a preſque l'odeur de la Canelle, & le piquant du Poivre & du Gerofle. Elle eſt fort ſalutaire, & pluſieurs perſonnes l'achetent à quelque prix que ce ſoit, pour en mettre dans le Chocolat, ce que j'approuve fort.

Pepita de Toda ſpecie.

Le fruit que je vais décrire a un nom fort laid, mais il a une vertu admirable contre le venin de la

Vipére. Dans toutes les Plaines de *Varinas*, de *Guanare* & de *Caracas*, & sur les Riviéres qui les traversent pour se rendre dans l'*Orénoque*, on trouve un arbre bas mais touffu, chargé d'une grande quantité de fruit en forme de grapes, de la figure & de la grosseur de nos *Frixoles*. Il a un gout fort & aromatique, & il meritoit un meilleur nom que celui que le hazard lui a donné, à l'occasion que voici. Quelques Bergers de ce canton rassemblant un jour leurs troupeaux, une Vipére mordit l'étalon qui étoit au milieu d'un grand nombre de Jumens. Il ne se sentit pas plûtôt piqué, qu'il courut à l'un de ces arbres, & mangea à la vûë des Bergers plusieurs de ces raisins. Il guérit, & fit par là connoître à ses maîtres la proprieté d'un fruit qu'ils ignoroient. Ils appellerent cet arbre, l'*Arbre de l'Ane*, *El Arbor del Burro*, & ce nom lui est resté depuis. On ne sçauroit croire les cures, qu'on a operées par le moyen de ce fruit, & qu'on conti-

Frixoles.

Fruit du *Burro*, excellét contre le venin de la Vipére.

nuë d'operer tous les jours. Une Vipére a-t'elle mordu quelqu'un, il suffit de manger cinq ou six de ces pépins entiers, ou en poudre, & d'en appliquer autant sur la playe, après les avoir écrasés, & le malade est sûr de guérir. J'ai même remarqué qu'il n'y a point de Voyageur qui ne se munisse d'une bonne quantité de ces fruits, pour s'en servir au besoin, les Vipéres & les autres especes de Serpens étant fort communs dans ces Plaines désertes & spatieuses. L'arbre appellé *Dragon* est fort commun dans ces Forêts, on en tire un suc, qui est bon pour les playes, & qui est de couleur de sang, ce qui lui a fait donner le nom de *sang de Dragon*. Tout le monde connoit ses usages dans la Médecine.

Le *Dragon*.

Le *Cacao sauvage* croît de lui-même dans les Plaines de la Riviére *Apure*, & porte du fruit deux fois l'année, de même que celui qu'on cultive dans les Peuplades. On trouve toûjours sur ces arbres une grande quantité de Singes,

Cacao sauvage.

d'Ecureuils, & de Perroquets, qui se nourrissent de leur fruit, sans que personne puisse y mettre obstacle; ce qui n'empêche pas les Indiens d'en amasser le plus qu'ils peuvent, par la facilité qu'ils trouvent de les vendre.

Canafistulo. Les arbres les plus beaux & les plus touffus de ces Plaines, sont les *Canafistulos*. Ils sont chargés d'une si grande quantité de fleurs jaunes, qu'il est impossible de distinguer une feüille. Le fruit vient ensuite en abondance, mais il tombe & se pourrit, à moins que les arbres ne soient près d'un Village, car alors les habitans ne manquent pas de les ramasser pour en composer plusieurs remedes. Ce fruit n'est pas du gout des Singes, ni des autres animaux, à cause de sa qualité purgative.

Cabima, arbre dont on tire de l'huile. L'arbre le plus prétieux qu'on trouve sur l'*Orénoque* est le *Cabima*, que les Blancs appellent *Palo de aceyte*. Le grand cas qu'on fait de cet huile, est cause qu'on lui a donné plusieurs noms, ce qui occa-

ſionne beaucoup de confuſion ; car ſi on lui donne un autre nom que celui ſous lequel il eſt connu dans le pays, on ne vous entend plus. Il eſt vrai que le même arbre donne par la méme inciſion trois huiles differentes en apparence, mais qui ont toutes le même effet. Cet arbre eſt haut, touffu & épais : ſes feüilles reſſemblent à celles du Poirier, ſon écorce eſt liſſe, douce & épaiſſe. Le tronc qui a donné de l'huile une année, n'en donne plus pendant quelque tems, ayant beſoin de repos pour en reproduire de nouvelle. Il croît dans les lieux humides près des Riviéres & des Lacs, & lorſque le tems où il doit donner l'huile eſt venu, il en avertit un an auparavant, au moyen d'une groſſeur qui ſe forme entre le tronc & l'écorce, à quelque diſtance de l'endroit où ſes branches commencent à ſe diviſer, cet endroit étant comme le centre où l'arbre dépoſe cette liqueur prétieuſe. Les Indiens commencent à cüeillir cette huile dans le mois d'Août, & pour cet

Deſcription de cet arbre.

Il ne donne pas de l'huile toutes les années.

Lieux où il croît.

On recueille l'huile

effet, ils font au deſſous de la tumeur avec le tranchant d'une hache, un trou capable de contenir le vaiſſeau qui doit la recevoir. Le vaiſſeau placé, ils percent la tumeur dans ſa partie inférieure, au moyen dequoi toute l'huile s'écoule. Lorſque l'arbre eſt gros, il donne la premiere fois juſqu'à dix ou douze livres d'huile. Cette premiere huile eſt épaiſſe, comme du miel cuit au feu, elle forme en tombant les mêmes filets, & ſa couleur eſt griſatre. Après qu'on a retiré le premier vaiſſeau, on en remet un ſecond, pour recevoir l'huile qui coule par l'ouverture. Celle-ci eſt plus claire & d'une couleur moins foncée que la premiere. On met enfin un troiſiéme vaiſſeau, au bout de pluſieurs jours, & l'on récuëille une troiſiéme huile plus liquide, plus claire & plus tranſparente que les deux autres. Nous nous ſervons des deux dernieres en qualité de purgatif, & il n'en faut qu'une cuillerée de demi once, pour faire beaucoup d'effet, ſans qu'on coure

dans le mois d'Août.

La premiere huile eſt épaiſſe.

La ſecõde eſt plus claire.

La troiſiéme plus liquide.

Cette huile eſt purgative.

aucun risque, & sans qu'on soit obligé de rester au lit, quand même celui qui en useroit, seroit obligé de travailler aux champs, & de se moüiller. Il ne faut que boire de l'eau chaude, pour hâter son effet, mais elle cesse d'operer, dès qu'on cesse de boire. La premiere huile produit le même effet, mais elle est plus amere que les deux autres, elles sont cependant toutes trois admirables pour les playes & les blessures. Quelques Indiens l'appellent *Cabima*, du nom de l'arbre qui la donne, & d'autres *Curucay*.

Bonne pour les playes & les blessures

Les blancs, corrompant le nom de *Cabima*, l'appellent l'huile de *Canime*, & plusieurs autres l'huile de *Maria*, c'est le nom de la premiere qui sort de l'arbre, & qui s'épaissit comme de l'onguent. L'avidité qu'ont les Hollandois d'acheter ces huiles des *Caribes*, est le principal lien de leur amitié, & la source des dommages qu'ont souffért & que souffrent encore nos Missions; & rien ne prouve mieux

leurs vertus, que le ſoin avec lequel les étrangers les recherchent.

CHAPITRE XXI.

*Poiſſons de l'*Orénoque. *Moyens induſtrieux dont les Indiens ſe ſervent pour les prendre. Vertus Médicinales des Pierres & des Os qu'on trouve dans quelques uns.*

NOus avons aſſés long-tems ſuivi les Sauvages dans leurs Bois ; laiſſons les continuer leurs chaſſe, & portons nos régards ſur ces délicieuſes Plaines de l'*Orénoque*, & ſur ces Lacs immenſes dans leſquels il répand ſes eaux dans ſes cruës, bien aſſurés qu'en parcourant le nombre, la varieté, & les proprietés de cette infinité d'eſpeces de poiſſons qui s'engendrent & ſe nourriſſent dans les Riviéres de l'*Orénoque*, & examinant les moyens ingenieux que les Indiens employent pour les prendre, nous

aurons dequoi ſatisfaire nôtre curioſité.

J'attribuë cette quantité immenſe de poiſſons qu'on trouve dans l'*Orénoque* à la profondeur & à l'étenduë de ſon lit, aux Lacs qu'il forme, aux branches dans leſquelles il ſe diviſe, & à cette multitude de Riviéres qu'il reçoit, ce qui, tout réüni enſemble, fournit aux poiſſons les commodités dont ils ont beſoin pour ſe multiplier, & la nourriture qui leur eſt néceſſaire pour ſubſiſter. Je ſuis cependant perſuadé que tous les poiſſons ne mangent point, & qu'il y en a beaucoup qui n'ont beſoin que d'eau pour vivre, croître & multiplier. Cela paroît par une experience que fit à *Santa-Fé de Bogota* le Docteur Jean-Baptiſte de Toro. Il mit dans une Bouteille de Criſtal un petit poiſſon, auquel il ne donna jamais à manger, obſervant ſeulement de lui changer d'eau tous les jours, & cependant il crût au point de ne pouvoir plus reſter dans ſa Bouteille. Il y a une ſi grande quantité

Cauſe de cette multitude de poiſſon.

de poiſſons & de tortuës dans l'*Orénoque*, que je ſuis tenté de croire que la groſſiereté & le mauvais gout de ſon eau, eſt occaſionnée par la bave, les excremens, & le ſang qu'ils répandent continuellement en ſe bleſſant & ſe mangeant les uns les autres. On remarque la même choſe dans quelques Riviéres de la Hongrie, auſſi bien que dans les Etangs, les viviers & les autres endroits où l'on nourrit du poiſſon; car l'eau, qui d'abord étoit claire, limpide & legere, y acquiert en peu de tems des qualités contraires.

Poiſſons differens de ceux de l'Europe.

Ce qui ſurprend le plus dans cette matiere, eſt nouveauté des eſpeces & des figures des poiſſons, qui n'ont rien de commun avec les nôtres, au point que nos Sardines ſont tout-à-fait differentes de celles de ce pays. Tout ce qu'on peut dire, après les avoir bien examinés, ſe réduit à ceci: Ce poiſſon reſſemble à la Truite; cet autre à la Sole &c. mais perſonne ne pourra dire: Ce poiſſon-ci eſt le même qu'on trouve

en Europe, & lui ressemble parfaitement; & il n'y a rien d'étonnant en cela, puisqu'il est certain que le poisson qu'on trouve dans les Riviéres des pays froids, est tout-à-fait different de celui des pays chauds. Voici une façon de pécher qui est des plus curieuses qu'on puisse imaginer. Quatre Canots conduits par des enfans de la Doctrine sont à peine dans un Golfe, que les poissons appellés *Bocachicos Palometas*, *Lizas*, *Sardines*, & une infinité d'autres d'espece moyenne, s'élancent d'eux-mêmes en si grande quantité dans les Canots, qu'ils les couleroient bas, si les rameurs se relâchoient tant soit peu. Chaque espece de poisson a un tems fixe pour frayer, & pour qu'il se conserve une certaine quantité d'œufs pour leur multiplication; l'Auteur de la Nature leur a donné un instinct qui les porte à quitter leurs demeures, & à chercher un torrent convenable, où plaçant leurs queuës contre le courant, ils déposent leurs œufs & ouvrent en même

Péche particuliere.

Maniere dont le poiſſon fraye.

tems leurs ouïes, pour y recevoir ceux qui y entrent fortuitement, & qui ſont les ſeuls qui ſe ſauvent, tout le reſte étant pour les autres poiſſons, dont il y a une prodigieuſe quantité au pied de ces courans. Les enfans, ou les adultes paſſent par deſſus, & les poiſſons épouventés des coups d'avirons, ſautent ſur l'eau de tous côtés pour ſe ſauver, ce qu'ils ne peuvent ſi bien faire, qu'il n'en tombe bon nombre dans les Canots. Cette eſpece de péche eſt auſſi en uſage dans la grande Riviére de la *Magdeleine*, & les habitans de *Monpox* s'y plaiſent beaucoup.

Autre façon ſinguliere de pécher.

Je ne prétends point au reſte, que tous les poiſſons frayent de la même maniere, puiſque j'ai obſervé que les *Codoyes* & les *Gavinas* dépoſent leurs œufs dans les endroits où il n'y a point de courant, ſe plaçant dans ceux où il y a des cavités; & après les avoir couvertes avec des feüilles, ou de l'herbe, ils reſtent là en ſentinelle, juſqu'à ce que les œufs ſoient éclos. Le

poisson *Mojorra* tient ses petits à ses côtés, jusqu'à ce qu'ils soient grands, & les défend avec soin des insultes des autres poissons.

Payaras Bagres.

Lorsque ces troupes de poissons, qu'ils appellent *Cardume*, se présentent, d'autres Indiens se placent sur les bords de l'*Orénoque* & des autres Riviéres, & en tuent autant qu'ils veulent à coups de fléches; le poisson, surtout les *Payaras*, & les *Bagres* étant en si grand nombre, qu'il est presque impossible de le manquer. Il y a d'autres tems où ils pêchent ces *Payaras* d'une façon singuliere, sans fléche ni sans hameçon. Ils se contentent d'attacher au bout d'un bâton un morceau de draps ou de bayette rouge, après quoi les Canots font force de rames tandis que d'autres tiennent ces chiffons élevés d'une aune au-dessus de l'eau, la *Payara* s'élance pour les saisir, & s'y accroche par les dents, ce qui donne le moyen de la tirer dans le bateau, sans qu'elle puisse s'échaper.

Autre façou particuliere de pécher.

Dans le mois où arrivent les cruës

Troiſiéme façõ de pécher fort curieuſe.

de l'*Orénoque*, les Indiens ne font pas tant de façon. Ils s'arment de bâtons ou de lances, & vont dans les endroits que l'*Orénoque* innonde à la hauteur d'une aune. Les poiſſons s'y rendent pour ſe divertir & manger de l'herbe, ennuïés d'avoir reſté tant de mois dans le lit du fleuve. Les Indiens les voyent nager entre la chaume, & les aſſomment, les choiſſiſſant à leur gré, les uns préferant les *Bagres*, d'autres les *Cachamas*, ceux-ci les *Morcotos*, ceux-là les *Payaras*. Tous ont dequoi ſe contenter, tant la quantité en eſt grande.

Bagres. *Morcoto* *Cachamas.* *Payaras.*

La péche eſt encore plus facile & plus abondante, lorſque l'*Orénoque* baiſſe, parce que les Indiens ſe contentent de fermer avec des claies de roſeau les lieux par où l'eau ſe retire, au moyen dequoi il reſte une grande quantité de poiſſons ſur le rivage, dont ils ſe rendent maîtres. Mais la péche eſt beaucoup plus conſidérable dans les grands Lacs, où l'on trouve un nombre infini de *Tortuës* & de *Bagres* du poids de

Autre invention pour la péche.

Tortuës. *Bagres.*

cinquante à soixante & quinze livres des *Laulaos* du poids de 250 à 300 livres, mais surtout une infinité de *Manati*, qui pesent depuis 500 jusqu'à 750 livres piéce. Les Espagnols donnent à cet animal le nom de *Vache marine*, il se nourrit de l'herbe qui croît sur le bord de l'*Orénoque*, & lorsqu'il commence à se répandre dans les Lacs, il en sort pour chercher une nourriture plus fraiche & plus abondante. Dès que la Riviére commence à baisser, les Indiens observent l'endroit par où l'eau du Lac s'écoule, c'est celui qu'ils choisissent pour leur magasin, & ce nom lui convient, à cause de la quantité de poisson qu'ils y enferment pour plusieurs mois. Tous les Habitans de la Colonie s'y rendent ; ils forment des digues d'une étenduë convenable, & assez fortes pour résister au choc des poissons monstrueux, qui se jettent dessus par troupes & à differentes réprises, pour trouver le lit de la Riviére. Ils assurent ces estacades, & n'y laissent que l'ouverture qu'il faut pour donner passage

Laulaos. *Manati.*

Vache Marine.

Péche générale & abondante.

à l'eau, mais non point au poiſſon de la premiere grandeur, ni aux tortuës. Ils les affermiſſent avec de gros madiers poſés de travers, qu'ils ont ſoin d'étançonner. On regardera ce travail comme inutile, mais les troupes de *Manatis*, qui donnent contre, ſont en ſi grand nombre, que les Indiens s'eſtiment fort heureux lorſqu'ils ne les refont que deux ou trois fois par an. Je ne ſçaurois exprimer la quantité de poiſſon dont les Indiens s'aſſurent par ce moyen ; on peut en juger par ce qu'ils en prirent dans le Lac de *Guariruàna* en 1735, lors de la grande perſécution des *Caribes*. Les Miſſionnaires de St. Ignace des *Guamos* raſſemblerent juſqu'à quatre vingt dix ſoldats, qu'ils joignirent aux Indiens, pour répouſſer ces barbares, qui avoient juré de ne point retourner chez eux qu'après avoir détruit les Miſſions. Dans cette vûë ils couperent les Planes, arracherent les *Yncas* & mirent feu aux greniers de Maiz, pour ôter au Peuple le moyen de ſubſiſter. *Le Bagre*, le

Dommages que les *Caribes* cauſerent aux Miſſions.

Cachama, le *Morcoto*, le *Laulàu* & le *Manati* rôtis servoient de pain aux quatre vingt-dix étrangers & aux Indiens de la Colonie, & on les faisoit boüillir pour leur tenir lieu de viande. Quelque grande que paroisse cette consommation, elle n'étoit rien eu égard au Lac, qui étant bien fermé, fournissoit suffisamment dequoi vivre à tout le monde pendant tout le tems qu'on fut obligé d'entretenir cette garnison. On amenoit tous les matins deux bâteaux chargés de *Manati*, de poisson & de tortuës, ils revenoient le soir, lorsque cela étoit nécessaire, sans que le Lac souffrit de cette consommation extraordinaire. En effet, le tems où l'on devoit déboucher les Lacs étant venu, (il faut le faire nécessairement pour que le poisson puisse retourner à la Riviére, & qu'il ne meure pas faute d'eau) les Indiens oublierent de lever la vanne de cette écluse, & lorsqu'ils y retournerent, ils trouverent, comme me l'a assuré le Pere Bernard Rotella,

Les Vaches Marines sõt extrêmement abondãtes.

Miſſionnaire des *Guamos*, plus de trois mille *Manatis* & une infinité d'autres poiſſons morts, car comme il n'étoit reſté qu'une demi aune d'eau dans le Lac, tous ceux ſur le dos deſquels le ſoleil donnoit périrent, & il n'y eut que les tortuës qui échaperent, parce qu'il leur faut moins d'eau, de ſorte qu'elles ſervirent de nourriture au Peuple pendant long-tems. En un mot, le poiſſon & les tortuës abondent ſi fort dans l'*Orénoque*, que ceux qui le voyent ont peine à le croire; deſorte que je ne ſerai point ſurpris, ſi ceux qui liront mon ouvrage doutent de la verité de ce que je viens de rapporter.

Moyen auſſi ſubtil que curieux de prendre le poiſſon.

Les Indiens péchent auſſi dans les petites Riviéres & dans les ruiſſeaux pour ſe divertir & pour changer de mets. Ils cultivent pour cet effet deux ſortes de racines. L'une qu'ils nomment *Cuna*, reſſemble à la *Alfalfa*, & à la même racine que le navé, à l'exception de la couleur & du gout. Elles ſont ſi nuiſibles au poiſſon, qu'étant écraſées &

jettées dans l'eau, elles l'enivrent & l'étourdissent au point qu'il se laisse prendre avec la main. Celui qui s'échape gagne en fuiant le haut & le bas de la Riviére, mais celui qui remonte, rencontrant une troupe d'Indiens, qui battent l'eau avec des bâtons; est obligé de suivre le courant, & de subir le même sort que l'autre. Les gros poissons, qui nagent mieux, & qui ont plus de force, trouvant la Riviére barrée avec des claies de roseau, retournent sur leurs pas, mais venant à sentir l'odeur de la *Cuna*, ils rédoublent leur force, & sautant par dessus l'estacade, ils tombent sur une autre claïe, que les pécheurs ont eu soin de mettre en déhors, & ils s'y trouvent pris. Cette péche est fort variée & fort divertissante pour les Indiens, étant accompagnée d'accidens qui donnent beaucoup à rire aux uns & aux autres.

Péche avec la *Cuna*.

L'autre racine dont ils se servent, est appellée *Barbaşço*. Elle a la forme & la couleur de la vigne en

Péche avec le *Barbasco*

treille, & produit le même effet que la *Cunà*.

Maniere de prendre beaucoup de poiſſon en peu de tems.

Les Indiennes prennent encore le poiſſon avec la *Cunà* d'une maniere qui eſt auſſi curieuſe qu'aiſée. Elles font cuire du Maiz, elles les pillent & en font des pelotes, dont les unes ſont de Maiz pur, & les autres de Maiz paitri avec une ou deux racines de *Cùna*. Elles s'en vont au ruiſſeau ou à la Riviére la plus prochaine, & jettent dans l'eau les premieres de ces pelotes, qui ne ſont point mixtionnées. Le petit poiſſon ſe jette auſſi-tôt deſſus pour les manger, & alors elles jettent dans l'eau les ſecondes qui ſont paitries avec la *Cùna*, & font entrer leurs enfans dans l'eau avec un panier, à quatre pas au-deſſous de la mare. C'eſt un plaiſir de voir la promptitude avec laquelle elles amaſſent du poiſſon pour leurs familles; car comme elles ſe hatent de jetter ces boules dans l'eau, & que les poiſſons ſe preſſent de les manger, ils ne les ont pas plûtôt avalées, qu'ils reſtent yvres & ſans mouvement.

ment ; alors le courant les entraine, & leurs enfans les prennent & les mettent dans leurs paniers.

Adresse avec laquelle ils harponnent le *Manati*.

Rien n'est plus admirable que l'adresse avec laquelle les Indiens de l'*Orénoque* harponnent le *Manati*, & l'emportent chez eux. Un Indien se met dans un Canot avec sa femme ; celle-ci rame, tandis que son mari se tient débout, pour épier le moment où le *Manati* revient sur l'eau pour respirer, ce qu'il fait dans l'espace de deux ou trois *Credo*. Il ne paroit pas plûtôt, que l'Indien lui lance un harpon à deux languettes, auquel est attachée une longue courroïe de cuir de *Manati*, qui est beaucoup plus fort & plus épais que celui du Bœuf. L'autre bout de la corde est attaché à la prouë du Canot. Le *Manati* ne se sent pas plûtôt blessé, qu'il s'enfuit & court l'espace d'une ou deux lieuës, emportant avec lui le Canot avec tant de vîtesse, qu'ils sont tous deux obligés de se cramponner avec les mains, pour ne point culbuter dans l'eau. Aussi tôt que le *Manati* s'arrête,

Maniere dont ils le lassent

l'Indien le tire à lui avec la courroïe, mais il ne voit pas plûtôt le Canot, qu'il récommence à courir avec la même vitesse une carriere moins longue que la premiere. Il le tire à lui une seconde fois, & l'animal recommence une troisiéme carriere, dans laquelle il se trouve si fort épuisé, qu'il revient sur l'eau le ventre en l'air & sans force. Alors ils le joignent, ils lui ouvrent le ventre, & l'eau entrant par la playe, le *Manati* meurt sur le champ. Que fera maintenant l'Indien, d'un *Manati* du poids de cinq cent à sept cent cinquante livres, au milieu d'une Riviére d'une lieuë de large? Comment le mari & la femme viendront-ils à bout de le mettre dans le Canot, dans un lieu où ils ne peuvent assurer leurs pieds? Voici la maniere dont ils s'y prennent tous les jours: Ils se jettent tous les deux dans l'eau, & nageant des deux pieds & d'une main, ils saisissent de l'autre le bord du Canot, & le font pancher jusqu'à ce qu'il soit

Maniere dont ils le mettent dans le Canot,

presque rempli d'eau , ce qui leur donne la facilité de le remorquer & de le placer sous le *Manati*. Alors ils commencent à vuider l'eau du Canot à l'aide d'un vaisseau dont ils ont eu soin de se pourvoir , & qu'ils portent sur leur tête en guise de bonnet. Le Canot flote , & le *Manati* s'y trouve placé , sans qu'il les empêche de continuer leur route. Ils remontent dans le bâteau , le mari s'asseoit sur la tête , & la femme sur la queuë du *Manati* , & ils se rendent au port , où ils partagent leur péche avec ceux qui s'y trouvent.

La Figure du *Manati* , ou *Vache Marine* , n'a rien de commun avec celle des autres poissons. J'ai dit ci-dessus qu'il se nourrissoit de l'herbe qui croît sur le bord de la Riviére. Il a les dents comme celles du Bœuf , & il rumine comme lui. Il lui ressemble aussi par la bouche , les lévres & la queuë , mais non point par la tête , ayant les yeux fort petits , eu égard à la grosseur

de ſon corps. On a peine à diſtinguer ſes oreilles, mais il entend de fort loin les coups des avirons, ce qui oblige les pécheurs à ramer ſans ſortir l'aviron hors de l'eau. Il n'a point d'ouïes, auſſi eſt-il obligé de ſortir à tout moment la tête hors de l'eau pour reſpirer. A une diſtance proportionnée de la tête, il a deux bras faits comme les nageoires d'un Ton, qui ne lui ſervent point pour nager, mais pour venir paître ſur le rivage, lorſque la Riviére eſt baſſe. Il eſt fort lent dans ſa marche, ce qui donne le moyen aux Indiens & aux Tygres de l'attaquer. Il a ſous ces bras deux mammelles, remplies d'un lait extrêmement épais.

Elle n'a point d'ouïes.

Dès que la femelle a mis bas (elle met toujours bas deux petits, l'un mâle & l'autre femelle) elle les porte à ſes mammelles, & les ſerre ſi fortement avec ſes deux bras, qu'ils ne s'en ſeparent jamais, quelque mouvement qu'elle faſſe, ſi ce n'eſt lorſqu'ils ont des dents;

Elle a des mãmelles.

car alors elle les jette à côté, & ils la ſuivent pour apprendre à connoitre la nourriture qui leur eſt propre. Les petits peſent trente livres chacun en naiſſant, ainſi que je m'en ſuis aſſuré moi-même. J'avois payé deux pécheurs pour m'apporter une de ces Vaches. Ils en prirent une qui étoit pleine & d'une groſſeur ſi demeſurée, que vingt-ſept hommes ne pûrent point la tirer du Canal dans lequel ils avoient renverſé le Canot pour la décharger. Voyant qu'ils ne pouvoient en venir à bout, je leur ordonnai de l'ouvrir & de lui ôter les entrailles, pour pouvoir la mettre plus aiſément à terre. Ils tirerent en même tems les deux petits, & les ayanr peſés avec une Romaine, je trouvai qu'ils peſoient vingt-cinq livres; deſorte que je ne crois pas m'être trompé, lorſque j'ai dit qu'ils peſoient plus de trente livres en naiſſant.

Maniere dont elle porte ſes petits.

Groſſeur de la Vache Marine & de ſes petits.

Le cuir du *Manati*, ainſi que je l'ai déja dit, eſt plus fort & plus épais que celui du Taureau, &

Autres marques caracteriques

de la Vache Marine.

couvert en quelques endroits d'un poil un peu plus long. Il a la queuë faite au rébours de celle des autres poissons ; car ceux-ci l'ont placée en long en forme de timon, au lieu que celle de la Vache Marine est faite comme un demi cercle, qui s'étend de l'extrêmité droite du corps jusqu'à la gauche, & dont le diametre a pour l'ordinaire une aune de long, & quelque fois plus, dans quelque sens qu'on la mesure. Sa grosseur est proportionnée à sa largeur, & toute sa substance intérieure, à l'exception des cartillages, n'est qu'un composé de graisse ou de sain doux. On trouve au-dessous du cuir quatre enveloppes, dont deux de graisse & deux d'une chair fort délicate & fort savoureuse, qui étant rôtie, a l'odeur du Cochon & le gout du Veau. Ses côtes sont plus fortes & plus épaisses que celles du Bœuf. Le *Manati* a entre la derniere vertebre du cou & la tête un os rond de la grosseur d'une Bille, qui a une vertu admirable contre les pertes de sang, ce qui

Os du *Manati* merveilleux contre les pertes de sang.

fait qu'on le recherche avec empressement. Les Indiens font de son cuir des boucliers qui résistent aux fléches. La veille des jours qu'il doit pleuvoir, les *Manatis* bondissent hors de l'eau à une hauteur considerable. Ceux qui seront curieux de connoitre cet animal plus à fond, peuvent consulter Herrera. (*a*)

Les *Laulaos* sont aussi fort gros, & ont la chair fort savoureuse. On les prend avec des gros hameçons, observant de ne les tirer, qu'après qu'ils sont extrêmement fatigués. Les blancs qui habitent sur la Riviére *Apure*, attachent un des bouts de la ligne à la queuë d'un Cheval, & jettent l'autre où est l'hameçon dans l'eau. Le poisson pris, le cavalier pique des deux, & ne s'arrête point qu'il ne soit à sec, ce qui n'est pas une petite fatigue, y ayant des *Laulaos* qui pesent plus de trois cens livres. *Laulau.*

La *Curbinata* est un poisson mo- *Curbinata.*

(*a*) Herrera, Decad. 1. Lib. 5. Cap. 11.

yen, dont le plus gros pese tout au plus deux livres : il est fort commun dans l'*Orénoque*, mais on le recherche moins pour son gout, qu'à cause des deux pierres qu'il a dans la tête. Elles sont de la grosseur d'une amande sans coque, & ont la couleur des perles fines. Elles occupent la place de la cervelle, & elles sont separées l'une de l'autre par une membrane. On les appelle *Piedras de Curbinata*, pierres de *Curbinata*, & on les achete à quelque prix que ce soit, à cause de leur vertu contre la rétention d'urine. On les pulverise, & on en prend le poids de trois ou quatre grains de blé dans une cüillerée d'eau ou de vin tiéde. On a remarqué que lorsque la dose est trop forte, elle relâche les muscles au point qu'on ne peut plus retenir son urine, desorte qu'on ne sauroit être trop circonspect à ne point exceder celle qu'on a prescritte.

Sa pierre.

Bonne pour la rétentiõ d'urine.

Voici encore une autre sorte de péche encore plus singuliere que celles dont j'ai parlé. Le Pere Mat-

thias de Tapia la rapporte comme telle dans un Mémoire qu'il presenta au Roi touchant les Missions de l'*Orénoque*, ne disant pas un mot de celles que j'ai décrites.

A un peu plus de cinquante lieuës de l'éminence dont j'ai parlé, en remontant vers les sources de l'*Orénoque*, on rencontre trois Torrens, entr'autres celui d'*Adoles*, où il y a un Rocher d'une si vaste étenduë, que la Nation entiere des *Adoles*, ou des *Atures* y a établi son séjour. Ce Peuple ne s'occupe que de la péche, mais il ne manque d'aucune des choses nécessaires à la vie, échangeant le poisson qu'elle prend pour du grain, du fruit, des legumes &c. après l'avoir fait sécher au soleil, ou au feu. Le *Manati* y est extrêmement abondant, & l'on ne peut séjourner trois jours dans cet endroit, sans être étourdi du bruit que fait la Riviére en se précipitant du haut de ce Rocher affreux; car l'eau qui se trouve resserrée par les deux premiers précipices, choque avec fureur ce ro-

cher qui eſt ouvert de toutes parts, ſoit naturellement ou par la violence continuelle des courans ; de ſorte qu'il y a pluſieurs ravins & pluſieur trous, d'où ſort une grande quantité de torrens, & avec eux une multitude infinie de poiſſons de toute eſpece. Les habitans ſe ſervent pour les prendre de grandes corbeilles, dont la ſolidité eſt proportionnée à la chûte de l'eau & à la peſanteur du poiſſon qui tombe dedans, leſquelles ſont faites d'une eſpece d'oſier large & maniable, appellé *Béjuque*. Ces corbeilles ont environ deux aunes de hauteur, & une aune & demie d'ouverture, & elles ont pluſieurs anſes pour pouvoir les attacher. Ils les retirent lorſqu'elles ſont pleines, ce qui ne ſe fait pas ſans peine & ſans danger.

Caymans, Guacaritos.

Je parlerai dans ce ſecond Tome des *Caymans*, ou *Crocodilles*, & d'une infinité d'autres poiſſons dangereux, ſurtout des *Guacaritos*, dont la voracité eſt extrême. Voyons maintenant la péche la plus conſiderable de l'*Orénoque*, ſi tant eſt qu'on puiſſe appeller ainſi celle des Tortuës.

CHAPITRE XXII.

*Recolte admirable de Tortuës que font les Indiens de l'*Orénoque; *Oeufs qu'ils amassent, & l'Huile singuliere qu'ils en tirent.*

L'ORENOQUE produit une si grande quantité de Tortuës, que je ne saurois trouver de termes pour l'exprimer. Je ne doute même pas que ceux qui liront ce que je vais dire, ne m'accusent d'exagerer la chose; mais je puis les assurer qu'il est aussi difficile de les compter, que de compter le sable des rivages de l'*Orénoque*. On peut juger de leur quantité par la consommation extraordinaire qu'il s'en fait; car toutes les Nations & tous les Peuples voisins de ce Fleuve, & même ceux qui en sont éloignés, s'y rendent avec leurs familles pour en faire la récolte, & non seulement ils s'en nourrissent tout le tems

Multitude innôbrable de Tortuës dans l'*Orénoque.*

qu'elle dure, mais ils en font même sécher pour les emporter chez eux, y joignant une infinité de corbeilles d'œufs, qu'ils ont fait cuire au feu. Mais ce qui les attire sur tout à cette péche, c'est l'huile qu'ils tirent de leurs œufs, & qui est en si grande quantité, qu'outre l'usage qu'ils en font pour s'oindre toute l'année deux fois par jour, ils en vendent encore aux étrangers, qui ne peuvent, ou qui n'osent se rendre sur l'*Orénoque*.

Tortuës *Terecayas*.

Aussi-tôt que le Fleuve commence à baisser, ce qui arrive dans le mois de Février, les Tortuës commencent aussi à sortir pour aller déposer leurs œufs dans les plages qu'il laisse à découvert. Les premieres qui sortent, sont les *Terecayas*, qui pesent à peine vingt-cinq livres chacune. Elles pondent vingt-deux, & même vingt-quatre œufs pareils à ceux des poules, à l'exception qu'ils n'ont point de coque, mais ils sont revêtus de deux membranes, dont l'une est mince, & l'autre un peu plus forte. Les Tortuës qui l'année

d'auparavant n'ont point trouvé d'endroit pour pondre leurs œufs, ou qui en ont été empêchées par les autres, ſortent en compagnie des *Terecayas*. Les groſſes Tortuës, qui peſent cinquante livres à l'âge de trois ans, pondent pour l'ordinaire juſqu'à ſoixante quatre œufs ronds, revêtus d'une membrane ſi forte, que les Indiens s'en ſervent pour jouër à la paume, ſe les jettant les uns aux autres par forme de divertiſſement. Dans chaque nichée de celle-ci, on trouve un œuf plus gros que les autres, c'eſt celui d'où ſort le mâle, les autres ne renferment que des femelles. C'eſt alors que les Indiens des environs ſe rendent ſur l'*Orénoque* : les uns ſe bâtiſſent des Chaumieres, & les autres ſe contentent de ficher en terre des pieux auxquels ils pendent leurs branles. Il s'y rend auſſi une grande quantité de Tygres, qui viennent pour manger les Tortuës, & qui troublent fort le plaiſir des Indiens, parce que quelque ſoin qu'ils prennent de s'en garantir, ils en mangent toutes les

Leur ponte.

Les Tygres ſe rendent ſur l'*Orénoque* en même tems que les Indiens.

années quelques uns, & ils n'ont pas d'autre moyen de les éloigner, que de tenir du feu allumé toute la nuit.

Les Tortuës se hâtent de pondre leurs œufs.

Comme la chaleur du soleil fait mourir les Tortuës, elles profitent au commencement de l'arrivée de la nuit pour déposer leurs œufs; mais dans la suite elles se presentent en si grand nombre, qu'elles s'empêchent les unes les autres; desorte qu'on en voit une infinité la tête hors de l'eau, qui attendent que d'autres leurs ayent fait place, & alors elles vont tout de suite déposer leurs œufs, sans se mettre en peine du soleil, qui en fait mourir plusieurs sur la place.

Voici trois choses curieuses que j'ai observées dans la ponte des Tortuës. La premiere, qu'après avoir creusé avec beaucoup de travail le trou dans lequel elles déposent leurs œufs, elles ont soin de le boucher de façon qu'on ne puisse le reconnoître. Pour cet effet, elles unissent la place, & la mettent de niveau avec le reste du terrein, de peur que

Maniere dont elles ca-

les traces qu'elles laissent sur le sable ne les fassent découvrir ; elles passent plusieurs fois dessus, & font plusieurs allées & venuës autour, afin de les confondre. Mais cette précaution est inutile, parce que le sable n'étant point affermi, il cede sous les pieds de ceux qui passent dessus, au moyen dequoi on trouve les œufs. Dans la suite les pontes sont si nombreuses, qu'on n'a pas la peine de les chercher, car les unes venant à pondre sur les autres dans le même endroit, elles déterrent elles-mêmes les œufs, desorte que tout le terrein en est couvert, & qu'on ne peut creuser sans en trouver autant qu'on en veut.

chent leur ponte.

La seconde chose que j'ai observée, au moyen d'un bâton que j'avois posé auprès de l'endroit où s'étoit faite la derniere ponte est, qu'au bout de trois jours les petites Tortuës sont entierement sorties de leurs œufs, si grande est la chaleur que le soleil imprime au sable.

Les œufs éclosent au bout de trois jours.

La troisiéme enfin, que les Tortuës, après être sorties de leurs

Elles se rendent

de nuit à la Riviére sans jamais s'égarer.

œufs (elles sont alors de la largeur d'un écu) ne quittent point leurs trous pendant le jour, la nature leur ayant appris à se garantir par-là de la chaleur du soleil & de l'avidité des oiseaux de proïe. Elles attendent la nuit pour sortir, & ce qui m'a le plus étonné est, que quoique leur fosse soit quelque fois éloignée d'une demi lieuë , & même plus, de la Riviére, elles s'y rendent par la voye la plus courte, sans jamais s'égarer. J'en ai quelquefois porté à une grande distance de l'eau, je les ai couvertes, & leur ai fait faire plusieurs tours pour qu'elles s'égarassent, mais je ne les ai pas plûtôt laissé aller, qu'elles ont pris le chemin de la Riviére, sans s'écarter ni à droite ni à gauche.

Moyen de s'assurer des Tortuës.

C'est ici le tems où les Indiens & les Indiennes se levent de grand matin. Les hommes prennent autant de Tortuës qu'ils veulent, & les renversent sur le dos pour les empêcher de s'enfuir; car quelque effort qu'elles fassent des pieds & des mains pour se redresser, leur

dos eſt ſi épais qu'elles ne peuvent atteindre à terre, ni trouver un point d'appui pour ſe remettre dans leur ſituation naturelle. Ils les portent enſuite dans leurs chambrées, où ils les renverſent comme je viens de dire. Les femmes & les enfans ne reſtent pas non plus oiſifs, & emportent ſur leur dos des corbeilles pleines d'œufs & de petites Tortuës. Elles amoncellent les œufs, & laiſſent les petits dans les corbeilles, pour les empêcher de retourner à la Riviére, ce qui n'empêche pas qu'il ne s'en échappe un grand nombre. Elles creuſent auſſi des foſſes dans le ſable au niveau de l'eau, & y mettent une grande quantité de petites Tortuës, pour les trouver au beſoin. Ces Tortuës ſont un mets délicieux, & l'on mange juſqu'à leur écaille, qui eſt tendre & ſavoureuſe, auſſi les Indiens en font-ils tous les jours une conſommation prodigieuſe dans leurs familles.

Quantité immenſe d'œufs.

Maniere de garder les petites Tortuës.

Mais cela n'eſt rien au prix des œufs qu'ils conſomment, ſoit pour ſe nourrir, ſoit pour en tirer de

l'huile. Quoique l'*Orénoque* ſoit un des plus grands Fleuves de l'univers; il eſt certain que ſans la conſommation dont je viens de parler, il deviendroit innavigable par la multitude des Tortuës qui s'y engendreroient, & qu'il en feroit de ce Fleuve comme du banc de *Terre-Neuve*, où la Moruë eſt ſi abondante, qu'elle empêche les Bâtimens de marcher, chaque pécheur prenant juſqu'à quatre cent Moruës par jour. (*a*) Voyons maintenant comme ils tirent leur huile.

Les Indiens ayant mis leurs Canots à ſec ſur le rivage, ils jettent dedans quelques cruches d'eau, & lavent leurs œufs à part, juſqu'à ce qu'il n'y reſte pas le moindre grain de ſable. Lorſqu'ils ſont bien nets, ils les jettent dans les Canots, où les enfans ont ſoin de les fouler avec les pieds, comme on foule chez nous les raiſins. Lorſque les Canots ſont aſſés pleins, on les laiſſe découverts, pour que le ſoleil donne

(*a*) Noblot. Tome 5.

dessus, & au bout de quelque tems, il s'éleve sur l'eau une liqueur legere & liquide, qui n'est autre chose que la partie oléagineuse des œufs. Ils contiennent une si grande quantité d'huile, qu'il suffit pour faire une omelette de les battre & de les jetter dans la poële, elle se trouve faite sans qu'il lui arrive jamais de s'attacher, ni à la poële ni à la casserolle.

Maniere de tirer l'huile des œufs

A mesure que la chaleur du soleil fait élever cette huile, les femmes ont soin de poser chacune une grande chaudiere sur le feu, dans laquelle les Indiens la versent avec des coquilles fort minces & fort commodes pour cet usage. Elle s'y purifie en boüillant, & quand même on y auroit mis par mégarde quelque portion de ces œufs battus, elle n'en seroit pas moins bonne, cette matiere hétérogene restant au fond de la chaudiere. Après qu'elle a boüilli tout le tems qu'il faut, ils en remplissent des vaisseaux destinés à cet usage. Cette huile est incomparablement plus belle, plus

Ils la font boüillir.

claire & plus legere que celle d'olive, ainſi que je m'en aſſurai par une experience que je fis en preſence de quelques perſonnes qui avoient peine à le croire. Je remplis à moitié une bouteille d'huile d'olive, ſur laquelle je verſai la même quantité d'huile de Tortuë. Il ſurvint auſſi-tôt une ebullition violente, à la fin de laquelle ces deux huiles, qui avoient commencé à ſe mêler dans le centre, ſe confondirent totalement, elles perdirent leur couleur, & le mélange en prit une pareille à celle du lait coupé. Après que ces deux liqueurs eurent répoſé un peu plus de demi heure, l'huile de Tortuë commença à s'élever, de maniere qu'en peu de tems, elle flota toute entiere ſur celle d'olive, l'une & l'autre conſervant leur couleur naturelle.

Cette huile eſt plus legere que celle d'olive.

L'heure du répas venuë, ils ſe mettent à table, & quelque nombreuſe que ſoit la famille, une ſeule Tortuë lui fournit trois differens plats, qui ſuffiſent pour les raſſaſier. Ils l'ouvrent des deux côtés,

Une ſeule Tortuë fournit trois ſervices à une famille nombreuſe.

ils lui coupent la tête, le cou, les deux bras & les deux jambes, & les mettent dans un pot, après en avoir ôté de grosses pelotes de graisse qui ressemble à un jaune d'œuf. C'est là un autre profit, qui n'est pas peu considerable, la plus petite Tortuë donnant au moins deux livres de cette graisse. La marmite étant placée sur le feu, le mari prend l'écaille du dos, & la femme celle de la poitrine, & après avoir mangé la chair, les œufs & la graisse qui s'y trouvent, ils employent les écailles en guise de marmite, sans crainte qu'elles se brulent. En attendant que la soupe soit prête, ils les mettent sur le feu pour faire cuire la chair qui a resté dedans, & qui leur tient lieu de rôti. J'ai vû des Indiens qui mangeoient jusqu'à l'écaille de la poitrine, ce qui ne paroîtra pas surprenat lorsqu'on saura qu'elle se ramollit au moyen de la graisse qui la pénetre. Vient ensuite l'écaille principale, dont ils mangent la chair en guise de ragoût, ils l'appellent *Garapacho* & ils en sont extrêmement friands.

La chair de Tortuë est savoureuse & fort nourrissante.

Ils mangent enfin le bouilli, & terminent leurs répas par la *Chicha*, qu'ils n'épargnent point, en ayant fait bonne provision pour le tems que dure la péche. On ne sauroit croire ce que les Indiens mangent à moins de l'avoir vû, mais les enfans & les jeunes se distinguent sur tous les autres par leur appetit. Le Pere Roman, Superieur actuel de nos Missions de l'*Orènoque*, m'a dit plusieurs fois, qu'il preferoit les Tortuës de l'*Orénoque* au meilleur veau de Valladolid & de Salamanque, & j'ai vû plusieurs autres de nos Missionnaires qui pensoient comme lui.

Ils font sécher des œufs pour les tems de pluye.

Les Indiens ne se bornent pas là, & indépendemment des œufs qu'ils mangent & dont ils tirent l'huile, ils en font sécher une quantité prodigieuse au feu ou au soleil sur des claies préparées pour cet usage. Ils en emportent ensuite chez eux de corbeilles pleines d'environ mille œufs chacune, dont ils donnent jusqu'à quatre pour un couteau.

Leur tournée finie, ils chargent leurs Canots d'autant de Tortuës

qu'ils en peuvent porter, ayant ſoin avant de les embarquer de leur lier les mains & les pieds, pour les empêcher de s'enfuir. Rien ne m'a plus ſurpris que la quantité d'œufs que les Tortuës ont dans le corps; car outre ceux qu'elles doivent pondre dans l'année, elles en ont d'autres pour l'année d'après, qui ſont à peu près de la même groſſeur, mais qui n'ont point d'enveloppe. Ceux qu'elles doivent pondre la troiſiéme année ſont gros comme une balle de mouſquet, ceux de la quatriéme comme une balle de fuſil; & ainſi de ſuite, deſorte qu'en retrogradant, on en vient à des œufs qui ne ſont pas plus gros qu'un grain de moutarde, par où l'on peut juger que les Tortuës ont en elles-mêmes les ſemences de toutes celles qui doivent naître dans une longue ſuite d'années.

Les Tortuës ont dans leurs corps des œufs pour pluſieurs années.

Les Indiens recüeillent auſſi toute l'année une grande quantité de miel ſur l'*Orénoque*. Les eſſains d'Abeilles y ſont ſi communs, qu'il n'y a point d'endroit où l'on ne trouve de ru-

Abondance de miel & d'Abeilles ſauvages.

ches remplies de miel, & ils le tirent aiſement, en élargiſſant l'entrée de la ruche, ou en coupant le tronc dans lequel elle eſt placée, ſans qu'ils ayent à craindre les Abeilles, celles de l'*Orénoque* n'ayant point daigüillon; elles s'envolent & vont ſe placer dans un autre creux d'arbre. Ils en amaſſent une ſi grande quantité, qu'ils en donnent cinq bouteilles pour un couteau, & encore eſt-il extrêmement pur. Il ſeroit encore plus abondant ſi les petits Singes appellés *Micos* ne détruiſoient point les ruches. Ils ſe placent à l'entrée, & il n'entre ni ne ſort pas une Abeille qu'ils ne la prennent. S'il peuvent mettre la main dedans ils n'y laiſſent pas le moindre raïon de miel, & lorſqu'ils ne peuvent y atteindre, il y coulent leur queuë, la roulent dans le miel & la lechent enſuite réïterant ce manege juſqu'à ce qu'il n'y en ait plus, ou qu'ils ne puiſſent plus avoir le reſte.

Les *Micos* détruiſent les Abeilles.

CHAP.

CHAPITRE XXIII.

Conduite que doit tenir un Missionnaire en entrant dans les Pays dont j'ai parlé.

JE me propose deux choses dans ce Chapitre : l'une de satisfaire le désir qu'ont plusieurs personnes de connoître la matiere du Titre que j'y ai mis : l'autre de détruire les difficultés que se forment les Missionnaires les plus zéles la premiere fois qu'ils entrent chez ces Peuples inconnus. On a beau avoir du zéle & du courage, on se sent toujours de la foiblesse attachée à l'humanité, & l'on ne peut connoître l'infidelité & l'inconstance des Peuples chez qui l'on va, qu'on ne se represente en même tems le péril auquel on s'expose, ce qui nous plonge dans la crainte & le découragement, & ce n'est qu'à l'aide d'une ferme confiance en Dieu,

qu'on vient à bout de le ſurmonter.

Idée ſpeculative impraticable.

Je me propoſe auſſi de donner les inſtructions néceſſaires à ceux que l'amour de Dieu & du prochain portent à quitter leur Patrie, pour procurer le ſalut de ces ames privées de toute culture ſpirituelle. Ces ouvriers Evangeliques tranſportés du zéle qui les anime, s'imaginent même avant d'avoir quitté l'Europe qu'il ſuffit pour convertir ces idolâtres de ſe tranſporter chez eux un Crucifix à la main, & de leur précher tout ce que Dieu a fait pour eux; ce n'eſt pas ainſi qu'il faut s'y prendre dès le commencement.

Connoiſſances que doit avoir un Miſſionnaire.

La premiere choſe que doit faire un Miſſionnaire en arrivant dans ce pays, eſt de s'inſtruire des mœurs & du génie des Peuples qui l'habitent, & c'eſt ce qu'il peut apprendre des Néophites. On s'informe s'il ſont amis ou ennemis, s'ils ſont pacifiques, ou s'ils aiment la guerre, s'ils ſont fixes dans un endroit, ou s'ils menent une vie errante & vagabonde. Ces connoiſſances priſes, il ne

convient pas que le Miſſionnaire aille d'abord chez eux, ſa preſence ſeule les porteroit à prendre les armes, & ils s'imagineroient qu'il vient plûtôt dans le deſſein de leur nuire, que dans la vûë de procurer leur avantage. S'il s'obſtine à demeurer chez eux, ils s'en offenſent, & s'enfuyent dans un autre Bois. S'il vient à ſe retirer à cauſe de la mauvaiſe reception qu'ils lui ont faite, il n'eſt plus à même, lorſqu'il le veut, de gagner leur volonté, & il eſt bien heureux s'ils ne le percent pas à coups de fléches, comme cela eſt arrivé à d'autres, ſans en remporter d'autre fruit, que la ſatisfaction d'avoir perdu ſa vie pour ſauver celle de ſon prochain.

Meſſagers qu'il convient d'envoyer.

Ce qu'il y a de mieux à faire eſt de donner de bonnes inſtructions à ceux des Néophites qui ſavent la langue du pays, de les charger de préſens pour le Cacique & pour les anciens, & de les envoyer comme Ambaſſadeurs, avec ordre d'entrer chez eux leurs armes ſous le bras, & avec les autres cérémonies dont ils

ont coûtume d'user en signe d'amitié. Il faut leur dire surtout de ne point donner à entendre à ces Idolâtres que le Missionnaire veut les aller voir ; cet avis en ayant porté plusieurs à se retirer dans des Bois éloignés. Il doit seulement leur dire que le Missionnaire qui a soin d'eux est leur ami, & qu'il leur envoye, par exemple, ces couteaux, ces ciseaux, & autres choses semblables pour témoignage de ce qu'il avance. Ils ne doivent rien dire de plus & se contenter de répondre à propos aux questions qu'ils leur font : Pourquoi le Pere est venu chez eux ? D'où il vient, & avec qui ? Quelle est sa profession ? Quel est le but de son voyage ? Comment il les traite, & à quoi il s'occupe ? Lorsque les Députés s'acquittent bien de leur commission, ils ne manquent pas d'envoyer avec eux deux ou trois des principaux Indiens, plûtôt par esprit de curiosité, que pour aucun autre motif.

Si l'on a à faire à un Peuple altier & opiniâtre, il est à propos de

réïterer ces ambaſſades, & lorſqu'on voit qu'elles ont produit leur effet, on leur envoye dire que ſi le Miſſionnaire étoit moins occupé, il iroit leur rendre viſite; mais que &c. ils témoignent alors beaucoup d'envie de voir le Pere, & ils lui marquent la Lune qu'il doit venir, (cette Lune eſt marquée par les fruits qui ſe trouvent dans leur maturité, lorſqu'elle arrive, y ayant tous les mois de l'année des fruits affectés à certaines Lunaiſons.) Si le voyage eſt long, comme c'eſt l'ordinaire, il doit laiſſer un autre Miſſionnaire à ſa place, pour que perſonne ne meure ſans inſtruction & ſans bâtême, & pour ne point perdre le certain pour l'incertain.

Conduite qu'il faut tenir dans ces Voyages.

Soit que le Miſſionnaire voyage dans les Bois, ou qu'il s'embarque ſur les Riviéres, il doit s'attendre à manquer de proviſion, & peu lui importe de mener avec lui des Indiens chargés de Maiz & d'autres denrées ſemblables, ou de n'en point mener, car dans le premier cas, il ne ſe paſſe pas quatre jours que les

Indiens n'ayent mangé ce qu'ils portent, pour alleger leur fardeau, ou pour ſatisfaire leur avidité. La même choſe arrive, à peu près lorſqu'il s'embarque ſur les Riviéres, ainſi le mieux qu'on puiſſe faire eſt de ne prendre des proviſions que pour le premier jour, d'autant plus qu'à meſure qu'on avance, on trouve du poiſſon, du gibier, du fruit & des Racines, ſurtout lorſqu'on eſt proche des Villages, les Indiens ayant déja tué des Oiſeaux, des Singes, des Sangliers dont on peut ſe nourrir ; & à l'égard du pain, on ne manque jamais de Racines pour en faire ; ce qui n'empêche pas qu'on ne ſoit quelque fois pris au dépourvû, ſurtout dans les Plaines, qui ſont pour l'ordinaire ſteriles.

On doit porter dequoi regaler les Indiens.

Ce que le Miſſionnaire doit porter avec lui ſont des ouvrages de jais, des Chapelets de verre, des couteaux, des hameçons & autres choſes ſemblables, dont les Indiens font beaucoup de cas. Il doit faire enſorte que les guides menagent

leur journée de façon, qu'on puisse passer la nuit auprès de quelque Riviére, tant pour la commodité de la péche, que pour profiter du gibier & de la volaille qui s'y trouve. Outre les douze ou quatorze Indiens, qui l'accompagnent, il est bon qu'il se fasse escorter d'un ou deux Soldats, pour se garantir des bêtes sauvages, & pour que tout se passe en ordre durant la nuit, observant qu'il y ait toûjours du feu allumé pour écarter les Tygres, qui ne manquent pas d'approcher dès qu'il vient à s'éteindre. Les sentinelles se relevent de deux en deux heures, & il convient, tant pour cet effet, que pour faire respecter le Pere lorsqu'il arrive chez ces Peuples, qu'il ait toûjours avec lui deux hommes armés. Dès qu'on est arrivé au gîte, où l'on doit passer la nuit, les uns néttoïent la place, & en arrachent les buissons, les autres vont chercher du Bois & l'amoncellent, les uns vont à la péche, & les autres vont tuer un Sanglier, un Singe, ou tel autre animal sem-

Maniere dont on doit passer la nuit dans ces voyages.

blable, & ils ne reviennent jamais les mains vuides. Il eſt rare qu'on puiſſe dormir, vû la quantité de Moſquites qui innondent ce Pays pendant toute l'année, ainſi tout le bagage du Miſſionnaire ſe réduit à un Breviaire, aux ornemens, & au filet ou hamac qu'on pend la nuit entre deux arbres, pour pouvoir repoſer.

On doit faire avertir le Cacique un jour avant que d'arriver.

Il eſt à propos, un jour avant que d'arriver d'envoyer les Indiens devant pour avertir que le Pere doit arriver le lendemain, par ce moyen ils ne ſont point ſurpris de le voir, & ceux qui ſont diſperſés, ſe rendent auprès du Cacique, & preparent dequoi le recevoir.

Arrivée du Pere & cérémonie dont elle eſt accompagnée.

Voyons maintenant comment ſe paſſe leur premiere entrevûë & les cérémonies dont elle eſt accompagnée. Tous les Caciques Idolâtres ont pour l'ordinaire près de l'endroit où ils logent une maiſon ouverte aux quatre vents, & couverte de chaume ou de feüilles de Palmier, pour y recevoir les étrangers. Le Miſſionnaire s'y rend; en arri-

vant avec sa suite, il tend son hamac entre deux pieux, qu'on a soin de planter pour cet effet, & il se répose un assés bon espace de tems, sans qu'il paroisse aucun Indien, soit parce qu'ils sont occupés à se peindre, ou parce qu'ils veulent laisser réposer leurs hôtes. A quelques tems de là, le Cacique arrive, & prononce à une bonne distance une seule parole, qui chez les *Guaneros* est *Menepuyca*, chez les Caribes *Guopuri*, chez les Jiraras, *Majusaque &c.* qui veut dire: *te voilà arrivé?* & le Missionnaire lui ayant répondu *Marrusa, je suis arrivé*, le Cacique se retire, s'asseoit, & alors les Capitaines & tous les autres habitans se presentent tour à tour, lui font la même demande, & vont s'asseoir chacun à leur place. La Cacique & les femmes des Capitaines viennent ensuite à leur tour, & sans dire un seul mot au Missionnaire, elles mettent près de lui une *Tutùma*, ou une bouteille de *Chicha*, un plat de viande, & du pain du Païs. Les femmes des habitans

Compliment laconique des hommes.

Les femmes aportent dequoi boire.

font auſſi la même choſe, de ſorte que la maiſon eſt remplie dans un moment de plats, & de vaiſſeaux, & ce qu'il y a de curieux eſt, que perſonne ne parle, & que tout ſe paſſe dans un profond ſilence. La *Chicha* des *Tutùmas* eſt pour l'ordinaire blanche, violette, ou rouge, ſelon le fruit; ou le grain dont elle eſt faite, & fait mal au cœur la premiere fois qu'on en boit. Le Miſſionnaire demande enſuite à un des Indiens qui l'accompagnent le plat qu'il trouve le plus à ſon gré, & en mange ce qu'il veut. Il n'en eſt pas de même de la boiſſon, & il doit gouter, ou du moins faire ſemblant de gouter de toutes les *Tutùmas*, s'il ne veut indiſpoſer ceux qui la lui ont apportée. Cette corvée n'eſt pas fort agréable pour le Pere, mais elle l'eſt beaucoup pour les Indiens de ſa ſuite; car il n'a pas plûtôt gouté de la derniere *Chicha*, qu'ils emportent tout ce qui eſt dans la maiſon, & boivent & mangent autant qu'il leur plaît; heureux encore s'ils en ont aſſés.

Le Miſſionnaire doit faire ſemblant de gouter toutes les boiſſons.

Le Missionnaire ne s'est pas plûtôt remis dans son hamac, que le Cacique se leve, s'approche de lui, commence sa harangue, qu'ils appellent *Mirray*. Ils ont soin de l'apprendre dès leur enfance, ce qui fait qu'ils la recitent sans peine, y ajoutant ce qu'ils jugent convenir aux circonstances presentes, par exemple, qu'il a vû passer la veille sur sa maison un oiseau remarquable par la beauté de ses couleurs & de ses plumes, ou qu'il a songé que sa récolte souffroit de la sécheresse, & qu'il est survenu une pluye abondante, qui lui a rendu sa premiere vigueur &c., & que tout cela lui annonçoit l'arrivée du Pere. Il a soin d'inserer dans son *Mirray* differentes avantures fâcheuses qui sont arrivées à ses ancêtres, qu'il raconte d'un ton lamentable, & sur lesquelles chaque Nation rencherit avec les siennes, la *Achagua* repetant deux fois à haute voix ces deux paroles : *Yaquetà, nude, yaquetà : cela est vrai, Cousin, cela est vrai.* La

Harangue ou *Mirray* du Cacique.

harangue finie, le Cacique se remet à sa place, & aussi-tôt le Missionnaire s'asseoit sur son hamac, ou pour mieux dire, s'y accroupit, & répond par une autre harangue, dans laquelle il éxagere l'amour qu'il a pour eux, appuyant ce qu'il dit des raisons qu'il croit les plus propres à faire impression sur eux, par exemple qu'il n'a entrepris ce voyage que pour les voir; il leur raconte ce qui lui est arrivé dans sa route, & finit en leur protestant, qu'il ne cherche que leur bien & leur amitié, & qu'à les deffendre de leurs ennemis. Il distribuë ensuite ses presens, premierement au Cacique & à ses femmes, & ensuite aux Capitaines, & il doit les menager de façon que tout le monde y ait part; car les hommes & les femmes se tiendroient offensés de ne rien recevoir de sa main, ne fut ce qu'une épingle pour tirer les *Niguas* de leurs pieds. Heureusement qu'ils se contentent de peu, & qu'on les paye d'esperances pour l'avenir.

Hrangue du Missionnaire.

Il doit faire ensorte que tout le monde ait part à ses presens.

Cette premiere démarche éxige beaucoup de circonſpection de la part du Miſſionnaire, & ſon voyage ſeroit perdu, ſi l'on venoit à pénétrer ſes vûës. Il doit s'en rapporter aux Indiens qui l'accompagnent & ils ne manquent preſque jamais de réüſſir, lorſqu'on leur a donné de bonnes inſtructions. Ces Peuples les interrogent à toute heure, & ce ſont eux qui les adouciſſent par leurs réponſes & qui leur ouvrent les yeux. C'eſt par eux qu'ils ſavent que le Miſſionnaire ne cherche que leur amitié, & à les deffendre de leurs ennemis, qu'il prend ſoin de leurs malades, qu'il cherche à leur procurer les outils dont ils ont beſoin pour cultiver leurs champs, qu'il aime beaucoup leurs enfans, & leur apprend *à regarder le papier* (ils veulent dire par-là qu'il leur apprend à lire) tout cela fait impreſſion ſur eux, d'autant plus qu'ils n'ont jamais rien vû ni oüi de pareil. Ce qui les étonne le plus eſt, que le Miſſionnaire ait abandonné ſa famille pour venir chez eux, c'eſt là-

dessus que roulent leurs entretiens.

Il doit visiter les malades.

Cependant le Missionnaire, accompagné d'un de ces Indiens, va visiter les malades, il leur fait des présens, les caresse, & examine s'ils sont en danger ou non. Il est rare qu'il ne bâtise point quelque enfant ou quelque adulte, qui est en danger de mort, & dans ce cas, il doit regarder sa visite comme bien employée. Pendant que le Pere parcourt ainsi les maisons, pour visiter les malades, il est suivi d'une foule d'enfans, auxquels il donne des épingles & des hameçons, & il doit les caresser de son mieux, pour gagner l'amitié de leurs parens. Ces pauvres innocens répondent à ses caresses, & ne le quittent point d'un pas, & lorsqu'ils sont de retour chez eux, ils ne manquent pas de raconter à leurs péres ce qu'ils ont entendu, les priant pour l'ordinaire de ne point permettre que le pere s'en retourne. Ce qu'il a de mieux à faire, lorsqu'il va chez les Indiens, soit pour les voir, soit pour visiter les malades, est de prendre quelqu'un

de ces enfans entre ses bras, & de les caresser; cette conduite est extremément agréable aux femmes & aux maris, & il n'en a pas plûtôt pris un, que toutes les autres femmes s'empressent de lui presenter les leurs, pour qu'il leur fasse les mêmes caresses, ce qui le met à même de pouvoir les bâtiser dans l'occasion, sans crainte que leurs parens se fachent. Il doit toûjours avoir sur lui des ouvrages de jais, & de verre de differentes couleurs, pour en mettre au cou des enfans, c'est le moyen le plus sûr de gagner les meres, & l'on a remarqué plusieurs fois qu'elles sont les premieres qui se déclarent en sa faveur, engageant leurs maris à ne point permettre que le Missionnaire s'en aille, ou, s'ils ne peuvent le retenir, à l'accompagner dans son voyage.

Foule d'enfans qui suivent le Missionnaire.

Maniere de les caresser.

Quoique les Missionnaires n'ayent pas besoin de mes avis pour se conduire dans les Païs où ils vont, je ne laisserai pas de les prevenir d'une circonstance dont la

Circonstãce critique pour les Missionnaires.

nouveauté pourroit les ſurprendre, & leur faire lâcher quelque parole capable d'indiſpoſer le Cacique & les principaux de la Nation. C'eſt une coutume introduite depuis longtems chez cette Nation, (a) d'offrir des femmes aux étrangers qui arrivent chez eux, & ils croient faire plaiſir au Miſſionnaire de lui en preſenter une pour le ſervir & prendre ſoin de ſa perſonne. Le Miſſionnaire ne doit pas rejetter bruſquement cette offre, mais leur répondre modeſtement : Qu'il n'aime que les choſes céleſtes, qu'il ne demande rien dans ce monde, & qu'il n'aſpire à autre choſe qu'à les aimer & à leur faire du bien. Je ne ſaurois exprimer l'effet que cette réponſe produit ſur ces hommes ſauvages. Ce diſcours leur paroît inoüi, & comme ils ne s'y attendoient point, ils commencent dès ce moment à reſpecter le Miſſionnaire, & à le regarder comme un Etre fort ſupérieur à eux. La choſe n'en reſte

Effet que produit ſur ces Idolâtres la réponſe du Miſſionnaire.

(a) Herrera, Decad. 1. Lib. 4. Cap. 2.

pas là, ils vont conter à leurs familles ce qu'ils ont entendu, ils appellent les Indiens qui sont à la suite du Pere, leur font mille questions sur ce sujet, & ceux-ci à leur tour ne manquent pas de les satisfaire.

Conduite que doit tenir le Missionnaire au commécement.

Après que le Missionnaire & les Néophites ont satisfait à toutes les questions des Indiens, il ne s'agit plus que de leur accorder ce qu'ils demandent. Les uns veulent des haches, d'autres des coutelas, & c'est ici qu'il est besoin de beaucoup d'adresse pour les contenter. On répond à cela, qu'on n'a apporté que deux ou trois de ces instrumens, qu'on les a destinés pour le Cacique, & qu'on les priera de vouloir les prêter à ceux qui en auront besoin. Qu'il est extrêmement difficile, vû l'éloignement où ils se trouvent, de pouvoir leur apporter de ces sortes d'outils; mais que s'ils vouloient s'établir dans un endroit convenable, & propre à la péche, (on leur nomme les endroits où l'on voudroit qu'ils s'établissent)

Effets qui en résultét.

on ſeroit plus à portée de les viſiter, de leur procurer les outils dont ils ont beſoin ; & de ſoigner leurs malades. Le ſuccès de l'entrepriſe dépend ordinairement de cette réponſe, & l'effet qui en réſulte eſt, que quelques Caciques s'offrent d'aller chercher avec leurs Capitaines un lieu convenable auprès de quelques Colonies pour s'y établir, & lors qu'ils l'ont trouvé, ils ſément les terres d'avance, & le tems de la récolte venu, ils s'y tranſportent avec leurs familles, & y bâtiſſent des logemens. D'autres Caciques demandent du tems, & ne ſe déterminent qu'après avoir conſulté leurs ſujets. Il arrive quelquefois que les Colonies des Cathécumenes ne ſont pas aſſés peuplées, & qu'il y a du terrein pour d'autres familles, & dans ce cas, on leur promet de préparer les ſemailles & de leur faire bâtir des maiſons, pour qu'ils puiſſent s'y tranſporter avec plus de facilité. Il arrive ſouvent que les Indiens qu'on veut civiliſer ou leurs ancêtres, ont eu la guerre avec

Il doit travailler à réü-

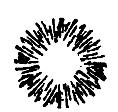
quelqu'une des Capitaineries qui sont déja peuplées, & alors c'est au Missionnaire à les réconcilier; car la paix une fois faite, ils la sçellent à leur façon avec des bâtons qu'ils se donnent réciproquement, comme une marque de leur réconciliation, imitant en cela les Indiens des Isles Philippines, qui, lorsqu'ils font la paix entr'eux, s'ouvrent une veine du bras, & reçoivent leur sang dans le même vaisseau. Enfin, il arrive quelquefois que les Indiens ne veulent point quitter leur habitation, & qu'ils veulent obliger le Pere à rester avec eux. Dans ce cas, il éxige d'eux que le Cacique & quelques uns de ces Idolâtres, le reconduisent dans l'endroit d'où il est sorti; il écrit à ses Supérieurs, & supposé qu'ils approuvent sa résolution, il retourne chez ces Peuples, qui le reçoivent à bras ouverts, mais sans aune cérémonie, dans la seule vûë de leur interêt personnel. Telle est la conduite que doit tenir un Missionnaire qui s'interesse au salut de ces Peuples, s'il veut être

nir les Peuples qui sont divisés.

Maniere barbare dont ils confirment la paix.

Le Missionnaire doit se prêter à tout ce qui est licite, dans la vûë de les gagner.

sûr de réüssir, il doit flater leur interêt pour pouvoir venir à bout de se les assurer & de les instruire. Il doit d'abord travailler à gagner ces Peuples terrestres par la douceur, par des bienfaits, & par toutes les démonstrations exterieures de la plus parfaite amitié, toute autre voïe seroit inutile, par l'incapacité où ils sont de gouter les choses spirituelles. On doit être assuré de leur perséverance, lorsqu'on voit qu'ils bâtissent des maisons, qu'ils cultivent la terre, & qu'ils envoyent leurs enfans à l'écôle & à la doctrine. Jusqu'alors, on ne les bâtise que lorsqu'ils sont en danger de mort, mais dès qu'on est une fois sûr d'eux, on bâtise aussi les enfans qui sont suffisamment instruits, & c'est par cette instruction qu'il faut commencer lorsqu'on fonde une Colonie, si l'on veut en retirer quelque fruit.



CHAPITRE XXIV.

Fertilité des Pays qu'arrose l'Oré-noque & les Fruits précieux qu'ils produisent.

NOUS venons de voir la quantité de poissons, de *Manatis*, & de Tortuës que produit l'*Orénoque*, les Sangliers, le gibier, les résines & les aromates que les Indiens trouvent dans les bois, & il ne nous reste plus qu'à parler des fruits que ce terrein produit, indépendamment des huiles, des baumes dont j'ai fait l'énumeration. Je parlerai dans un autre endroit des jardins & des récoltes des Indiens, & sans m'arrêter à ce qui a attiré l'attention des Etrangers, je veux dire, aux grains d'or & d'argent qu'on trouve dans les sables, & qui montrent la richesse des mines par lesquelles il passe, je vais traiter des fruits, qu'il donne & qu'il peut four-

On découvrira dans la suite dans ce Païs beaucoup de Mines d'or & d'argent.

nir pour le commerce de l'Eſpagne.

J'ai déja dit que l'*Orénoque* coule au pied d'une chaine de montagnes, qui l'accompagne depuis la ſource juſqu'au *Golfe Triſte*, dans lequel il ſe jette. De ces mêmes montagnes, dont le ſommet s'éleve juſqu'aux nuës, deſcend un grand nombre de Riviéres & de ruiſſeaux, que je n'ai point marqués ſur ma Carte, pour éviter la confuſion. L'humidité que ces torrens communiquent aux vallées, leur fait produire une quantité prodigieuſe d'arbres, qui forment un des plus beau coups d'œil qu'on puiſſe voir. Comme ces Riviéres ont beaucoup de pente, il ſeroit fort aiſé de les ſaigner, & de les conduire dans la Plaine, à l'aide de pluſieurs canaux, ce qui contribueroit infiniment à la fécondité des Cacaotiers, & à celle du terrein, qui manque de culture, & dont la bonté paroît par la quantité d'arbres qui y croiſſent, & qui ſont d'une groſſeur conſiderable. Je ne doute point qu'il n'en ſoit du terrein de l'*Orénoque*, comme des

Ce terrein pût être arroſé.

Plaines qu'arrossent l'*Apure*, la *Tame* & quelques autres Riviéres qui vont s'y rendre, leur climat & la qualité du terrein étant les mêmes dans tous les deux. J'ai vû dans ces Plaines de Forêts de Cacaotiers sauvages chargés de gousses remplies de feves, qui servent de nourriture à une multitude infinie de Singes, d'Ecureuils, des Perroquets, des Guacamayas, & autres animaux semblables. Que si ce terrein produit ainsi de lui-même le Cacao, que ne produiroit-il point, s'il étoit cultivé comme il faut? j'ai vû les vallées les plus renommées de la Province de *Caracas* savoir celles de *Tuy* & d'*Orituco*, où l'on recueille le meilleur *Cacao*, & les ayant comparées avec celles qui sont au Sud de l'*Orénoque*, j'ai trouvé le terrein de celle-ci d'une meilleure qualité, & plus propre aux plantations des Caçaotiers, par la facilité qu'on trouve à y faire venir l'eau. J'ai encore vû à la *Guayana*, dans le jardin de Jerôme de Roxas, un Cacaotier si touffu & si chargé de

Quantité de Cacaotiers sauvages.

Cacaotiers sauvages & Canelle.

gousses, qu'il pouvoit aller de pair avec le plus beau de *Tuy* & d'*Orituco*. Quel pays admirable, si l'on savoit mettre sa fertilité à profit !

Je ne dois pas oublier ici la Canéle que le Pere Silvestre Hidalgo a trouvée chez les *Andaquies* (*a*) & chez d'autres Nations voisines, dans la partie supérieure de l'*Orénoque*, laquelle n'est point differente de celle de *Quixos* dans la Province de *Quito*. Ce Réligieux m'a assuré qu'ils avoient une Plaine toute couverte d'arbres de Canéle, dont les feüilles avoient infiniment plus d'odeur que l'écorce, ce que je n'ai pas de peine à croire, parce que l'écorce de ce pays, celle par exemple de *Quixos* & de *Mocoà*, est remplie de glu parce qu'elle vieille, & qu'elle a été coupée hors de saison : mais que l'on taille ces arbres sauvages, comme on le pratique à Ceylan & dans les Royaumes de Murcie & de Valence à l'égard des Muriers, &

(*a*) Piedrahita. Lib. 9. Cap. 3. & le Pere Manuël Rodriguez dans la Description du *Marannon* & des *Amazones*.

lorsque

lorſque les rejettons auront leur écorce formée, qu'on l'inciſe d'un bout à l'autre pour qu'elle prenne du corps, & qu'enſuite on les expoſe, non point au ſoleil, mais à l'ombre ſur des claies, & l'on verra que cette Canéle n'eſt point inférieure à celle de l'Orient, où la plûpart des arbres aromatiques ſont ſauvages, ainſi que l'aſſure Blaeu (*a*), & comme l'eſt auſſi l'arbre de Canéle qui croît à *Samboangàn* dans les Philippines. On remarquera même, que quoique cette derniere croiſſe ſans culture, les Européens la trouvent infiniment plus aromatique que celle de Ceylan, (*b*) & elle l'eſt en effet, ce qui vient de ce que les Hollandois lui ôtent non ſeulement l'ame, mais encore le corps pour la vendre; ſi donc notre Monarque mépriſe cette denrée & une infinité d'autres qui croiſſent dans l'Amérique, qu'on ne s'imagine pas que ce ſoit par un eſprit de léthargie, ainſi que le pre-

(*a*) 2. Part. de ſon Atlas. pag. 5. de l'Aſie.

(*b*) P. Grau, Mem. num. 15.

rend Mr. Rousset dans son Mercure du mois de Février de l'année 1471, il ne manque pas de Ministres éclairés en fait d'œconomie & de commerce, qui connoissent le prix des productions de l'Amérique, & qui sçavent qu'en faisant valoir la Canéle, & les autres Epiceries des Philippines, ils pourroient beaucoup affoiblir le Commerce des Hollandois, qui n'est déja que trop étendu; mais que ceci suffise pour une digression.

Cannes à Sucre.

Il paroit encore par les cannes à Sucre que presque toutes ces Nations cultivent pour satisfaire leur gourmandise & celle de leurs enfans, que ces Païs immenses & inhabités, ne fourniroient pas une moindre récolte de Sucre que de Cacao, d'autant plus qu'on ne manque pas d'eau, pour faire agir les machines avec lesquelles on le travaille dans les autres Païs, où il revient à un prix excessif faute de la même commodité.

Tabac.

On ne trouve point dans la Terre-Ferme de climat ni de terrein plus propre pour

les plantaiſons de Tabac, comme il eſt aiſé d'en juger par la quantité qu'en recüeillent pour leur uſage les Indiens de l'*Orénoque.*

Le Caffé viendroit auſſi dans ce Païs : j'en ai ſemé moi-même, & il s'y eſt multiplié de façon à me faire croire que le terrein étoit favorable à cette production. Quant à l'Anil, il y eſt auſſi commun que les ronces & les chardons, eh que ſeroit-ce, ſi l'on avoit ſoin d'en ſemer & de le cultiver ! Le Saſſafras, ſi eſtimable par l'odeur de ſon bois & par la vertu de ſon écorce, croit en abondance aux environs des bouches de la Riviére *Caura*, où on le trouve ſans prendre la peine de le chercher, ce qui me fait croire, vû l'uniformité du climat, qu'il doit être extrêmement abondant dans pluſieurs autres de ces Plaines, je parle de celles qui ſont au Sud & à l'Orient, où ſe jettent les Riviéres qui viennent des *Cordilleres.*

Caffé

Anil.

Bois de Saſſafras

On trouve au Nord & au couchant de l'*Orénoque*, à commencer au pied de la chaine de montagnes,

qui s'étend l'eſpace de huit cent lieuës depuis *Quito* juſqu'à *Caracas*, une infinité de Plaines coupées par pluſieurs grandes Riviéres, où l'on pourroit bâtir des Villes & des Villages, & nourrir une quantité immenſe de bétail. Ce terrein n'a beſoin que de culture, & avec ce ſecours il produiroit du fruit en abondance. On y trouve, entr'autres productions, un fruit ou plante aromatique, connuë ſous le nom de *Vanille*, qui croît ſans culture, mais qu'on a trouvé moyen de cultiver d'une façon auſſi ſimple que commode. Elle vient d'elle-même dans les lieux couverts, & lorſqu'elle trouve de l'appui, elle monte & s'attache aux arbres à l'aide d'une quantité de ſarmens de couleur verte qu'elle pouſſe. Ses feüilles ſont faites comme le fer d'une Lance. Si ſa ſemence vient à tomber dans un endroit, où elle ne trouve point d'appui, elle reſte à terre & ne fructifie point. Je ne m'arrêterai point ici à détailler les avantages qu'on pourroit tirer

Pâturages pour le gros bétail.

Vanille.

L'arbre qui donne la *Vanille*, n'eſt point proprement un arbre, mais une eſpece de ſarment.

de cette Plante, au cas qu'on vint à peupler ce Païs immense. On pourroit le faire sans nuire aux Indiens, car il est si vaste & si étendu, qu'il peut passer pour un désert, eu égard aux Peuples qui l'habitent, comme on en peut juger par ce qui suit. Depuis l'*Orénoque* jusqu'aux Plaines de *Cumanà*, il y a huit journées de chemin à travers des Païs inhabités; depuis ce même Fleuve, en remontant plus haut, jusqu'aux Plaines d'*Orituco*, on marche pendant neuf jours à travers des Plaines, où il n'y a pas un seul habitant, si l'on en excepte quelques pauvres Bergers qui gardent leurs troupeaux aux environs des montagnes. De l'*Orénoque* à *Guanare*, & à *Varinas*, on marche vingt jours à travers des Païs déserts. François Grillo, Lieutenant de l'Escorte de nos Missions étant parti des bouches du *Meta*, pour se rendre aux Missions hautes de *Casanare*, voyagea l'année derniere 1738 pendant vingt-sept jours dans des Païs qui n'étoient habités que

Il seroit extrêmement avantageux de peupler ces déserts.

Leur étenduë.

par des bêtes. Enfin, tout le terrein jusqu'à *Ayrica*, n'est habité dans l'espace de plusieurs centaines de lieuës, que par quelques troupes errantes de *Guagives* & de *Chiricoas*, qui, comme je l'ai dit ci-dessus, n'ont aucune demeure fixe, changeant de Païs toutes les fois que la fantaisie leur en prend. On pourroit donc, sans nuire aux Nations qui sont déja civilisées, & dans l'esperance d'en civiliser d'autres, fonder plusieurs Colonies dans ce Païs, qui enrichiroient le commerce d'Espagne, & procureroient de grands avantages à la Couronne; à quoi l'on peut ajouter qu'à la faveur de ces Colonies, on pourroit travailler plus efficacement à la conversion d'un grand nombre de Peuples qu'on ne connoit pas encore.

Ces Colonies feroient avantageuses au Roi, & procureroiét la conversion d'un grand nombre d'infidéles.

Le zéle que j'ai pour ma Nation & pour mon Prince, m'oblige à ne point passer sous silence un abus, qui faute d'un remede efficace, pourra peut devenir extrêmement préjudiciable à la Monarchie Espagnole. Les Portugais du *Maran-*

non, ayant pénétré jusqu'à l'*Orénoque*, ont commencé en 1737, que j'étois dans le Païs, à inquietter les Indiens qui l'habitent & à les réduire en esclavage. Ils ont fait la même chose en 1738, ainsi que me l'a marqué le Pere Roman dans une lettre que je reçûs à *Caracas*, avant de m'embarquer pour l'Espagne, & ils ont de nouveau recommencé leurs courses en 1739, comme me l'apprend une lettre du Pere Bernard Rotella, que j'ai communiquée à la Cour. Je crains donc que les Portugais, après avoir inquieté les Missions & les Missionnaires de la Province de *Quito*, ce qui rérarde considerablement la conversion des Idolâtres qui habitent le haut du *Marannon*, ne viennent enfin à bout d'empêcher les Missions du nouveau Royaume & de frustrer par là les désirs de S. M. C. & ceux de ma Province. Je suis persuadé que le Rōi de Portugal n'est point instruit de la conduite de ses Sujets, & qu'il en préviendroit les suites si l'on

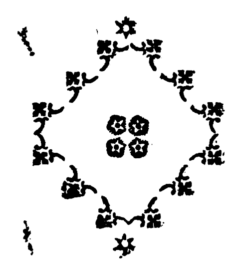
Courses des Portugais sur l'*Orénoque* & le *Marannon*.

avoit ſoin de l'en informer ; mais il eſt toujours certain que ſi le Roi d'Eſpagne ne ſe hâte d'y mettre ordre, il aura peine dans la ſuite d'y apporter le remede convenable.

Si ces ſortes de courſes ſe faiſoient avec des Miſſionnaires, & dans le deſſein de former des réductions pareilles à celles dont j'ai parlé dans le Chapitre précedent, elles ſeroient ſupportables, & elles pourroient donner lieu ſeulement à une plainte civile & politique au ſujet des limites qui ont été fixées par Alexandre VI ; mais il n'en eſt pas ainſi ; ces levées de troupes ne tendent qu'à leur interêt particulier, & ils ſe mettent peu en peine du tort ſpirituel qu'ils font à quantité d'ames, outre que la terreur qu'elles inſpirent aux Gentils les plus éloignés, rend leur converſion plus difficile, & les porte à abhorrer ceux qui les cherchent en qualité de Paſteurs, s'imaginant qu'ils cherchent bien moins le ſalut de leurs ames, qu'à les aſſujettir, & les rendre eſclaves, ce qui eſt

une circonstance facheuse, qui demande un prompt remede.

Pour revenir à ce que j'ai dit de la fertilité des Vallées & des rives de l'*Orénoque*, & des Païs circonvoisins, de la quantité exhorbitante de Poissons & des Tortuës qu'on y trouve, des huiles, des résines, des aromates & des fruits du Païs, je prétends que tout cela doit nous engager à faire tous les efforts possibles pour survenir à la subsistance d'une infinité de pauvres Espagnols, qui n'ont pas un pouce de terre pour subsister, & qui trouveroient dans ce Païs dequoi passer agréablement leur vie, en cultivant les terres dont on les mettroit en possession.



CHAPITRE XXV.

Du fameux Dorado , *autrement appellè Ville de* Manòa.

§. I.

Peines qu'on s'est dônéespour découvrir le *Dorado*.

LORSQUE j'ai pris la plume pour commencer ce Chapitre, je me suis répresenté Diogene un flambeau à la main en plein midy, s'efforçant de fendre la presse qui l'obsedoit dans la place d'Athenes. *Que cherche-tu Diogene* ? lui demandoient les uns & les autres : *je cherche un homme*, leur répondoit ce sage Philosophe, quoi-qu'il fut environné d'une foule de Peuple qui l'empêchoit de continuer son chemin. Diogéne avoit raison, il cherchoit un homme, non point tel que ceux qu'il voyoit, mais tel qu'il se le figuroit & qu'il le souhaitoit.

Jettons les yeux sur le premier

Chapitre de cette Histoire, & faisons la même question à Keymisc, Anglois, & aux autres Capitaines de sa Nation: Mes amis, pourquoi entreprenés-vous ces voyages? A quoi bon vous exposer tant de fois sur mer? Pourquoi sacrifier vos biens, & vos Vaisseaux, & vous exposer à tant de traverses? Addressons-nous de même à *Quito* aux deux *Pizarres*, à *Santa-Fé de Bagota*, aux deux *Quesada*, sur le *Marannon*, à *Orellana*, à *Meta*, à *Berrio* & à plusieurs autres Capitaines celebres. Pourquoi vous donnés-vous tant de peines? A quoi bon ces levées de troupes, ces marches & ces voyages dans de Païs si difficiles? Nous cherchons, vous répondront-ils, le fameux & le riche *Dorado*, ne soyés donc point surpris de nôtre résolution, il est naturel qu'on prenne de la peine pour acquerir une chose de grand prix.

Les Atheniens ne pouvoient s'empêcher de rire lorsqu'ils voyoient Diogéne chercher un homme au milieu d'une foule innombrable,

mais ils avoient tort, parce que ce Philosophe cherchoit un homme zélé pour la vérité, & loin que cela dût leur aprêter à rire, ils auroient dû se facher de ce qu'il ne l'avoit point encore trouvé. Quant à nous, personne ne trouvera à rédire à nôtre conduite, lorsque nous rirons de l'entreprise de ces fameux Conquerans. Quoi de plus risible, en effet, que de voir ces Chefs Espagnols chercher un *Dorado* dans le nouveau Royaume de Grenade & dans la *Terre-Ferme*, où l'on trouve dans les Jurisdictions de *Pamplona*, de *Mariquita*, de *Muso*, de *Neyva*, de *Los Remedios*, d'*Antiochia*, d'*Anserma*, de *Choco* & de *Barbacoas*; tant de mines d'or, d'argent & d'Emeraudes, sans compter une infinité d'autres, qu'on ne connoit pas encore, & qui ne peuvent manquer d'être extrêmement riches, si l'on en juge par la poudre d'or qu'on trouve dans les ruisseaux & les Riviéres qui arrosent ce Païs. Pourquoi donc se donner tant de peines pour

Richesses inexprimables des mines du nouveau Royaume.

trouver un *Dorado* dans un endroit où il y en a tant ? Et quel besoin avoit le Perou de faire périr tant de monde pour le trouver, puisqu'il possedoit les riches mines de *Caravala* & du *Potosi*, outre une infinité d'autres qui, quoique moins abondantes, ne sont pas moins prétieuses. Il est maintenant aisé de juger quel cas on doit faire d'une entreprise dont le but étoit d'aller chercher au loin & à grand fraix, des trésors qu'on possedoit chez soi en toute sureté.

§. XII.

Il ne manque que d'ouvriers pour les faire valoir.

Ce que je dis est vrai, par rapport au Perou, à la *Terre Ferme* & au nouveau Royaume; & pour ne parler que de ce dernier, il n'a pas besoin de *Dorados*, puisqu'il est rempli de toute part d'or, d'argent, d'Emeraudes & d'autres pierres prétieuses; il ne lui manque que d'être aussi peuplé que le Perou & la nouvelle Espagne, & s'il avoit assez d'habitans pour faire valoir ses mines, il pourroit le disputer à l'un & à l'autre de ces Royaumes en fait de richesses. La prévention n'a point

de part à ce que j'avance, & je dis ingenûment ce qui en seroit, si ce riche Païs étoit aussi peuplé que le Perou & la nouvelle Espagne. Ceux qui ne voudront point me croire sur ma parole peuvent consulter le fameux Piedrahita, dans son histoire de la conquête du nouveau Royaume (a) & le Pere Pierre Simon, ils y trouveront des choses encore plus étonnantes que celles que j'ai rapportées Le premier dit que tout le pays qu'arrosent les Riviéres de la *Magdelaine* & de *Cauca* est rempli de mines d'or, & il nomme ensuite plusieurs Riviéres qui charrient de l'or, & nommément celle qu'on appelle la *Riviére d'or* à cause de ses richesses immenses, l'or qu'on tire de ses plages étant de vingt-quatre Carats. Le même Piedrahita assure qu'il

(a) Piedrahita. Cap. 1.
(b) Fr. Pedro Simon, Noticia 3. Cap. 11.
(c) P. Acosta. Lib. 4. Cap. 4. & le Pere Simon, Notic. 3. Cap. num. 5.
(d) *Ibid.* fol. 6. & fol. 3. Herrera, Tom. 1. Descrip. Cap. 16. fol. 3.

y a plus de mines d'or dans le nouveau Royaume que dans tout le reste de l'Amérique; que dans les mines d'*Antioquia* & dans quelques autres, on trouve dans les pepites d'or des petits diamans extrêmement fins;que dans les mines d'Emeraudes de *Musa*, il y a de *Pantauras* fines de toute couleur que les Jacynthes sont abondans dans celle d'*Antoquia*, qu'on y trouve aussi des pierres de *Cruz*, qui ont une vertu admirable contre plusieurs maladies; que les grenars y sont si communs, qu'on n'en fait presque point de cas, & qu'enfin on péche à l'Embouchûre de la Riviére de la *Hacha* infiniment plus de perles que dans aucun endroit. Timana a été autrefois fameux par ses ametistes & ses Pantauras; *Pamplona*, *Susa*, & *Anserma*, par leurs Turquoises, leurs Girasols, leurs pierres de Gallinazo, & leurs *Mapùlas*. Ces mines n'ont point disparu, elles sont aussi riches qu'autrefois, & il ne manque que d'ouvriers pour les faire valoir.

Plût à Dieu que le Roi d'Espagne

Parallele des mines du nouveau Royaume avec celles du Perou & de la nouvelle Espagne.

daignât enfin jetter un régard favorable sur ce pauvre Royaume, & lui procurer le nombre d'habitans dont il a besoin pour faire valoir les richesses de ses mines! On éprouveroit alors que le *Paramorico* de *Pamplona*, & la *Nariz de Judio* de la même Jurisdiction, renferment autant d'or que de pierres, & que *Mariquita* à tout autant de Potosis que de mines d'or & d'argent, mines qu'on ne travaille point depuis plusieurs années faute d'ouvriers. Les mines de *Simiti*, de *Caracoli*, d'*Antioquia* &c. ne le cedent point à celles de *Guanajuato*, de *Zacatecas* de *Tolnca*, de *Sombrerete*, de *Saint Louis*, & du *Monte* dans le *Méxique*, si ce n'est que dans ce Païs on trouve des gens qui y travaillent à quarante sols par jour, au lieu qu'on manque de monde dans le nouveau Royaume, & que le peu de pioniers qui y sont, dédaignent de s'appliquer à ce genre de travail.

Dans le dernier voyage que je fis en Espagne, je conseillai à un Gentilhomme de *Pamplona*, dans le

nouveau Royaume, de faire valoir sa mine d'or, l'assurant que son exemple animeroit les autres Habitans à faire travailler les leurs. Il me répondit qu'il avoit essaïé plusieurs fois de le faire, & qu'il avoit offert quarante sols par jour à ceux qui voudroient s'employer, mais qu'ils lui avoient répondu en riant: qu'ils n'étoient pas assez simples pour travailler une journée entiere pour quatre Réaux, tandis qu'en une ou deux heures de tems, ils en gagnoient huit en lavant l'or dans le premier ruisseau ou la premiére Riviére, & qu'ils étoient sûrs en travaillant quatre heures par jour, de tirer quatre Tomines d'or du sable des Riviéres, qui leur valoient deux écus. On voit par-là qu'il est impossible à ceux qui ont des mines, de les faire travailler, & ce qui paroît incroïable, que la richesse extraordinaire du nouveau Royaume, est cause que les pauvres ne veulent ni travailler ni seconder ceux qui ont à cœur le bien public, & cela arrive non-seulement à *Pamplona*, mais

Les Richesses du nouveau Royaume contribuent à sa pauvreté.

encore dans plusieurs autres Provinces du nouveau Royaume, où les gens du commun tirent du sable des Riviéres la quantité d'or en poudre dont ils ont besoin pour s'habiller, ou pour se nourrir, ce qui leur est fort facile ; desorte qu'on ne sauroit les engager à travailler quand même on doubleroit leurs journées.

Les habitans tirent plus d'or des plages, que n'en peuvent fournir deux journées d'ouvriers.

Après que les fortes pluïes ont cessé & que les eaux des ravins & des ruisseaux se sont écoulées, les journalliers se rendent aux plages, & en raportent un profit considérable ; parce que les eaux en se précipitant du haut des montagnes, emportent les terres des fondrieres, & les délaïent au point qu'elles déposent dans les plages des pepites d'or d'une grosseur considerable. Le Pere Charles de Anisson, de la Compagnie de Jesus, m'a assuré la même chose, ajoûtant que dans un voyage qu'il fit dans la vallée de *Somondoco*, il vit plusieurs habitans qui ramassoient dans les ruisseaux & les Riviéres un grand nombre d'Emeraudes, qui restent sur les plages après que les cruës ont

Le profit devient plus grand lorsque les Riviéres croissent.

cessé. Ce-même Réligieux me dit encore que les oiseaux domestiques qui vont chercher à manger dans la campagne, avalent plusieurs Emeraudes brutes, & que ces pierres séjournant long-tems dans leurs gesiers, s'y polissent & acquierent de l'éclat à l'aide de la chaleur naturelle; de sorte qu'un homme qui achete un poulet cinq sols, trouve souvent dans son gisier un ou deux Emeraudes de grand prix. Il m'a assuré que dînant un jour chez un Curé de ces cantons il lui servit à table un papier où il y avoit plusieurs Emeraudes, qu'il avoit trouvées dans le gesier des oiseaux que sa cuisiniere avoit tués.

Emeraudes qu'étrainent les cruës.

Emeraudes dans le gesier des oiseaux.

§. II.

Réfléxions sur les Trésors du nouveau Royaume; on établit leur éxistence.

PLUSIEURS personnes ont été surprises de ce que j'ai avancé ci-dessus, que le nouveau Royaume

de la terre ferme ne le cedoit point au Perou ni à la nouvelle Eſpagne pour le nombre & la richeſſe de ſes mines; & que ſi ces deux Provinces avoient quelque avantage ſur lui, on ne devoit l'attribuer qu'au bonheur qu'elles avoient eû d'attirer les premiers l'attention des Eſpagnols & de les fixer. J'ai appuyé mon ſentiment de l'autorité du célebre Piedrahita, du Pere Simon, & du Pere Acoſta, à laquelle j'aurois pû joindre celle d'Herrera, ſi j'avois crû qu'elle fût inſuffiſante. Cependant le Lecteur n'a point parû ſatisfait, ce qui m'oblige à prendre une autre route, pour atteſter la certitude de ce que j'avance. Je le renvoye à la deſcription qu'Herrera a donné de l'Amérique, & je vais profiter du tems qu'il employera à cette lecture, pour découvrir les tréſors ineſtimables de la *Terre-Ferme*. Je le prie d'obſerver en paſſant, que non-obſtant les richeſſes immenſes que les premiers Conquerans trouverent dans l'Amérique; ils ne donneront le nom de *Caſtille* d'*Or* qu'au ſeul

Royaume de *Terre-Ferme* & que ce nom ſeul, quoi qu'ancien, forme un préjugé extrêmement avantageux en faveur de mon ſentiment.

Les Auteurs dont je vais me ſervir pour le fortifier, ſont pluſieurs fameux marchands de Cadix, qui font toutes les années des Chargemens conſiderables pour la *Vera-Cruz*, & pour Carthagene. J'ai eu pluſieurs entretiens avec eux ſur cette matiere, dans les differens voyages que j'ai fait en leur compagnie; deſorte qu'en joignant ce que l'experience leur avoit appris aux connoiſſances que j'ai acquiſes dans mes lectures, & dans l'entretien de pluſieurs autres perſonnes capables, il ne me ſera pas difficile de ſatisfaire le Lecteur, & c'eſt ce que je vais tâcher de faire avec plus de brieveté qu'il me ſera poſſible.

Je ſuppoſe d'abord ce qui eſt généralement avoüé de tout le monde, que la marque la plus ſûre de la richeſſe d'un Royaume, eſt le Commerce; deſorte qu'un Royaume eſt plus ou moins riche à proportion

que celui-ci est plus étendu, ou plus borné.

La prétenduë décadence du Perou, dont il en est question depuis quelque tems, me fournit une nouvelle raison en faveur de ce que j'avance. La preuve dont on se sert pour l'établir est qu'autrefois il sortoit de cette Province vingt millions d'écus pour la foire de Porto-Bello, & même plus, que depuis il n'en est sorti que dix ou douze, & enfin que les commerçans de Lima ont protesté en 1738 aux Députés des derniers Gallions : „ que si on les obligeoit „ de se rendre promptement à la „ foire, ils ne pourroient y porter „ que cinq millions d'écus, mais „ que si on leur accordoit un délai „ jusqu'au mois d'Août suivant, ils „ s'obligeoient d'y en porter huit „ millions. Il ne s'ensuit pas de-là que le Perou aille en décadence, cela prouve seulement que les Etrangers se servent de toute leur industrie pour introduire leurs marchandises à bas prix dans la Province, & que les marchands, pour profiter

du bon marché & s'enrichir plûtôt s'exposent par une témerité condamnable à perdre leurs fonds & leurs profits. C'est dans ce-même sens qu'on a reconnu, non point la décadence de la nouvelle Espagne, mais celle de son Commerce avec la nôtre, décadence qu'on doit attribuer à la grande quantité de marchandises de la Chine & des Philippines qu'on apportoit à *Acapulco*, ce qui a obligé le gouvernement à limiter ce commerce; mais toutes les fois qu'on manque de vigilance à la Vera-cruz ou dans la baie de Campeche, dans la Province d'*Yucatan*, les interêts des Espagnols se ressentent toujours de ce commerce furtif. Le bonheur de la nouvelle Espagne, ou pour mieux dire, de ceux qui sont interessés aux flotes, consiste en ce qu'il y a peu d'endroits où l'on puisse introduire des marchandises étrangeres. Il y en a beaucoup plus dans le Perou, quoique plus éloignés & plus difficiles à aborder, parcequ'il faut doubler le Cap de *Horne*, & courir les côtes

de la Mer pacifique ; il y a aussi beaucoup de chemin depuis les Colonies Portugaises jusques dans l'interieur du *Potosi* ; il n'est pas moins difficile d'introduire des marchandises par la côte de *Bastimentos*, par l'*Escudo* de *Veragua* & celui de *Costa Rica*, dans la Jurisdiction de *Guatimala* ; & cependant l'avidité du gain a fait surmonter plus d'une fois tous ces obstacles. Les Côtes du Royaume de *Terre-Ferme* n'ont pas le même avantage, & on y trouve une infinité d'anses & de ports déserts, placés vis-à-vis la Jamaïque & *Curazao*.

L'Isle de *Curazao* est entierement stérile, & ce n'est que le commerce, qui entretient son opulence, ses places & ses garnisons, & qui fournit au chargement d'une infinité de vaisseaux qui vont & qui viennent d'Hollande. La Jamaïque ne fournit que quelque peu de Sucre & de Tabac, dont le produit est insuffisant pour l'entretien de la garnison que les Anglois y tiennent : mais son Capital, de même que celui de *Cu-*

razao,

razao, consiste dans de gros magasins de marchandises, dont une partie appartient aux Anglois, & l'autre aux Juifs, sur lesquelles ils font un gain exhorbitant ; de sorte que les Anglois avoüent eux-mêmes que ce commerce leur produit toutes les années six millions d'écus. Voici ce qu'en dit un des meilleures têtes du Parlement d'Angleterre (*a*) : „ la „ branche la plus considérable de „ nôtre commerce dans l'Amérique, „ est la contrebande que nous fai- „ sons dans les terres du Roy d'Es- „ pagne. Nous envoyons à la Ja- „ maïque les marchandises qui se „ consomment dans les Colonies „ Espagnoles, d'où nos vaisseaux les „ transportent furtivement dans les „ endroits où nous avons de cor- „ respondans. Nous les vendons sur „ les lieux argent comptant, ou nous „ les échangeons pour d'autres mar- „ chandises précieuses, comme sont „ la Cochenille & l'*Indigo*, sur les- „ quelles nous faisons un profit

(*a*) Les interêts de l'Angleterre mal entendus. p. 1. Cap. 4. pag. 83.

„ immense : & quoi-qu'on ne sache
„ point positivement à quoi il mon-
„ te, on peut assûrer qu'il est pour
„ le moins de six millions d'écus par
„ an, dont nous recevons les trois
„ quarts en especes, ou en Lingots
„ d'argent; de sorte qu'il entre plus
„ d'argent en Angleterre par le
„ moyen de cette contrebande,
„ que par la voïe de Cadix, ou de
„ quelqu'autre Port que ce soit des
„ domaines d'Espagne, &c. Il nous
apprend dans le troisiéme Chapitre
ce que l'Angleterre tire du commerce
de Cadix : „ le commerce d'Espagne
„ est pour nous ce que sont le Perou
„ & la nouvelle Espagne pour les
„ Espagnols. Il s'explique plus bas
„ en ces termes : la cinquiéme partie
„ de ce profit, qui est de quatre cent
„ mille livres Sterlins, qui font plus
„ de deux millions de Piastres, nous
„ vient des marchandises que nous
„ vendons en Espagne. Il ajoute
„ dans le Chapitre 10 : il n'est pas
„ douteux que nous recevons une
„ plus grosse somme par la seule voïe
„ de la Jamaïque.

Les Hollandois gardent un profond ſilence ſur le profit qu'ils font à *Curazao*, mais on peut juger qu'il va de pair avec celui que les Anglois font à la Jamaïque. L'opulence, & les forces de leur Colonie, les convois de Bâtimens Hollandois, qui rempliſſent ſon Port, le nombre infini de Balandres avec leſquelles ils trafiquent, tout cela, dis-je, prouve que *Curazao* ne leur donne pas une moindre quantité de millions que la Jamaïque; d'autant plus que perſonne n'ignore que ce Peuple n'a point d'autre moyen de ſubſiſter que le commerce, qu'il a uſurpé ſur la mer le terrein qu'il habite, & qu'il dépenſe toutes les années des ſommes prodigieuſes, pour empêcher que la mer ne l'innonde de nouveau. Je ne prétends point que les autres Iſles de *Barlovento*, qui ſont ſous la domination des Etrangers, produiſent plus que les deux dont je viens de parler, parce que quelques-unes donnent de très-bons fruits, mais le nombre de leurs Navires marchands,

qui ſont dans un mouvement continuel, ſuppoſe une autre mobile plus énergique que le Sucre, l'Anil & le Cotton; & ainſi l'on peut croire, ſans paſſer pour téméraire, que les autres Iſles Antilles que poſſedent les Etrangers, tirent toutes les années de la *Terre-Ferme* autant de millions d'Ecus, que chacune des deux autres; ainſi voilà une exportation annuelle de dix-huit millions d'Ecus, qui, quoique prouvée, paroît encore incroyable. Mais cette ſupputation s'accorde parfaitement avec celle que j'ai vû faire en 1738 à Don Diego de Or, Facteur de l'Aſſiento Royal des Négres d'Angleterre à Carthagene. Le Tréſorier de cette Ville m'ayant dit, que dans cette foire, qui dura à peine ſix mois, on avoit enregiſtré à la Doüane pour trois millions & demi d'écus de marchandiſes venuës par les Gallions, je parus étonné de cette propoſition; mais le Facteur Anglois me fit voir à n'en point douter, que les Etrangers tiroient du Païs une

ſomme quatre fois plus grande, par le moyen des marchandiſes prohibées qu'ils y introduiſoient.

Il ſuit de ce que je viens de dire, que le Royaume de *Terre-Ferme* contient des richeſſes immenſes & qu'on en tireroit des ſommes conſiderables, ſi ſon commerce étoit ſur un meilleur pied; mais on vient de voir que les Etrangers reçoivent les trois quarts de ſon produit en Lingots & en argent monnoyé. Nôtre admiration augmente encore d'avantage, lorſqu'on fait attention que ce Païs eſt preſque dépeuplé, en comparaiſon du Perou & de la nouvelle Eſpagne; que la plûpart des mines d'or, d'argent & d'Emeraudes qu'on y trouve, ne ſont point travaillées, & qu'il y en a une infinité d'autres qu'on n'a point encore découvertes, & dont la richeſſe eſt conſtatée par la couleur du terrein, & par les pépites d'or qu'on trouve dans les Riviéres, les ruiſſeaux & les ravins que les innondations ont formés. On peut maintenant juger des richeſſes

que ce Royaume procureroit aux Eſpagnols, ſi renonçant à tout partage avec les Etrangers, ils vouloient ſe donner la peine de travailler ſes mines, & de cultiver un terrein que la nature a rendu propre à produire l'*Indigo*, le *Cacao*, le *Tabac*, le *Sucre*, & une infinité d'autres choſes ſemblables.

Nous avons prouvé ci-deſſus que le commerce du Perou & de la nouvelle Eſpagne ſouffroit conſiderablement de la contrebande qu'y font les Etrangers; eh! que ſeroit-ce ſi leurs Côtes étoient d'un accés auſſi facile que celles de la *Terre-Ferme*; s'il y avoit au voiſinage des Magaſins de marchandiſes étrangeres, & ſi l'on pouvoit en faire ſortir l'argent avec la même facilité! Il n'y reſteroit plus de fonds pour le commerce de Cadix. Il faut donc qu'on m'accorde, premierement, que dans la ſuppoſition que je viens de faire, le commerce de ces deux Royaumes tomberoit entierement, & en ſecond lieu, que dans l'état d'abondance où ſe trouve aujour-

d'huì celui de *Terre-Ferme*, il fournit plus au commerce, que les deux autres ensèmble, puisqu'il ne se ressent aucunement de l'exportation furtive dont j'ai parlé.

Les moyens que j'ai proposés pour remettre ce Royaume sur pied, se réduisent à trois, à le peupler, à travailler ses mines, & à empêcher que les Etrangers y commercent, & ce sont ceux aussi que paroit adopter le Pere Ignace de Meaurio, dans une lettre qu'il m'a écrite en 1741.

„ Il est heureux pour nous (me „ dit-il) que la guerre ait empêché „ le Vice-Roi de se mettre en pos- „ session de sa Charge dans le tems „ qu'il se l'étoit proposé, puisqu'en „ l'obligeant de s'arrêter à Carthagene ; elle lui a procuré le moyen de s'instruire par lui-même de „ ce qu'il falloit faire pour éloigner „ les Etrangers de nos Côtes, & „ les frustrer d'un commerce dont ce „ Royaume souffroit beaucoup. Les „ précautions qu'il a prises sont des „ plus sages, & l'on commence déja

„ à en ressentir les effets. Il ne veille „ pas avec moins de soin sur l'in- „ térieur du Royaume, & il vient „ d'ordonner que dorénavant tous „ ceux qui ont de l'or le portent „ à l'hôtel des Monnoyes, sous pei- „ ne de confiscation pour les con- „ trevenans. On y procede tous les „ quinze jours à une fonte d'especes, „ au moyen dequoi le Roi récou- „ vre plûtôt ses droits, & l'on pré- „ vient les fraudes que l'on com- „ mettoit dans les *Barres*, où l'on „ vendoit l'or en poudre aux Etran- „ gers, ce qui leur procuroit un gain „ considerable. Au moyen de cet „ ordre, on a fabriqué en peu de „ jours à la Monnoye un demi mil- „ lion d'or d'especes, ce qui n'est „ qu'un foible essai de ce qu'on at- „ tend par la suite; mais tout étoit „ perdu sans cette précaution, par la „ liberté qu'avoient les particuliers „ de faire de leur or ce que bon leur „ sembloit. Que ne doit-on pas „ attendre lorsque le nouveau Gou- „ verneur aura été à *Chocò*, & „ qu'on aura commencé à travail- „ ler les mines de *Mariquita*, de

„ *Muso*, de *Pamplona*, de *Cana-*
„ *verales* ? on n'attend pour cet
„ effet que l'arrivée de son Excel-
„ lence ; & quoi qu'en disent les
„ mal intentionnés, il mettra plus
„ aisément les choses en ordre qu'on
„ ne le pense. On n'a ouvert de
„ nouvelles mines que dans la Val-
„ lée de *Neyva*, mais elles ont si
„ bien réüssi, qu'on commence en-
„ fin à se convaincre de ce que
„ nous avions dit, que tout le Païs
„ depuis *Tocayma* jusqu'à la *Plata*,
„ est rempli d'une quantité prodi-
„ gieuse d'or. Les mines d'*Antio-*
„ *quia* n'ont point échapé à sa vi-
„ gilance, & il vient d'y envoyer
„ un Trésorier pour mettre les cho-
„ ses en régle, & pour faire exé-
„ cuter les ordres qu'il a donnés
„ pour la Province de *Quito*. "

Si ce peu de précautions qu'on a prises pour obvier aux maux les plus pressans, produisent de si bons effets, que n'a-t'on pas lieu de se promettre du nouveau Royaume, si l'on vient jamais à y mettre toutes choses en régle.

§. III.

Trésors qu'on tireroit du Nouveau Royaume, si l'on avoit soin de le peupler.

On ne sauroit douter, après ce que je viens de dire, que le nouveau Royaume ne renferme des trésors immenses, & il seroit aisé au Roi de se les procurer, en partageant son terrein à une infinité de familles qui meurent de faim en Catalogne, en Galice & dans les Canaries, où elles n'ont pas un pouce de terre pour subsister. On voit encore par ce qui précede qu'il falloit que les Chefs dont j'ai parlé fussent bien aveugles, pour chercher une montagne d'or, ou un *Dorado* imaginaire, dans un Païs qui régorgeoit d'or & d'argent de toutes parts : mais cela prouve en même tems que tous les trésors du monde sont incapables de satisfaire l'homme, lorsque la cupidité s'est une fois emparée de son cœur.

Je reviens au *Dorado*.

Ceux qui prendront la peine de lire les Histoires de la *Terre-Ferme* & du nouveau Royaume (a) verront que ce mot *Dorado* a pris son origine à la Côte de Carthagene & de Sainte Marthe, & que de-là il a passé à celle de *Velez*, & ensuite à *Bagota*, Capitale du nouveau Royaume. Le bruit se répandit dans ces endroits que le *Dorado* étoit dans la fertile & agréable Vallée de *Sogamoso*, on y fut, & l'on trouva que le Prêtre préposé à la garde du Temple, avant d'offrir son oblation, s'oignoit au moins les mains & le visage avec une certaine résine, sur laquelle on soufloit avec un chalumeau de cette poudre d'or, qu'on trouve dans le sable des Riviéres, & l'on prétend que c'est de-là que le fameux *Dorado* a tiré son nom.

(b) Le Pere Simon, dans son Histoire du nouveau Royaume, prétend que ce nom de *Dorado* a

(a) Piedrahita, Lib. 3. Cap. 2.
(b) Conquista, Noticia, 6. & 7. Chap. 7. & 8.

pris son origine à *Quito*, que le Lieutenant Velalcazar, qui y étoit alors, le donna à tout le Royaume de *Bagota*, & que Pierre de Limpias, ayant fait connoître cet endroit dans la Province de *Venezuela*, il donna par-là occasion à Philippe de Utre, d'entreprendre ce voyage; mais peû nous importe de savoir l'origine d'un nom, qui a fait jusqu'aujourd'hui tant de bruit dans le monde. Ce *Dorado* n'étoit point celui dont il étoit question; on cherchoit une Vallée, ou un territoire dont les Rochers & les pierres étoient d'or, & les Indiens, pour flatter la cupidité des Espagnols, & les éloigner en même tems de chez eux, leur peignoient avec les couleurs les plus vives l'or dont ce Païs abondoit, pour se débarrasser plûtôt de ces hôtes incommodes; & Dieu permit que les Espagnols ajoûtassent foi à ces rapports, pour qu'ils découvrissent un plus grand nombre de Provinces, & que la lumiere de l'Evangile pût s'y répandre avec plus de facilité. Le bruit

Dieu permit que les Espagnols cherchassent le *Dorado*.

courut alors, qu'au sortir de cette vaste chaîne de montagnes, dont le sommet est toûjours couvert de neige, on entroit dans une vaste Plaine extrêmement peuplée, ou étoit le *Dorado* qu'on cherchoit avec tant d'avidité; & aussi-tôt Quesada partit avec deux cent soldats pour l'aller chercher. Ils découvrirent le jour de Saint Jacques du haut d'une montagne élevée ces vastes Plaines, qui ressemblent de loin à une mer, & lors qu'ils furent descendus au bas, ils bâtirent la Ville de *Santiago*, à laquelle ils donnerent le surnom *De las Atalayas*, en mémoire du jour qu'ils avoient découvert la Plaine, & pour marquer le dessein de leur voyage, qui étoit de découvrir le *Dorado*. Cette ville subsiste encore aujourd'hui dans l'endroit que l'on voit sur la Carte, comme un monument qui semble exciter la posterité à aller à la découverte de ce trésor inconnu. Quesada traversa les Bois de l'*Ayrico*

pour ouvrir la porte à la prédication de l'Evangile.

Fondation de la Ville de *Santiago de las Atalayas*

Voyages entrepris pour découvrir le *Dorado*.

(a) Le mot *Atalayar* signifie en Espagnol épier, découvrir.

avec des travaux infinis, & vint à *Timanà* en 1543, après y avoir perdu presque tout son monde.

Orellana entreprit cette année le même voyage : il partit du Perou, descendit le *Marannon*, se rendit sur la Côte, & ne negligea rien pour découvrir le *Dorado* ; mais tous ses travaux furent inutiles, & il ne remporta d'autre honneur de son entreprise que celui d'avoir fait un des plus horribles voyages dont on ait jamais oüi parler. Dans ce même tems, Philippe de Utre, faché que Quesada profitât seul de cette découverte, partit de *Coro*, dans la Province de *Venezuela* avec cent vingt hommes, dans le dessein de le suivre ; mais un Cacique lui ayant dit que la plûpart des gens de Quesada avoient péri dans cette entreprise, il prit sa route vers le Sud-Est, le long de la Riviére de *Guabiari* ; & aborda, ainsi que l'assurent le Pere Simon & Piedrahita, à la premiere Peuplade des *Omaguas*, *Enaguas*, ou *Manoa*, où il fut attaqué par quinze

mille Indiens, que Pierre de Limpias repoussa avec trente sept Soldats, Utre & le Capitaine Artiaga ne s'étant point trouvé à ce combat, à cause des blessures qu'ils avoient reçûës le jour précedent. Ils apprirent là que cette Province étoit fort peuplée & fort riche, & ils furent chercher du renfort, pour tenter de nouveau l'aventure, mais *Caravajal*, qui s'étoit emparé du gouvernement de *Coro*, assassina Philippe de Utre, & mit par-là fin à cette entreprise en 1545.

Dans le Perou, le Marquis de *Canête* confia la conquête du *Dorado* à Pierre de *Ursoa*, à qui quelques Indiens du Brésil s'étoient obligés de servir de guides. Les soldats tuerent Ursoa à moitié chemin, & élurent en sa place Don Ferdinand de Gusman. Aguirre prit le nom de Tiran, & tua Gusman avec plusieurs personnes de sa suite; il étoit assez au fait de ce qui concernoit les *Omeguas*, mais il dédaigna de s'y arrêter, parce qu'il avoit dessein de s'emparer de la *Terre-Ferme* & du *Perou*, & les

Indiens du Brésil, voyant qu'il abandonnoit l'entreprise du *Dorado*, retournerent dans leurs Païs. Aguirre exerça mille cruautés à la *Marguerite* & dans la *Terre-Ferme*, & finit malheureusement ses jours en 1559 dans la Province de *Venezuela*.

Pierre de Sylva ayant obtenu du Roi le tître de Sénéchal, partit de St. Lucar en 1569 avec trois Vaisseaux & plus de six cent Soldats, & étant arrivé dans la Province de *Venezuela*, il se conduisit si mal, que ses troupes l'abandonnerent. Il retourna en Espagne, où on lui accorda un Vaisseau avec cent soixante hommes, & ayant mis à la voile, il aborda à la Côte de *Paria*, entra par les bouches du Dragon dans le *Golfe-Triste*, où il périt avec tout son monde par les mains des Indiens, à l'exception du Soldat Martin, dont j'ai parlé dans le 17 Chapitre.

Le Capitaine Serpa partit cette même année du Port de St. Lucar, à dessein de conquerir le *Dorado*, quoi qu'avec le tître de Fondateur de

la *Guayana* ſur l'*Orenoque*, mais il fit une fin auſſi malheureuſe que Sylva ; à quelque difference près. Je paſſe ſous ſilence les tentatives de pluſieurs autres, qui perdirent la vie dans cette entrepriſe, après avoir eſſuïé des travaux inconcevables.

Examinons maintenant s'il y a quelque fond à faire ſur les récits que nous venons de voir. Mr. de Laet, après avoir fait l'énumeration des ſoins, des dépenſes, des pertes d'hommes & des Vaiſſeaux, & des fatigues ſans nombre que les Anglois, dont j'ai parlé eſſuyerent dans cette entrepriſe, finit par dire, qu'on doute encore ſi ce *Dorado* éxiſte ou non dans le monde.

Examen de la queſtion.

Quant à moi, je vois le voyage de Philippe de Utre rapporté avec tant de circonſtances, & avec une ſi éxacte deſcription des Païs, que les Miſſionnaires de ma Province & moi avons reconnus, & nous y avons trouvé tant des marques aſſurées de ce voyage, que je ne ſçaurois le

(*a*) Laet ſup. Cap. 1. *An Dorado exiſtat in rerum natura, nec ne! dubitatur.*

revoquer en doute ; & les auteurs mêmes ne le nient point, quoique le Pere Simon, regarde ce qu'on en dit comme un conte fait à plaisir. Il y a plus, j'ai vû dans la Jurisdiction de *Varinas*, dans les Missions des montagnes de *Pedraza*, qui étoient sous la conduite du Pere Michel Flores, de l'ordre des Freres Prêcheurs, qui mourut par les mains des Indiens : j'ai vû, dis-je, en 1721, les fauconneaux de bronze, dont Utre s'étoit muni pour son voyage, qu'il auroit sans doute achevé, si ses ennemis ne lui eussent ôté la vie. J'ai vû & frequenté le Pere Joseph Cabarte, qui a dirigé pendant trente neuf ans les Missions de l'*Ayrico* de *Guaviari*, d'*Ariari* & de l'*Orénoque*, qui sont des Païs qu'Utre a traversé, & il me parut fermement persuadé, que c'étoit là le chemin qui conduisoit au *Dorado*. J'ai connu un Indien aggregé à nôtre Mission de *Guanapalo* sur la Riviére *Meta*, qui avoit été instruit & bâtisé par le Pere Cabarte, lequel m'a protesté, qu'ayant été fait esclave à

Le Voïage d'Utre est certain.

Signes certains de ce Voïage.

Témoin oculaire, qui vît encore, &

l'âge d'environ quinze ans, il en avoit passé quinze autres dans la Ville de *Manoa* ou d'*Enaguas*, & qui s'étant rendu aux instances d'un autre Indien, qui étoit esclave avec lui, ils s'étoient enfuis tous deux avec trois autres ; à quoi je dois ajoûter que cet Indien, qui s'appelloit Augustin, ne sachant pas un mot d'Espagnol, nommoit les endroits où ils avoient couché durant les vingt-trois jours qu'ils mirent à venir du *Dorado* sur les bords de l'*Orénoque*, leur donnant les noms Espagnols qu'Utre leur avoit donné dans sa marche, par exemple, *el Ormiguro*, *el Almorzadero*, &c. Il nous parla des richesses & des habitans de ce Païs dans les mêmes termes que le Cacique de *Macatoa* en avoit parlé à Utre, lorsqu'il lui conseilla de mener plus de troupes avec lui, s'il vouloit réüssir dans son entreprise: il nous dépeignoit en détail le Palais du Roi, ses jardins & ses maisons de plaisance, accompagnant son récit d'une infinité de circonstances qu'un Indien

qui fut esclave au *Dorado*.

Le récit de cet Indien s'accorde avec celui des Espagnols qui y furent.

novice eſt hors d'etat d'imaginer ; & ainſi je crois que de tous ceux qui chercherent le *Dorado*, Utre fut celui qui en approcha le plus & que ſa déclaration reçoit beaucoup de force des circonſtances que je viens de rapporter.

Un Indien novice n'eſt point capable de faire de faux rapports.

A l'égard des avis que les Indiens du Bréſil donnerent au Marquis de Canete Viceroi du Perou, je ne vois pas qu'ils ayent eu les mêmes motifs que les autres Indiens, pour tromper les Eſpagnols & les chaſſer de leur terres en les flattant de la découverte imaginaire du *Dorado*, parce que ces barbares ſuivirent dans leur déclaration le génie de tous les Américains naturels, qui eſt celui de la vengeance, lequel les porte à ſe venger par autrui des injures qu'ils ſont hors d'état de venger eux-mêmes. C'eſt ce qui fait que dans les accuſations que les Indiens s'intentent les uns aux autres, les Juges ont ſoin de s'informer ſi l'accuſateur n'a point reçû quelque injure de ſa partie adverſe, & ils ne manquent jamais

La déclaration des Indiens du Bréſil eſt hors de tout ſoupçon.

Les Indiens ſuivirent dans leur déclaration le genie qui leur eſt naturel.

de découvrir que le motif qui le fait agir, est celui de la vengeance. Je dis donc que les Indiens du Brésil, qui quitterent, leur Pays, pour en aller chercher un meilleur, ayant presque tous péri par les mains des *Omaguas* du *Dorado*, & s'étant apperçûs que l'or étoit le seul métal qu'ils employoient pour leurs outils, & pour les Statuës de leurs Temples, & que les Etrangers en étoient extrêmement avides, ils se jetterent sur le Perou, bien moins pour s'emparer des trésors des *Omaguas* que dans la vûë de venger leurs injures particulieres ; & je crois que si Ursoa eût vêcu, il n'eut pas manqué de suivre les chemins qu'Arguirre avoit négligés, par le désir qu'il avoit de s'emparer de la Souveraineté du Perou & de la *Terre-Ferme*.

Motif qui obligea les Brésiliés à se jetter dans le Perou.

Le parti même que prirent les Brésiliens d'abandonner Aguirre, lorsqu'ils virent qu'il s'embarquoit sans vouloir profiter de leurs avis, est pour moi une preuve qu'ils n'avoient point dessein de le tromper, & que tout ce qu'ils lui avoient dit du *Do-*

La retraite des Indiens du Brésil confirme la vérité de leur déclaration.

rado étoit véritable. Ceux qui ont vêcu quelque tems parmi les Indiens, sentiront toute la force de cette réflexion.

On a reconnu en partie la vérité de ce que le Cacique de *Macatòa* dit à Utre.

J'infere du même principe que tout ce que le Cacique de *Macatoa* dit à Utre des trésors du *Dorado* & de la multitude de Peuples qui l'habitoient, étoit exactement vrai en tout point; car pour ce qui est des habitans du Païs, Utre ne fut pas plûtôt entré sur les terres des *Omaguas*, qu'il fut attaqué par quinze mille Indiens du *Dorado* & il eut besoin de toute sa valeur pour se tirer avec avantage de ce mauvais pas. Quand aux richesses du Païs, la déclaration du Cacique est exactement conforme à celle que les Brésiliens en donnerent au Vice-Roi de Lima, & à la rénommée qui en couroit alors.

Raison tirée de l'experience, qui prouve la vérité de la déclaration du Cacique.

Tous les Missionnaires savent comme moi, que si la Nation, dont on a gagné les Chefs, est en guerre avec ses voisins, elle ne manque pas aussi-tôt de les faire connoître, & d'indiquer les lieux

où ils vivent, & les chemins qui y conduisent, au lieu que si elle est liée d'interêt avec eux, elle n'en dit pas le mot, & élude toutes les questions du Missionnaire, jusqu'à ce qu'elle soit pleinement persuadée qu'il ne cherche que leur avantage spirituel.

Cela supposé, je conviens qu'Utre n'aura pas manqué de faire des présens au Cacique de *Macatoa*, pour gagner sa bienveillance, mais je prétends que ce moyen ne suffisoit pas pour l'obliger à lui découvrir la vérité, puisque les Missionnaires en font tous les jours qui deviennent inutiles, si ce n'est dans les cas où les Indiens veulent se venger, ou secoüer le joug qui les presse, d'où il s'ensuit que si ce Cacique n'étoit point en guerre avec les *Omaguas*, dans l'impuissance où il étoit de les attaquer, il ne laissoit pas de les haïr, soit à cause de leur puissance, soit à cause du Tribut qu'ils éxigeoient de lui, soit parce qu'ils ruinoient ses semailles, ou parce qu'ils lui enle-

Sa conduite prouve sa sincerité & le désir qu'il avoit qu'Utre revint dans le Païs.

voient ſes femmes, ainſi que les *Caribes* le pratiquent encore à l'égard de pluſieurs Nations de l'*Orénoque*. Il crut donc que ſi ces Etrangers revenoient avec des forces ſuffiſantes, ils pourroient le venger des torts qu'il avoit reçûs; & le ſouſtraire à la domination de ſes voiſins; & dans cette confiance, il apprit à Utre tout ce qu'il ſavoit, le pria de ne point s'engager dans cette entrepriſe avec ſi peu de Soldats, lui fournit des vivres & des guides pour le conduire, ce qu'il n'auroit ſans doute pas fait, s'il n'eût eu deſſein de ſe venger des *Omaguas*.

Le Cacique pouvoit faire périr dãs une nuit toutes les troupes d'Utre.

On dira que le Cacique n'en agit ainſi, que par la crainte qu'il avoit des troupes d'Utre; mais je réponds à cela, que s'il eût eû deſſein de lui nuire, il lui auroit été facile de l'amuſer par de belles paroles, & d'avertir ſous main les *Omaguas*, comme c'eſt la coûtume des Indiens Idolâtres, & dans une ſeule nuit, toute ſa troupe eût été détruite, ce qui lui auroit attiré l'eſtime

l'estime des Caciques, & des petits Souverains du *Dorado*, or il ne l'a pas fait, & c'est ce qui prouve qu'il étoit porté de bonne volonté pour ce Capitaine Espagnol.

Quatre sortes de témoignages auxquels on ne peut se refuser.

La réünion des témoignages que je viens de rapporter, tels que sont ceux de l'Indien Augustin, qui fut esclave durant plusieurs années dans la Capitale du *Dorado*, des Indiens du Brésil, du Cacique de *Macatoa*, d'Utre & des trente Soldats qui l'accompagnoient, & du Pere Joseph Cabarte, qui a resté pendant quarante ans dans le Païs où Utre avoit passé; tous ces témoignages, dis-je, suffisent pour établir l'existence du *Dorado*, & je suis persuadé que M. de Laet & le Pere Simon, ne feroient point de difficulté de se rendre à de pareilles autoritez, s'ils revenoient au monde.

Les contrarietez même qu'on remarque dans les déclarations des Indiens, servent à en établir la certitude; car, comme l'observe fort bien le Pere Simon, les uns avoient pour but d'éloigner les Espagnols

de leur Païs, les autres comme je l'ai dit, se proposoient de se venger de leurs ennemis & d'avancer leurs affaires, mais indépendamment de cela, on ne peut se réfuser à la déclaration d'Utre, non plus qu'à celle des Capitaines & des Soldats qui l'accompagnoient, lorsqu'on sçait qu'il avoit dessein de revenir dans le Païs avec un plus grand nombre de troupes, pour tenter de nouveau cette entreprise.

Ce qu'on dit de la multitude des Indiens du *Dorado*, s'acorde avec l'histoire.

Ce qu'on dit de la multitude d'Indiens *Omeguas*, *Omaguas*, ou *Enaguas*, qui habitent ce Païs, ne paroîtra point surprenant au Lecteur, lorsqu'il saura que les Peuples du nouveau Royaume, & ceux des Provinces de *Quito* & du *Perou*, ne se trouvant pas assez forts pour résister aux Conquerans, se retirerent dans les *Andes*, & dans cette chaine de montagnes, qui separe les plaines dont j'ai parlé, des Royaumes de *Bogota*, de *Quito* & du *Perou*, & qu'étant ensuite descendus dans la Plaine, ils y bâtirent ce nombre prodigieux de

Peuplades dont on a parlé ; à quoi l'on peut ajoûter, que comme le reste du Païs étoit peuplé, il peut très-bien se faire, que ces Indiens étrangers se soient joints aux anciens habitans, pour ne former plus qu'un même Peuple avec eux.

Ce qu'on doit penser des trésors du *Dorado*.

Ce qu'on débite des richesses & & des trésors du *Dorado*, n'a rien qui doive nous étonner ; car laissant à part ses montagnes d'or, il suffit, qu'on y en trouve autant qu'à *Choco*, à *Antioquia*, dans la vallée de *Neyva*, & dans plusieurs autres Provinces du nouveau Royaume ; ce qui joint à ce que les Indiens en emporterent dans leur retraite, forme un trésor équivalent à celui qu'on dit être au *Dorado*. (a) Ce que je viens de dire pourra avoir son utilité, s'il arrive jamais qu'on découvre ces Provinces, & que l'Evangile s'y introduise ; il en sera peut-être alors du *Dorado*, comme de la Province de la *Nueva*

(a) Le P. Mathias de Tapia en dit quelque chose, dans le Mémoire qu'il presenta au Roi en 1715.

Sonora, près du nouveau Mexique, qui unit le continent avec la *Californie*. Ses Peuples viennent de recevoir l'Evangile avec beaucoup de docilité, & l'on a trouvé chez eux une infinité de mines d'argent, dont on n'a eu connoissance qu'en 1739.

Ce que signifie le mot *Manòa*, & ce qu'on entend par laver de l'or.

Je suis bien aise avant que d'aller plus loin, d'expliquer deux mots que j'ai souvent employés dans le cours de cet ouvrage. Le premier, est celui de *Manòa*, qui est le nom que donnent les Géographes à la Capitale du *Dorado*. On saura donc que *Manòa*, dans la langue des *Achaguas*, est la troisiéme personne du verbe négatif *Manoayuna*, *je ne répands point*, dont la troisiéme personne *Manòa* signifie, *il ne répand point*, & c'est le nom que les Indiens donnent aux Lacs, avec assez de proprieté ; ainsi *Ciadad de Manòa*, revient au même que *Ville du Lac*, *Ciudad de la Laguna*. J'ai dit aussi plusieurs fois qu'on lave l'or avec facilité sur les plages d'un grand nombre de Riviéres, ainsi il me

reste à expliquer en quoi consiste cette opération. Les Indiens forment avec des planches une espece de chapeau, dans le fond duquel ils jettent du sable, qu'ils délayent dans une grande quantité d'eau. Ils versent cette premiere eau, qui est fort trouble, & en remettent de nouvelle, ce qu'ils réiterent jusqu'à ce que l'or soit entierement détaché du sable; celui-ci s'écoule avec l'eau, & l'or, comme plus pesant se précipite au fond du chapeau en forme de poudre extrêmement subtile.

De neuf cent lieuës de cours qu'on donne à l'*Orénoque*, nous en avons parcouru quatre cent cinquante, depuis le *Golfe-Triste*, jusqu'à l'embouchure de la Riviére d'*Ariari*. Nous ne pouvons maintenant aller plus avant que par le moyen des indices de plusieurs Riviéres, qui prennent leurs sources à l'Occident dans les Bruyeres de *Popayan* & de *Pasto*, & viennent se jetter dans l'*Orénoque*. Comme nous ne connoissons ni les Païs qui sont au midi,

ni les Provinces où les premiers Conquérans ont placé le fameux *Dorado*, ou la ville de *Manoa*, nous nous en tiendrons à la Carte que nous avons donnée, laissant aux ouvriers que la Providence destinera à la culture de ces Nations inconnuës, le soin de faire connoitre à la posterité le genie de ces Peuples, & les particularitez des Païs qu'ils habitent.

Matieres dont on traite dans ce second Tome.

Les matieres qui suivent ont un rapport immediat avec celle du premier, & elles se réduiront à satisfaire à plusieurs questions & à éclaircir plusieurs doutes, que le sujet que j'ai traité a fait naître. J'examinerai s'il est vrai que ces Nations soient Idolâtres, & qu'elles ayent commerce avec les démons? Si elles ont quelque connoissance de Dieu? Je parlerai des motifs de leurs guerres, de leur discipline militaire, & des armes dont ils se servent; des differentes Langues qui ont cours parmi eux, & de leur origine; de leurs poisons, & de leur composition, de la ferti-

lité de ces Païs, des fleaux auxquels ils ſont ſujets, des maladies qui y regnent, & des remédes qu'ils y apportent. J'examinerai encore ſi les Indes ſont plus peuplées aujourd'hui qu'autrefois, ou ſi elles contiennent un moindre nombre d'habitans : enfin j'entrerai dans pluſieurs autres détails dont la nouveauté plaira infiniment au Lecteur. Ces differentes queſtions m'ont été faites par de perſonnes lettrées, & j'y ſatisferai avec toute la brieveté & la clarté poſſible.

CHAPITRE XXVI.

On examine ſi ces Barbares ont quelque connoiſſance de Dieu.

DIEU éleva l'homme qu'il avoit créé au comble de l'honneur, il le couronna de gloire, & le plaça dans une telle élevation, qu'il pouvoit ſe glorifier de n'être qu'un peu au-deſſous des Anges,

& de dominer ſur toutes les créatures ſublunaires : mais ſa déſobéiſſance le précipita dans le plus grand des malheurs, & cet être, que Dieu avoit formé à ſon image & à ſa reſſemblance, ſe mit au rang des Bêtes, & leur devint ſemblable. C'eſt cette déſobéiſſance déteſtable qui a été la ſource des ténébres & des erreurs qui ſe ſont répanduës dans le monde, & qui regnent encore aujourd'hui dans les Païs dont j'ai parlé. Mais, pour revenir à mon ſujet, ſi les Mahometans, les Payens, & les Négres d'Affrique meritent d'être comparés aux Bêtes, à cauſe de leur ignorance, nous aurions tort d'exclurre de cette comparaiſon les Peuples de l'*Orénoque*, & quelques autres de l'Amérique, dont l'aveuglement, la barbarie & la ſtupidité paſſent toute croyance.

Aveuglement étrange des Indiens Gentils.

Il n'eſt pas douteux que le défaut d'éducation, qui ſe tranſmet des peres aux enfans, ne plonge les Peuples dans un abîme d'aveuglement & de ténébres, dans quelque ré-

gion du monde que ce puiſſe être, comme cela paroit dans les campagnes éloignées, & parmi le bas Peuple, même dans les Royaumes où la Réligion eſt la plus floriſſante. Que ſera-ce donc des Peuples dont tout le ſoin eſt de s'éloigner du commerce des hommes, & de ſe retirer dans le fond des Forêts, pour y vivre à la façon des Bêtes féroces.

Les hômes qui reſſembloient aux Bêtes deviennent des enfâs d'Abraham.

Ce fut à tort que ceux qui virent pour la premiere fois ces hommes, leur refuſerent l'uſage de la raiſon; car il eſt certain que leur eſprit eſt ſuſceptible d'inſtruction, & qu'à meſure qu'on le cultive, on découvre en eux des qualitez, qu'un extérieur groſſier rendoit extrêmement mépriſables.

Je conviens que ces Nations ſont enſevelies dans les ténébres de leur propre ignorance; mais je ſoutiens auſſi avec les Docteurs & les Théologiens Catholiques, qu'à travers ces ténébres on entrevoit quelque lueur de cette lumiere, qui éclaire les hommes qui viennent au monde.

Je dirai avec Saint Prosper (*a*) „ qu'il y a quelques Nations aux ex„ trêmités de la Terre, qui n'ont „ point encore pleinement reçû la „ lumiere de la justice divine, aux„ quelles on ne sauroit refuser cette „ lumiere générale, ni cette por„ tion de secours suffisans, que Dieu „ accorde à tous les hommes. “

Je dirai aussi ce que j'ai éprouvé pendant un grand nombre d'années dans les voyages & les séjours que j'ai faits parmi ces Peuples Barbares, & c'est que cette foible lumiere qu'on découvre en eux, est envelopée d'une infinité de ténébres. Je dirai enfin, que les Nations dont je parle connoissent le mal qu'il y a dans l'homicide, l'adultere & le larcin, & que ceux qui en sont coupables, s'enfuyent, ou cachent leur crime le mieux qu'ils

(*a*) *In extremis mundi partibus, sunt aliquæ Nationes, quibus nondum gratia salvatoris illuxit; quibus tamen illa mensura generalis auxilii, quæ desuper omnibus hominibus est, non negatur.* Lib. 2. de vocat. Gen.

peuvent. Le mariage entre freres & sœurs n'a point lieu chez eux, & il y a même des Peuples, chez lesquels il est défendu au-delà même du quatriéme dégré. Sont-ils dans l'affliction, ou dans le malheur, on les voit lever les yeux au Ciel & s'écrier en leur langue *Ayaddi* ! *Acaya* ! *Ayo* ! *Payà* ! *Guajamijideyà* ! qui sont des expressions dont ils se servent pour implorer le secours du Ciel ; & c'est là un mouvement par lequel la créature affligée, récourt à sa premiere cause, suivant le sentiment du Pere de l'éloquence Romaine. (*a*) Chez la Nation Achagua (*b*) la tradition du Déluge universel s'est transmise des peres aux enfans, & ils l'expliquent en ces termes : *Catena Manòa*, ce qui signifie à la lettre :

(*a*) Lib. 3. de Nat. Deor. *Quid potest esse tam apertum. . . cum cœlum suspeximus. . . . quam esse aliquod numen præstantissimæ mentis, quo hæc regantur?*

(*b*) Herrera Decad. 1. Lib. 9. cap. 4.

submersion générale de la Terre, ou *Lac général.*

Herrera prétend que les Indiens de *Cuba* avoient connoissance de cet évenement, & qu'un de leurs Anciens apostropha Gabriël de Cabrera en ces termes : *Pourquoi me grondes-tu, puisque nous sommes tous freres ? Ne descendés-vous pas d'un des fils de celui qui construisit le grand vaisseau, pour se garantir de l'eau, & nous de l'autre ?* Par où l'on voit que cette tradition étoit parfaitement établie chez ces Peuples, & qu'ils se l'étoient transmise de génération en génération. Ce même Historien nous apprend dans le même endroit que ces Indiens avoient oüi parler de la création du ciel & de la terre, & qu'ils savoient que cette grande machine avoit été fabriquée par trois personnes, quoi qu'ils s'égarassent dans l'explication qu'ils en donnoient. On a trouvé ces mêmes connoissances chez les Indiens du Perou & du Méxique. (*a*)

(*a*) Solorzan. Politic. cap. 5. & Torquemada, cap. 9.

Trois autres Nations, dont je parlerai tantôt, ont un terme pour exprimer & nommer Dieu, & nous esperons que le tems fera découvrir la même chose chez d'autres, qui jusqu'à présent n'ont point de nom ni d'expression pour désigner l'Etre suprême. Mais on n'a point reconnu de culte extérieur ni chez les ùnes ni chez les autres, & les noms qu'ils donnent à Dieu dans leurs langues, ne sont ni assez individuels ni assez certains, pour que nous ayons pû nous assurer de leur vraïe signification; & c'est ce qui fait que dans les Catéchismes que nous avons traduits en leur langue, nous nous servons du mot de *Dios*, & d'autres termes Espagnols, que nous jugeons nécessaires pour leur expliquer les Mistéres de nôtre réligion, imitant en cela les Latins, qui ont emprunté des Grecs plusieurs termes dont ils avoient besoin pour expliquer un grand nombre de difficultez scholastiques.

Les *Caribes*, qui sont la Na-

tion la plus nombreuse du Païs, appellent Dieu *Quiyumocon*, c'est-à-dire, *nôtre grand Pere* ; mais on ne sait pas encore s'ils veulent désigner par-là la Cause premiere, ou le plus ancien de leurs ancêtres, d'où vient que nous n'usons point de ce terme.

Les ténébres dans lesquelles ils sont plongés n'empêchét pas qu'ils n'ayent quelque connoissance de la Divinité.

Les *Salivas* disent que le *Puru* a fait tout ce qu'il y a de bon, qu'il vit dans le Ciel, & que son fils tua le serpent qui détruisoit les Peuples, & l'on entrevoit en cela des vestiges de la vérité.

Les *Betoyes* avant leur conversion, disoient que le Soleil étoit Dieu, appellant l'un & l'autre *Théos*, qui est le nom que les Grecs donnent à l'Etre suprême, mais on n'a point remarqué qu'aucune de ces Nations rendit un culte ni à *Puru*, ni à *Théos* ni à *Quiyumocon*.

Nous n'avons point trouvé d'idolâtrie dans ces Païs.

Nous n'avons point trouvé jusqu'aujourd'hui la moindre trace d'idolâtrie dans ce Païs, & c'est un obstacle de moins que nous avons à vaincre. Nous avons cependant rencontré quelque difficulté

chez les *Betoyes*; car ayant mis dans le Catéchiſme cette demande : *Théoda, Dioſoque ? le ſoleil eſt-il Dieu ?* ils répondoient auſſi-tôt que oüi. La réponſe qu'on leur a enſeigné eſt celle-ci : *Ebamuca, futuit ajaje Dioſo abulu ebadu, Tuluebacanuto.* Non, c'eſt un feu *que Dieu a créé pour nous éclairer.*

M'étant apperçû au bout de pluſieurs mois, qu'ils ne pouvoient ſe perſuader que le Soleil fut une maſſe de feu, je me ſervis d'une lentille de verre, & ayant fait aſſembler tout le Peuple dans la place, je pris la main du Capitaine *Tunucua*, qui avoit le plus d'intelligence. Je lui demandai *ſi le Soleil étoit Dieu*, & comme il m'eut répondu que oüi, je lui dis d'un ton à me faire entendre de tout le monde: *Day dianu obay refolajuy? Théoda futuit ajaduca, may mafarra. Quand achéverez vous de me croire ? je vous ai déja dit que le Soleil n'eſt que du feu*, & diſant cela, j'interpoſai ma lentille entre le Soleil & le bras du Capitaine.

ſur lequel la chaleur fit élever une ampoule conſidérable, ſurquoi il ſe mit à crier : *Tugaday! tugaday! futuit ajacudaca! il eſt vrai, il eſt vrai, le ſoleil eſt du feu.* Là-deſſus les hommes & les femmes accouroient en foule, pour voir l'effet du Soleil & de la lentille. Ils voyoient la brûlure, & le Capitaine leur expliquoit avec ſuccès l'opération, qu'ils regardoient avec un étonnement proportionné à leur ignorance naturelle. Cependant je me fis jour à travers la foule, & me rendis auprès des enfans, qui brûloient d'envie de voir ce qui ſe paſſoit : je fis au plus âgé la même demande qu'au Capitaine, & n'ayant point été ſatisfait de ſa réponſe, je le déſabuſai de ſon erreur en le brûlant avec ma lentille. La foule augmenta, & tous voulurent éprouver à leur dépens ſi le Soleil étoit du feu ou non. Je donnai la lentille au Fiſcal de la Doctrine, pour qu'il ſatisfit tout le monde, & je me retirai chez moi. Cette experience eut tout l'effet que je m'étois

Experiéce dont je me ſervis pour côvaincre les Indiens que le Soleil n'étoit que du feu.

promis, car dans la ſuite, aucun *Betoye* ne s'aviſa jamais de dire que le Soleil étoit Dieu.

Je ne puis paſſer ſous ſilence ce qui m'arriva avec un *Betoye* Gentil appellé *Cagiali*, la premiere fois que j'entrepris de convertir cette Nation. Je leur dis dans un entretien que celui qui ne croiroit point la Doctrine que je leur enſeignois de la part de Dieu, brûleroit éternellement dans la maiſon de feu, où vivent les Démons (c'eſt ainſi qu'ils s'expriment en leur langue). *Cagiali* vint me trouver depuis pour s'inſtruire plus à fond de cette matiere, je la lui expliquai de pluſieurs façons, me ſervant de comparaiſons proportionnées à ſa groſſiereté, & lorſqu'il eut compris cette importante vérité, il parut troublé, la rougeur lui monta au viſage, & verſant un torrent de larmes, il me dit d'un ton lamentable : *Ayaddi Babica! Dayma ebà Dioſo? Dayque ojabola obay reaje aſoca, arreacabi, duſuque arribica? ah mon Pere, comment Dieu a-t'il permis que mes*

Demande & réfléxion ſinguliere d'un Gentil.

ancêtres se soient perdus, & qu'ils brûlent, parce qu'il ne leur a point envoyé de Missionnaires pour les instruire! j'avouerai que ce discours m'attendrit beaucoup, & que j'eus toutes les peines du monde à consoler *Cagiali*, & à lui faire comprendre, que si ses ancêtres s'étoient perdus, ils ne devoient point s'en prendre à Dieu, mais aux péchés de ces Idolâtres, qui l'avoient empêché de leur envoyer des Missionnaires pour les instruire. Ce *Cagiali* étoit un homme considerable, qui contribua beaucoup à cette fondation; & lorsque je le bâtisai à l'article de la mort, je lui donnai le nom de Fortunat, parce qu'il avoit obtenu le bonheur dont ses ancêtres avoient été privés.

Si ces Peuples ont l'entendement borné & obscurci par d'épaisses ténébres, on peut dire d'un autre côté qu'ils en sont beaucoup plus disposés à recevoir la lumiere des vérités éternelles, à cause de l'impression qu'elle fait sur eux par sa nouveauté; & l'on reconnoit par

les effets, que Dieu repand sur eux sa misericorde selon le plus ou le moins de disposition des Néophites. Les Indiens même, qui viennent à comparer la vie raisonable & chretienne qu'ils menent avec celle qu'ils menoient autrefois en sont étonnés, & ne se lassent point de dire aux Missionnaires : *Dioso fansuçaju, Babica, njuma afoca, ubadolando may daitu* : Dieu te recompensera, Pere, des peines que tu as prises pour nous rendre des hommes raisonnables ; & voilà ce qui adoucit les peines & les travaux des Missionnaires, & les encourage à en entreprendre de nouveaux.

CHAPITRE XXVII.

La providence de Dieu paroît dans les Bâtêmes fortuits des Indiens.

J'AI dit dans le Chapitre précedent que les Peuples plus barbares, quoi qu'environnés d'épaisses té-

nébres, ont assez de lumiere pour discerner le bien du mal & le licite de l'illicite, & ce sentiment est tellement adopté par les Docteurs Catholiques, que le Pere Gregoire Garcia (a) & d'autres Auteurs ont remarqué que dans le Méxique & dans le Perou, on connoissoit les préceptes du Décalogue, avant même que les Espagnols en eussent fait la conquête, & que dans quelques Provinces, on infligeoit des peines à ceux qui les transgressoient, en confirmation de quoi le Docteur Marin ajoute (b) que le Gentil, qui, conduit par cette lumiere, observera la loy naturelle, ne sauroit mourir sans bâteme, & que Dieu envoyera, s'il est besoin un Ange pour le lui administrer.

Nous lisons dans la vie du Pere Joseph de Ancheta Missionnaire du Brésil, que ce Réligieux s'étant égaré, erra plusieurs jours dans un

(a) In tract. de orig. Indor. Lib. 3. & infra.

(b) P. Doct. Marin, tract. de Fide, disput. 6. de Libert. Sect. 3.

déſert, & qu'après pluſieurs allées & venuës, il arriva dans la cabane d'un vieux Indien qui étoit à l'extrêmité, & que le Pere trouva après l'avoir examiné, qu'il avoit obſervé exactement la loi naturelle. Il l'inſtruiſit, & le bâtiſa, & l'Indien mourut peu de tems après, comme s'il n'eût vêcu que dans l'attente d'un Sacrément, qui devoit le faire paſſer à une vie plus heureuſe.

On trouve dans l'hiſtoire de Cinalaoa un fait entierement ſemblable à celui que je viens de rapporter, & je ſuis parfaitement convaincu, tant par ma propre experience, que par ce que m'ont raconté nos Miſſionnaires, que la Providence de Dieu à cet égard éclate dans la plûpart de ces Païs où il y a des Miſſions, ce qui vérifie la vérité de cet axiome de Théologie, que Dieu ne réfuſe jamais ſa grace à ceux qui font ce qui dépend d'eux pour la mériter. Je renvoye le Lecteur au 12 Chapitre du premier Volume, où je rapporte l'hiſtoire d'un

On peut voir dans l'exèmple qui suit jusqu'où s'étendent les soins de la Providence, & les moyens qu'elle employe pour sauver ceux dont le nom est écrit dans le Livre de vie. Un des Réligieux qui déservent les nouvelles Missions de *Casanare*, ayant été envoyé dans les bois pour y faire des proselites, on mit à sa place le Pere Michel de Ardanaz, natif du Royaume de Navarre, auquel on donna un interprête pour lui apprendre la Langue du Païs. L'an 1717, un jour qu'il étoit fatigué de cette étude, qui est extrêmement pénible pour les commençans, il fit appeller son interprête, à dessein de s'aller divertir avec lui dans les champs des Indiens. On ne le trouva point, & il fut obligé de s'y faire conduire par un Indien novice qui ne savoit pas un mot d'Espagnol. Aprés s'être promené dans les plaines où travailloient les Indiens, il réprit sur le soir le chemin du village, mais ayant apperçû une pauvre chaumiere, il y fût par curiosité,

curiosité, pour voir si elle étoit habitée. Il y trouva une femme à l'agonie, qui n'avoit que la peau collée sur les os, & qui tenoit sur son sein un enfant qui étoit en aussi mauvais état qu'elle. L'Indienne lui témoigna par divers signes la joye qu'elle avoit de le voir, & faisant un effort pour parler, elle lui dit : *Babica, rosaca, doja carru, oculiba fu* : Pere jette moi l'eau du bâteme sur ma tête.

Comme le Pere n'entendoit point encore la langue du Païs, il s'adressa à son guide pour lui demander ce qu'elle disoit ; mais celui-ci, qui ne savoit ni n'entendoit la Langue du Réligieux, lui répondoit en la sienne. La malade continuoit de crier, & le Missionnaire, qui n'entendoit ni sa Langue ni celle de son guide, étoit confus & affligé au-delà de toute expression : mais voici où parût la Providence. La malade voyant qu'elle ne pouvoit se faire entendre, se tût un instant, comme une personne qui pense & qui mé-

dite en elle-même, & l'appellant ensuite par signes, elle ne lui dit que cette parole, qu'elle savoit, ou que Dieu lui inspira : *Agua* de l'eau, & portant sa main sur sa tête, elle la repetta plusieurs fois de suite. Le Pere comprit alors qu'elle demandoit le Bâtême, il chercha de l'eau, mais n'en ayant pas trouvé une goûte dans la chaumiere, il fut en chercher à la Riviére, & n'ayant pas le tems de l'instruire, il la bâtisa, après quoi l'Indienne croisa ses bras & mourut. Il voulut aussi bâtiser l'enfant, qui étoit à l'agonie, mais l'Indien lui ayant donné à entendre qu'il étoit bâtisé, il ne passa pas outre. L'Indienne dont je viens de parler avoit déja été instruite avec quelques autres par un Missionnaire, qui les avoit disposées à reçevoir le Bâtême, mais il vouloit leur administrer ce Sacrement avec toute la solemnité possible en presence des Indiens qu'il esperoit de civiliser, afin de leur faire aimer le nouveau genre de vie qu'ils avoient embrassé ; ainsi la joye de

nôtre Réligieux fut plus complete, lorsqu'il sçût la disposition dans laquelle cette Indienne avoit reçû le Bâtême.

L'Evangeliste Saint Jean vît une multitude innombrable de prédestinés de toute Nation, de toute Tribu, de tout Peuple & de toute Langue, qui chantoient des Hymnes à l'Agneau qui les avoit rachetés de son sang prétieux, & les avoit conduits au port de la félicité éternelle. Cette Prophêtie commença à se verifier dès l'origine de l'Eglise dans l'Eunuque de la Reine Candace, à qui Dieu envoya Saint Philippe pour l'instruire & le bâtiser, après quoi l'esprit du Seigneur enleva ce dernier, & le transporta dans *Azot*, où il continua de prêcher l'Evangile. Quoique Dieu ne fasse pas aujourd'hui la même faveur aux hommes, il ne laisse pas d'accorder son secours & d'éclairer des lumiéres de sa Loi ceux qui ne se sont point rendus indignes de ses graces par des fautes griéves & volontaires.

J'arrivai en 1724 sur les bords

Le Missionnaire ne perd jamais ses peines, & il ne doit jamais se décourager.

de la Riviére de *Cravo*, dans le tems qu'une Compagnie de *Guajivas* errans & vagabonds s'y arrêta, à l'occasion d'une vieille Indienne de leur suite qui étoit à l'agonie. Je l'instruisis avec la brieveté que les circonstances requeroient, je la bâtisai, & elle mourut aussi-tôt après. Je rencontrai aussi sur la Riviére *Duya*, qui se jette dans le *Meta* une autre troupe de *Chiricoas*, qui menent une vie aussi errante que les premiers: ils ne faisoient que d'arriver de l'*Ayrico*, qui est à deux cent lieuës de-là. Leur Capitaine, qui étoit déja vieux, m'aborda, & me dit en Langue *Achagua* : *Nu saricanà ribarinaù matata* : *Mon pere est prêt de mourir.* Le fils étoit vieux, je laisse à juger quel âge pouvoit avoir le pere. Je me rendis chez le malade, qui me parut un Matusalem, par sa décrepitude, & un squelette à moitié vivant, par sa maigreur & son abattement. Je fus plus d'une heure à l'instruire, mais inutilement, n'ayant jamais pû en tirer une réponse

Deux Bâtêmes fortuits.

ſuivie, ce qui me fit juger qu'il étoit dans le délire. Je demandai à ſon fils ſi on lui avoit donné à manger ? & il me répondit qu'il y avoit deux jours qu'il n'avoit pris aucune nourriture. Je lui aportai un poiſſon rôti, dont la vûë le ranima, il le mangea tout entier & réprit ſon bon ſens. Il répondit pertinemment aux queſtions que je lui fis, & lorſque je le vis diſpoſé, je le bâtiſai, & fus me répoſer. Je n'avois pas fait cent pas, que ſon fils courut à moi en me diſant : *Pere, Pere, mon vieillard eſt mort.* Heureux celui à qui Dieu accorde ſa miſéricorde à la fin d'une ſi longue vie !

Autre bâtême caſuel, accompagné de circonſtances remarquables.

La Providence me fit encore rencontrer dans les Plaines qu'arroſe le *Cravo* une Indienne *Guajiva* beaucoup plus âgée que l'Indien dont je viens de parler. Comme elle ne pouvoit marcher à cauſe de ſon extrême vieilleſſe, on étoit obligé de la porter depuis long-tems dans une corbeille. Ses yeux étoient extrêmement cavés, & il y avoit long-tems qu'elle avoit perdu la vûë. Elle avoit

les ongles crochus, comme les serres d'un Aîgle, & la peau ridée & brûlée par l'ardeur du Soleil, de sorte qu'elle paroissoit couverte d'écailles ou de Calus extrêmement durs. Je fus moins touché de ce spectacle, que de l'opiniâtreté avec laquelle elle refusa mes instructions & le bâtême que je voulus lui administrer. Je l'exhortai pendant trois jours, sans pouvoir en rien obtenir, & j'obligeai sa troupe à séjourner dans cet endroit, ne voulant point qu'elle se mit en marche dans l'état où elle étoit. L'Indienne n'avoit d'autre maladie que celle des années, dont elle ne pouvoit porter le poids. Elle persistoit à ne vouloir point être Chrêtienne, & à ne rien croire de ce que je lui disois, *je mourrai*, me disoit-elle, *dès que tu m'auras bâtisée.* J'eus beaucoup à souffrir de son obstination. Enfin je fus la voir, je priai son Ange gardien de vouloir bien lui amollir le cœur, & j'ai tout lieu de croire qu'il exauça ma priere, mais d'une maniere miracu-

leuſe. Je m'approchai de la corbeille où elle étoit, & lui dis, ſans aucun préambule : *Pourquoi ne veux-tu pas être Chrêtienne* ? Parce, me répondit-elle, *que je mourrai dès que je la ſerai.* Je lui demandai *ſi elle avoit vû bâtiſer les enfans qui viennent de naître* ? Elle me dit que oüi. Et pourquoi *les bâtiſe-t'on ſi jeunes*, lui répliquai-je ? *Je n'en ſçai rien*, me répondit-elle. Sache donc, lui dis-je, *qu'on ne les bâtiſe que pour les faire vivre, & pour leur procurer une vie qui n'a point de fin. Puiſque cela eſt ainſi*, répliqua la vieille, *je veux que tu me bâtiſe auſſi.* Je remerciai Dieu de ce qu'il avoit bien voulu toucher le cœur de cette opiniâtre, quoique ce retour ne fut occaſionné que par un motif terreſtre ; je lui expliquai la fin pour laquelle Dieu nous avoit créés, & paſſai aux autres Myſtères, que la Cathécumene comprit parfaitement, & après avoir fait toutes les diligences néceſſaires en preſence de ceux qui étoient avec nous, je la bâtiſai.

M'adressant ensuite aux assistans, je les exhortai à abandonner leur vie ambulante, & à former un Peuple. Je parlois encore, lorsqu'un de la troupe s'écria : la vieille est morte ; cas véritablement singulier, qui doit nous porter à exalter la miséricorde de Dieu, & les voïes qu'il employe pour sauver les ames, & qui procura une vraïe satisfaction à tous tant que nous étions. L'Indienne mourut après son Bâtême, comme elle s'y attendoit, les Indiens furent délivrés du soin de la porter, & moi je fus extrêmement satisfait d'avoir acheminé cette ame au Ciel.

Je passe sous silence plusieurs autres cas approchans de ceux qu'on vient de voir ; mais je ne puis me dispenser de parler d'un Indien de soixante & dix ans & plus, si l'on en juge parce qu'il racontoit de la destruction de la ville de *Pedroza*, par les Indiens. Je trouvai cet ancien, appellé *Seysere* au fond des vastes Forêts de l'*Apure*, qui ont cent cinquante lieuës d'étenduë. Il commandoit aux *Guarenas* & à

quelques autres Nations qui s'étoient jointes à eux. Sa maison étoit beaucoup plus somptueuse que celles qui sont en usage chez les Gentils, & il en avoit deux autres pour recevoir les hôtes & les voyageurs, qu'il traitoit avec toute la franchise possible. Ces Peuples me reçûrent les armes à la main, mais ils s'appaiserent aussi-tôt. L'ancien avoit un Cancer dangereux au pied, qui apportoit un obstacle à la proposition que je lui fis durant plusieurs jours, de quitter les Bois avec ses gens, & de venir s'établir dans un lieu plus commode, parce qu'il falloit marcher près de vingt jours à pied, pour en sortir. Dieu voulut que je le guérisse à l'aide de certains rémedes que j'employai, il quitta donc les Bois avec ses gens, & les ayant instruits, je les bâtisai tous.

L'Indien dont je parle étoit unique dans son espèce. Il n'eut jamais d'autre femme, que la premiere qu'il avoit épousée ; il n'assista jamais avant son bâtême, ni pendant les huit années qu'il vêcut de-

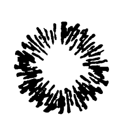
puis à aucun répas, & ne frequenta aucun cabaret; & dans les cas où il ne pouvoit se dispenser de s'y trouver, il buvoit à la santé des conviés, & s'en retournoit aussi-tôt chez lui. Ce qu'il y a de plus remarquable dans la vie de Don Venture Seysere (c'est sous ce nom que je le bâtisai) c'est qu'après un mur examen, je trouvai qu'il avoit suivi exactement la loi naturelle depuis qu'il avoit été en âge de raison. Il servit d'exemple aux Néophites pendant les dix-huit ans qu'il vêcut, il coopera personnellement à la conversion de plusieurs Gentils, & ayant reçû les Sacremens dans sa derniere maladie, comme je le vis extrêmement abattu, je lui fis un consommé, que je le priai de prendre, mais il me dit, la joye peinte sur le visage, *laisse moi aller au Ciel*, & en achevant ces mots il mourut.

Mort heureuse de l'Indien Seysere.

Je demandai à un Indien *Salive*, qui surpassoit en bonté & en capacité tous ceux de *Duya*, s'il avoit eu quelque connoissance de Dieu avant son bâtême, & s'il avoit ja-

mais pensé à lui ? il fut pensif pendant quelque tems, & il me répondit que non, mais que contemplant un jour la Lune & les Etoiles dans un tems serein, & voyant qu'elles se mouvoient, il s'imagina que c'étoient des hommes : mais qu'ayant refléchi sur les fleaux qu'il éprouvoit de la part des *Mosquites*, des *Taons*, des *Couleuvres* &c. il dit en lui-même, les hommes qui vivent là haut, sont à couvert de ces incommodités, eh ! pourquoi celui qui les y a mis, ne m'y mettroit-il pas aussi ? Telle fut à la lettre sa réponse, de laquelle j'inferai que ces Barbares, quoique plongés dans les ténébres les plus épaisses, recouroient à leur premiere cause, qui est Dieu, lequel leur communique sa lumiére, malgré les efforts qu'ils font pour ne la point voir.

Réponse ingenieuse d'ũ Néophite.



CHAPITRE XXVIII.

On examine si ces Nations sont Idolâtres, si elles connoissent le Démon, & si elles ont quelque commerce avec lui.

Il faut ici que le cœur humain s'humilie, qu'il sente le besoin qu'il a des lumiéres de la foi, & qu'il reconnoisse l'abîme où son ignorance & la malice de l'ennemi commun le précipitent. Ce Prince des ténébres exerce son empire sur ces Peuples ignorans, & s'insinuë tellement chez eux, qu'il n'y a pas une de ces Nations qui ne le reconnoisse par son nom propre, que chacune lui donne suivant le genie de sa Langue. Les Indiens *Achaguas* l'appellent *Tanasimi*, les *Betoyes* & les *Jiraras Memelu*, les *Guajivas Duati*, & les *Guaraunos Jebo*. Cependant Dieu n'a pas permis que ces Peuples lui rendent un

Il n'y a pas une de ces Nations qui ne connoisse le Démon par son nom.

Culte, ni qu'ils l'adorent. Au contraire ils le regardent généralement comme un Etre mal-faisant, & lui attribuent tous les maux qui leur arrivent, ainsi que nous l'avons dit des *Guamos*, qui le font auteur de leurs maladies, des *Mapoyes*, qui lui attribuent les dommages qui arrivent à leurs champs, des *Guayquiries*, qui le font auteur des procès & des querelles. Les *Betoyes* lui attribuent la mort de tous les enfans, & disent que le Démon leur rompt le cou secrettement, pour qu'on ne l'apperçoive point, de sorte qu'il est en très mauvaise odeur chez tous ces Peuples, & les Missionnaires profitent de cette opinion pour les instruire, & pour augmenter en eux l'horreur qu'ils ont de cet ennemi du genre humain ?

Elles ne l'adorent point, mais elles le craignêt & lui attribuent les maux qui leur arrivent.

Je sçai qu'il y a chez ces Nations des Indiens hableurs & rusés qu'on prétend avoir commerce avec le Démon, mais il est vrai aussi que la plûpart de ceux qui ont cette réputation, ainsi que je l'ai déja dit, sont des imposteurs, qui se

vantent de ce qui n'eſt pas, & qui feignent d'être amis du Démon, pour ſatisfaire leurs interêts, pour ſe faire craindre, & pour qu'on ne leur refuſe rien de ce qu'ils demandent ; & en effet, ils ſont reſpectés, & joüiſſent au milieu de leur extrême pauvreté de tout ce qu'ils peuvent déſirer. On leur donne les noms de *Mojàn*, de *Piache* & d'*Alabuqui*, ſelon les Nations parmi leſquelles ils vivent.

Ils ſe ſervent de pluſieurs ſtratagemes pour tromper le Peuple ignorant, dont en voici un, qui ſuffira pour faire juger des autres. Il y avoit dans une Forêt appellée *Caſiabo* un *Mojàn* fort renommé parmi les Indiens, mais inconnu aux Miſſionnaires de ces Cantons : il s'appelloit *Tulujay*, il ſe convertit depuis & je le bâtiſai ſous le nom de *Charles*, & il mourut avec toutes les marques d'un prédeſtiné. Il tenoit une école où ſe rendoient les Indiens de tous ces Païs, mais pluſieurs refuſoient de prendre de ſes leçons, parce qu'il leur en coutoit

cher ; car outre les honoraires qu'il exigeoit, il les obligeoit à un jeune de quarante jours si rigoureux, qu'il y en avoit peu qui voulussent s'y assujettir, ceux mêmes qui avoient le plus de courage, s'en trouvoient si affoiblis, qu'ils l'abandonnoient avant d'avoir profité de ses leçons. Celui qui achevoit sa fatale quarantaine, après s'être preparé avec differentes herbes, avaloit enfin sans les macher trois pilules de la grosseur d'une cérise, que le maitre lui disoit être un antidote contre toute sorte de venin, & un préservatif contre ses ennemis & ses envieux.

Quelques Indiens feignent d'avoir cõmerce avec le Démon, pour satisfaire leurs interêts.

Les Indiens étant extrêmement crédules, il n'en faut pas davantage pour leur faire craindre & respecter ceux qui ont passé par cette épreuve, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait des herbes qui servent de préservatifs contre ces poisons, ainsi que je le dirai tantôt.

Preparatif cruel qu'un *Piache* donnoit aux Indiens.

Un Indien, dont j'avois plusieurs fois éprouvé la fidélité, me découvrit le fait. Lui ayant demandé pourquoi un tel étoit si

Le jeune les fait maigrir.

maigre & si abattu, je te le dirai, me répondi-t-il, si tu me promets de ne me point nommer. Je lui donnai ma parole, & il me dit: sa maigreur vient du jeune qu'il observe pour se guérir & pour recevoir les pilules. Je feignis de ne le point croire, mais il me confirma ce qu'il avoit avancé, ajoutant; Nôtre Chef, qui mene une vie si réglée, & que tu aimes si fort, est aussi guéri & a pris les pilules, sans cela il a y long tems que je l'aurois tué. Je dissimulai, & renvoyai l'Indien. Je m'abouchai ensuite avec l'Indien principal, que j'aimois infiniment à cause des peines qu'il se donnoit pour la conversion des infidéles, & je lui dis comme si j'avois été parfaitement instruit de ce qui se passoit, Comment se peut-il, qu'étant aussi bon Chrêtien tu aïes été te faire guérir à *Casiabo*, & que tu aïes avalé des pilules? l'Indien ne se troubla point, & me fit cette autre question: Comment les Espagnols, qui sont si bons Chrêtiens, portent-ils sur eux des épées & des pistolets;

ils ne les portent point, lui répondis-je, pour nuire à personne, mais pour se défendre en cas de besoin. Je ne porte pas non-plus ces pilules, répliqua-t-il, pour nuire à qui que ce soit, mais pour me faire craindre de ceux qui pourroient m'offenser, & ils n'oseront le faire lorsqu'ils sauront que je suis armé & guéri. Je changeai sur le champ de propos, & entamai un autre matiére, & je soumets pour le présent cette réponse à l'examen des curieux.

Réponse curieuse d'un Indien.

J'ai découvert dans d'autres occasions l'imposture des autres *Mojanes*, auxquels ils donnent le nom de Médecins. On saura que ceux-ci guérissent ou feignent de guérir les malades par la simple succion. Par exemple, si un Indien a mal à l'estomac, ils mettent dans leurs bouches certaines racines, & après avoir succé long-tems l'estomac du malade, ils crachent ce qu'ils ont dans la bouche, & disent que c'étoit ce qui les tuoit. Ils se font payer, & si le malade vient à mourir, ils

Impoſture des Médecins Indiens.

attribuent cet accident au piment, ou à telle autre drogue qu'ils l'accuſent d'avoir mangé. Les Médecins de la Nation *Otomaca* ſuccent leurs malades avec autant de force & d'opiniâtreté, qui lui font ſortir le ſang; ils le crachent dans un lieu propre, & tirent du milieu du ſang & de la ſalive des petits cailloux qu'ils avoient eu ſoin de mettre dans leur bouche, & qu'ils aſſurent être la cauſe de ſa maladie; & lorſque le malade meurt, ils recourent à differens prétextes pour cacher leur ignorance & conſerver le crédit de leurs rémedes.

Pour ce qui eſt de la cure opérée à force de jeunes, & par l'uſage de certaines herbes ſalutaires, je ne doute point de ſa poſſibilité; depuis que je leur ai vû guérir la morſure des *Couleuvres* de *Guayaquil*, Province de *Quito*, ſituée par le deuxiéme dégré & cinquante minutes de latitude, où ces ſortes d'animaux ſont ſi communs, à cauſe de l'humidité du terrein & de la chaleur de la *Zone-Torride*, qu'on ne peut faire un pas ſans en fouler

quelqu'un. Mais l'Auteur de la nature a muni ces Païs d'une espéce de *Bejuque* (c'est une espece de sarment qui croit en s'entortillant autour des arbes) qui est un rémede universel contre le venin des *Couleuvres*. Voici ce que pratiquent les Laboureurs. Aussi-tôt qu'ils se levent, ils mâchent une certaine quantité de cette *Bejuque*, & prenant cette masse avec la salive qui est impregnée de ses qualitez, ils s'en frottent les pieds, les jambes les mains & les bras, après quoi ils vont à leur travail sans crainte ni inquiétude, ayant éprouvé que ceux qui sortent avec ce préparatif, non-seulement ne sont point attaqués des *Couleuvres*, mais que celles sur lesquelles ils marchent par hazard ou qu'ils prennent en arrachant les herbes, restent comme endormies, & sont incapables de leur nuire. Cet effet paroîtra sans doute extraordinaire à nos Botanistes, mais il est si commun dans ce Païs, qu'on voit tous les jours des Négres quitter leur travail, pour s'amuser

Bejuque de *Guayaquil*, antidote contre le venin des *Couleuvres*.

à manier & entortiller autour de leurs bras les *Couleuvres* les plus vénimeuses.

Cure préparative.

Mais le plus admirable, & ce qui fait à notre sujet est, que lorsque quelqu'un de ces Laboureurs veut s'exempter de la peine journaliere de mâcher le *Bejuque*, qui n'est rien moins qu'agréable, il s'addresse à un Praticien (ils sont fort communs, & les Négres passent pour les meilleurs) & se met en pleine santé entre ses mains pour se guérir (c'est ainsi qu'ils s'expriment) contre toute sorte de *Couleuvres*.

Le *Curandero*, c'est ainsi qu'ils appellent ces Médecins, lui prescrit certaine diéte, lui fait boire dans des tems marqués de l'eau dans laquelle il a mis infuser de ce *Bejuque*, pendant un certain nombre de jours, après quoi il lui fait des sacrifications profondes aux pieds, aux jambes, aux mains, aux bras, dans certains endroits des cuisses, de l'estomac & des épaules, jusqu'à ce que le sang coule ; il l'essuye le mieux qu'il peut avec du linge, &

verſé dans les inciſions du ſuc recemment exprimé de *Bejuque*, & & le voilà guéri, fortifié & muni pour toute la vie contre le venin des *Coulevres*. Ceux qui ont paſſé par cette épreuve, manient les plus groſſes & les plus horribles *Couleuvres*, & s'en font des ceintures ſans témoigner la moindre crainte, de ſorte que cet animal redoutable ſert de joüet aux habitans de *Guayaquil*.

Ceux qui s'y ſont ſoumis manient les *Couleuvres* ſans en recevoir du dommage.

Pour revenir à ce que j'ai dit des Indiens qui ſe précautionnoient à *Caſiabo* contre tous les poiſons par le jeune, & l'uſage de certaines herbes ſalutaires, je ne trouve point extraordinaire que des corps extenués par le jeune, & dont les humeurs ont été preparées pendant quarante jours avec le ſuç d'herbes médicinales, ſoient à couvert de l'activité du poiſon & du venin des Serpens, vû que les Indiens des Iſles *Philippines* trouvent dans la *Pepite de S. Ignace* un réméde univerſel & un préſervatif admirable contre toute ſorte de poiſons. Il

Pepite de S.Ignace qu'on

apporte des *Philippines*. — n'est donc pas étonnant que l'Auteur de la Nature ait donné au *Bejuque* de *Guayaquil*, & aux herbes de *Casiabo* une vertu qu'on trouve

Sa vertu. — dans une seule *Pepite* des *Philippines*.

CHAPITRE XXIX.

Varieté des Langues qui sont en usage parmi les Indiens. Conjectures vrai-semblables sur leur origine.

Les Indiens croient que les oiseaux s'entendent entr'eux.

JE cherche l'origine des Langues de certains hommes, dont la stupidité va jusqu'à se persuader que les oiseaux ont chacun un langage different, qui n'est entendu que de ceux de la même espece, & qui dès qu'un oiseau jette le moindre cri, vont lui demander aussi-tôt ce qu'il veut dire. *Day fajacaque? Qu'est-ce que tu nous dis?* Ce sentiment est si fort enraciné chez eux, que dans les noms qu'ils donnent aux oiseaux,

ils ont moins égard à leur nature, qu'au langage qu'ils leur attribuent, d'où vient qu'on ne leur demande jamais : *comment s'appelle cet oiseau* ? Mais *Day faàcaque cusiduca* ? *Que dit cet oiseau* ? & ils leur donnent un nom tiré de la réponse qu'ils lui attribuent ; par exemple, ils appellent l'Oye *Cuivivi*, la Poule, *Focara*, le Coq, *Totelelo &c.* Ils veulent connoître les oiseaux à leur cris, de même que nous connoissons les hommes au son de leurs voix.

Je cherche, je le repete, l'origine des Langues d'un Peuple, qui non seulement l'ignore lui-même, mais qui ignore encore son origine & celle de ses ancêtres, & qui se dit descendu des pierres & des arbres &c. Erreur & bassesse de sentiment qui leur est commune avec les *Méxicains*, (*a*) qui prétendoient être sortis de sept cavernes imaginaires, avec les *Peruviens* (*b*) qui

(*a*) Garcia. Lib. 5. Cap. 3. & 4.
(*b*) Herrera Decad. 4. Lib. 3. Cap. 6.

se disoient sortis de la terre par le secours de *Viracòcha*, & qui subsiste encore aujourd'hui chez les Gentils que l'on découvre..

Multitude de Langues.

Cette multitude de Langues qui ont cours dans les Missions de la Province du nouveau Royaume, est la pierre de touche de la patience, & de la constance des Missionnaires, & la preuve la plus assurée de leur vocation à ce saint ministére. Si les Nations qui parlent une même Langue étoient nombreuses, comme en Europe, on apprendroit avec plaisir une Langue dont on pourroit se servir toute la vie, & si dans ce coin de l'Amérique, outre les Langues particulieres, il y en avoit une générale, comme dans le Perou, depuis *Lima* à *Quito*, où l'on parle la *Inga*, dans le *Paraguay*, où la *Guarani* a cours, & même dans le nouveau Royaume, où l'on usoit de la Langue *Muyssea*, le travail seroit beaucoup moins considerable. Mais ceci n'a pas lieu dans les Missions dont je parle, car ce travail deviendroit une espece de sou-

Il n'y a point d'idiome universel, comme dans d'autres Provinces.

soulagement, on n'y trouve qu'un foible avantage, qui ne se fait sentir qu'après un long espace de tems. On saura que parmi cette multitude de Langues, les unes sont matrices & les autres dérivées, de sorte que lorsqu'on entend une fois les premieres, on n'a pas beaucoup de peine à entendre les secondes. Par exemple, les Langues *Betoya* & *Jirara*, qui passent pour des Langues matrices, ont produit les Langues *Situfa*, *Ayrica*, *Ele*, *Luculia*, *Jabùe*, *Arauca*, *Quilifay*, *Anabali*, *Lolaca* & *Atabaca*. De la Langue *Caribe* sont sorties les Langues *Guayana*, *Palenca*, *Guyri*, *Gayquiri*, *Mapuy*, & *Cumanagota*. La Langue *Aturi* est dérivée de la *Saliva*. La *Guajiva* a plusieurs branches qui ont cours chez les *Chiricòas*.

Langues matrices dont d'autres sont dérivées.

On n'a point encore découvert que la Langue *Achagua*, qui est la plus douce, la plus élegante & la plus aisée à prononcer ait des dérivés, & si l'on trouve plusieurs de ses mots dans la Langue *Maypùre*, ils n'y ont été introduits qu'à l'occasion

du commerce. Les Langues *Otomàca, Arnaca, Guarauna* & quelques autres, qui paroissent jusqu'aujourd'hui steriles, deviendront peut-être un jour plus fécondes au moyen des nouvelles découvertes qu'on fera.

Caractere distinctif de ces Langues.

Nos ancêtres, qui possedoient parfaitement les Rudimens des Langues, nous apprennent que les Langues dérivées conservent toûjours les pronoms primitifs de celles dont elles descendent, quoi qu'avec quelque varieté, & l'experience a fait voir la certitude de cette règle. Si cette varieté de Langues, qui résulte de la differente combinaison des mêmes syllabes, ne causoit d'autre difficulté que celle qu'on trouve à les apprendre, & à les prononcer correctement, la peine seroit légere. Ce qui fatigue le plus est la prononciation, qui varie à l'infini. Les uns, comme les *Salives*, prononcent presque toutes leurs syllabes du nez, par exemple : *Chànego, anda cuicnacua tandemà ?* R. *Tandemà, Chanego chicnadicua.* C'est-à-dire : *Ami,*

Varieté remarquable dans la maniere de prononcer.

que mangeras-tu demain ? Demain, ami, je ne mangerai point. Les *Situfas* prononcent les leurs du gosier, & noient les consonnes. *Madagena nefecola falahidaju ?* ℟. *Ebamuca, dayfalabomelu, gotubiça.* Que te disent tes parens ? ℟. Ils ne me disent rien, ils s'amusent à boire. La Langue *Betoye* employe beaucoup d'*erras*, ce qui rend les syllabes fort difficiles à prononcer. *Day, raaquirrabicarru romu, robarriabarr ouà à caju.* C'est-à-dire : pourquoi me volés-vous mon Maiz ? je vous donnerai des coups de bâton.

Enfin les *Guajivas*, les *Chiricoas*, les *Otomaques* & les *Guaraunos* prononcent leurs mots avec tant de vîtesse, qu'on a toutes les peines du monde à distinguer une syllabe d'une autre. C'est une chose sure & averée que dans chacune des Langues dont je viens de parler, il manque une consonne, & il n'y a point de mot qui l'éxige : par exemple, la Langue *Betoya*, n'a pas besoin du P, la *Situfa*, de l'r, &

ainsi des autres, que les Missionnaires ont réduites en Art, ce qui est un mystère qu'on n'a pû encore pénétrer.

La difficulté paroît plus grande de loin que de près.

Je crains que ce que je viens de dire ne rallentisse le zéle des Missionnaires que Dieu destine à la conversion de ces Infidéles; c'est pourquoi je suis bien aise de les prevenir que la difficulté n'est pas si grande qu'on ne puisse la vaincre à l'aide du travail & de la patience. Il est vrai que l'étude des Langues a quelque chose de rébutant pour ceux qui commencent, mais que ne doit-on pas faire pour des ames que Dieu a rachetées de son Sang.

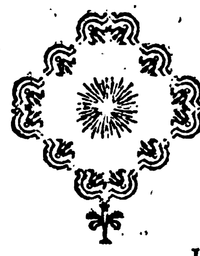
Origine de ces Langues.

Il est tems que nous recherchions l'origine de cette varieté confuse de Langues avec toute la clarté & la brieveté dont nous sommes capables. Celle des Langues dérivées ou subalternes se manifeste d'elle-même par le rapport qu'elles ont avec celles dont elles descendent, & dont elles retiennent en partie les pronoms, & la prononciation.

Cette diversité de Langues dé-

rivées a vrai-semblablement été occasionnée par la dispersion de plusieurs familles, qui ayant quitté leur Païs volontairement, où qui en ayant été chassées par un ennemi puissant, se sont établies dans des Païs trop éloignés pour pouvoir conserver quelque commerce entr'elles. Ce deffaut de communication, joint à l'alteration que leur Langue a soufferte dans la suite des tems par le retranchement de quelques syllabes, & par l'addition de quelques autres, a produit une nouvelle Langue tout-à-fait méconnoissable. La matiere que nous allons traiter est curieuse, mais extrêmement difficile, aussi en ferons-nous un Chapitre à part.

Il est aisé de voir d'où naissent les Langues dérivées ou subalternes, & comment elles se sont divisées.



CHAPITRE XXX.

On recherche l'origine des Langues vivantes, ou matrices de ces Païs.

COMME un Gentilhomme qui veut prouver la Noblesse de sa maison, a soin de parcourir les mémoires de ses ancêtres, remonte d'une posterité à l'autre, jusqu'à ce que l'éloignement des tems le force à s'arrêter, en lui refusant les secours dont il a besoin ; nous de même dans ce discours, nous parcourons les tems qui nous ont précedés, & nous ne bornerons nos recherches qu'au tems où Dieu confondit le langage de ceux qui avoient entrepris de bâtir la Tour de Babel. On dira peut-être que ces Langues Indiennes, qui nous paroissent radicales, vivantes, ou matrices, sont peut-être dérivées de quelques autres que nous ne connoissons point,

Nous devons recourir à la confusion de la Tour de Babel.

& j'avouë que cela peut être ; mais je dis en même tems que ceux qui se sont appliqués à cette recherche, & qui ont examiné les Langues en question, en ont trouvé une autre tout-à-fait differente des Langues matrices & des Langues dérivées qui nous sont connuës ; de sorte que les peines qu'on s'est données à cet égard, loin d'éclaircir cette difficulté, n'ont fait que l'augmenter d'avantage, en nous découvrant beaucoup plus de Langues qu'on n'en connoissoit ; & c'est, cela même qui a fait donner le nom de confusion à cette multitude d'idiomes.

Ce seroit envain qu'on attribueroit une autre origine à ces Langues.

Envain dira-t'on, pour éluder cette difficulté, que l'homme étant un animal raisonnable & ami de la societé, il peut se faire que plusieurs familles s'étant dispersées dans le tems que l'Amérique commença d'être peuplée ; soit volontairement, ou par force, & pour se mettre à couvert des troubles auxquels elles étoient exposées, chacune d'elles se soit établie à part, & ait inventé une

Les Indiens n'ont point assez de capacité pour inventer une Langue, & il n'y a point d'exemple qu'ils l'ayent jamais fait.

Langue pour se faire entendre. Cette raison ne peut avoir lieu, pour deux raisons, la premiere, parce qu'on ne trouve point dans l'histoire qu'aucun pere de famille ait abandonné sa Langue naturelle, pour en laisser une autre à ses descendans, & quand même il y en auroit un exemple, on ne pourroit rien en conclurre pour les Peuples dont nous parlons, vû la rusticité extrême dans laquelle ils vivent; d'autant plus que leur Langue est aussi réguliere & aussi expressive qu'aucune de celles de l'Europe, ce qui suppose une intelligence supérieure à la leur. Les Missionnaires qui ont fait une étude de leur Langue, lorsqu'ils viennent à la comparer avec la stupidité de ceux qui s'en servent, y trouvent une régularité si conforme à celle de la langue Latine, qu'ils ne peuvent s'empêcher de lui attribuer une origine plus rélevée, & ils ont aussitôt recours au prodige dont Dieu se servit pour multiplier les Langues, ce moyen lui ayant paru le plus propre pour hâter la dispersion que

les hommes avoient déja prémeditée. *(a)*

Tel eſt mon ſentiment, & il eſt conforme au texte de l'Ecriture: *(b)* *Confundamus ibi Linguas eorum, ut non audiat unuſquiſque vocem proximi ſui*, confondons leur langage, afin qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres, car le mot *unuſquiſque*, étant diſtributif, ſe rapporte en particulier à chacun de ceux qui avoient entrepris de bâtir la Tour de Babel. D'où il ſuit que chaque pere de famille eut en partage une Langue & un terrein particulier, & que chacun ſe diſperſa, comme dit l'Ecriture, *ſuper faciem cunctarum regionum*, dans toutes les Régions, parmi leſquelles il faut néceſſairement comprendre celles de l'Amérique. On dira à cela, qu'il n'y avoit pas alors aſſez de familles pour habiter d'auſſi vaſtes terreins, mais je réponds que depuis que Noë ſortit de l'Arche,

Chaque pere de famille ſe retira, conſervant ſa Langue particuliere.

(a) *Antequam dividamur*, Geneſ. 11.
(b) Geneſ. 11. verſ. 8.

jusqu'à la dispersion dont je parle, il y a 143 ans d'intervalle, que la vie des hommes étoit fort longue, & les familles extrêmement nombreuses, & qu'ainsi il y avoit assez de monde, non point pour peupler l'Univers, mais pour fournir un Fondateur à chaque Région; aussi l'histoire nous apprend-elle que Tubal habita l'Espagne, & c'est là le sens qu'on doit donner au mot *disperxit* du Texte sacré. Dieu dispersa ces familles par toute la terre, afin qu'elle fut toute peuplee: *Dispersit eos Dominus super faciem cunctarum Regionum.*

Cõment les familles se disperserent sur la terre.

J'avoüerai cependant que mon sentiment paroît être démenti par l'experience que j'ai acquise pendant mon séjour dans les Indes, & par ce que j'ai oüi dire à nos Missionnaires. Nous convenons tous que les Indiens Judaïsent, témoin les preuves que j'en ai données dans le sixiéme Chapitre du premier Volume, ce qui nous fait croire que ceux qui ont peuplé l'Amérique étoient Hebreux. Toutes les dix Tribus, ou

Les cérémonies Judaïques qu'observent les Indiés donnent lieu de croire qu'ils descendent des Tribus qui furét dispersées.

du moins la plus grande partie que Salmanasar Roi d'Assyrie emmena, la sixiéme année du regne d'Ezechias, & qu'il dispersa chez toutes les Nations, comme nous l'apprend Esdras, peuvent avoir peuplé dans ce temps-là le nouveau monde, quoiqu'on ne l'ait connu que dans ces derniers Siécles, & l'on seroit presque tenté d'adopter ce sentiment, lorsqu'on fait attention à cette quantité de cérémonies Judaïques que les Indiens observent dans le sein de l'ignorance.

Ce principe admis, la difficulté augméte.

Dans cette supposition, on ne sçait à quoi attribuer l'origine de cette varieté de Langues qu'on a découvertes, & de tant d'autres qu'on ne connoit pas encore, & qui vrai-semblablement sont en grand nombre, vû la quantité de Païs où l'Evangile n'a point encore pénetré. Je trouve en ceçi une autre difficulté, qui n'est pas moindre, & c'est, que Dieu ayant créé la terre pour servir de demeure aux hommes, il paroît incroyable qu'un Païs aussi vaste, aussi fertile, &

Il n'est pas croyable, que l'Amérique ait été dépeuplée pendant 3283. ans.

aussi riche que l'Amérique, ait été dépeuplé pendant plus de 3283 ans qui se sont écoulés depuis la création du monde, jusqu'à la dispersion des dix Tribus. Je soumets cette reflexion au jugement des Savans, & je passe à la difficulté qui résulte de nôtre système, & qui a le plus de rapport à mon sujet.

On continuë d'examiner si les Hebreux ont peuplé l'Amérique.

Il est certain que les douze Tribus d'Israël ne parloient toutes qu'une même Langue dans ce temslà, quoi qu'avec quelque difference, comme cela paroît par le livre des Juges; elles entendoient même, au rapport de S. Jerôme le Caldéen & le Syriaque. Supposons pour un moment que ces trois Langues fussent communes aux douze Tribus; supposons aussi que dix de ces Tribus ayent passé à l'Amérique, en admettant ces deux suppositions, je ne comprends pas comment ces trois Langues peuvent avoir produit toutes celles qui ont cours dans l'Amérique, & dont la varieté est si considerable.

Ajoûtons à cela, que si ces Tribus avoient été transportées dans quelqu'une des Missions de ma Province, on y auroit trouvé quelques mots Hebreux, ou purs, ou défigurés, ce qui n'est point encore arrivé que je sache dans aucune Province de ma connoissance. Car pour ce qui est du mot *Aba* dont se servent les Indiens *Tuneves*, pour exprimer le nom de *Pere*, je l'attribuë au hazard, de même que celui de *Papa* & *Papule*, qui est en usage chez les *Guaneros*, & qui a la même signification. Quant au nom de *Theos* que les *Betoyes* donnoient au Soleil avant d'avoir embrassé le Christianisme, il ne sauroit prouver que cette Nation descende des Grecs. Il faut donc suspendre nôtre jugement, & ne point accorder entierement que l'Amérique ait été d'abord peuplée par les dix Tribus.

En attendant que le tems & l'érudition levent cette difficulté, il nous reste un milieu à prendre, c'est de dire qu'après la confusion

L'Amérique a été d'abord peuplée lors de la division de Babel.

des Langues arrivée à la Tour de Babel, chaque Chef de famille prit un chemin à part avec sa femme & ses enfans; *super faciem cunctarum regionum*, & que ces familles étant arrivées à l'Amérique, elles y introduisirent un nombre de Langues proportionné au leur. Ces familles s'étant augmentées dans la suite, elles furent obligées de se diviser & de chercher des nouveaux terreins, ce qui occasionna, comme je l'ai dit, une nouvelle division de Langues, & tel est le sentiment de quelques Auteurs celebres. (a) Il est donc croyable, que comme dans la dispersion de Babel, arrivée l'an 1800 de la création du monde, il passa plusieurs familles dans l'Amérique, de même lors de la dispersion des dix Tribus d'Israël arrivée l'an 3283 de la même création, (b) il y en passa un plus

Et ensuite par une partie des dix Tribus.

(a) Vasconcelos Chron. del Brasil. Lib. 1. n. 80. Ornius, Laet & le P. Acosta, Lib. 1. Cap. 23.

(b) Genebrard. Lib. 1. Chron. Garc. Lib. 3. Cap. 1. 2. 3. 4. 5. & infra.

grand nombre, de qui les anciens habitans du nouveau monde prirent les cérémonies Judaïques que les Indiens pratiquent aujourd'hui, & qu'ils ont reçûës 1483 ans après que ce Païs a été peuplé. Il en est de ces Peuples comme de tant de Nations qui suivent la secte de Mahomet, & qui observent un grand nombre de cérémonies Judaïques, sans qu'on puisse dire qu'elles descendent des Juifs.

CHAPITRE XXXI.

Comment les premiers hommes ont passé dans l'Amérique pour la peupler.

Fait moderne, qui donne occasion à ce Chapitre.

APrès avoir parlé des différentes Langues qui ont cours dans l'Amérique, c'est ici le lieu de parler de ceux qui les y ont portées. Aprés avoir long-tems médité cette matiere, je reconnois, vû l'incertitude dont elle est environnée, que je

pourrois répondre aux argumens des Auteurs modernes avec autant de facilité qu'ils en ont eu à réfuter le sentiment des Anciens, mais mon travail seroit inutile, & ne serviroit qu'à fournir un nouveau sujet de dispute à ceux qui viendront après nous. Je me contenterai donc d'en rapporter un évenement certain & connu de tout le monde, qui pourra fournir quelque lumiere à ceux qui admettent l'opinion de Diodore de Sicile.

M'étant trouvé en 1731 au mois de Décembre dans la ville de Saint Joseph de *Oruna*, Capitale du Gouvernement de la Trinité de *Barlovento*, située à douze lieuës de l'embouchure de l'*Orénoque*, j'appris des Habitans qu'il étoit arrivé dans leur Port un bâteau de Teneriffe chargé de vin, lequel étoit conduit par cinq à six hommes maigres & décharnés, lesquels ayant fait provision de pain & de viande pour quatre jours, passoient de Teneriffe dans un autre Isle des Canaries. La tempête les ayant surpris

ils furent obligés de s'abandonner à la fureur des vents & des flots pendant plusieurs jours, desorte qu'ayant consumé le peu de vivres qu'ils avoient pris, ils se virent réduits à boire du vin pour toute ressource. Ils attendoient la mort à tout moment, lorsque par une grace spéciale du Ciel, ils découvrirent l'Isle *de la Trinité* qui est vis-à-vis de l'*Orénoque*. Ils rendirent graces à Dieu de ce succès inesperé, ils arriverent & prirent fond dans le Port d'Espagne, au grand étonnement de la garnison & des habitans; qui accoururent tous pour être témoins de ce prodige.

Passage d'une barque des Canaries à l'Amérique.

Que ce passage ait été occasionné par le hazard, plûtôt que par la volonté de ces pauvres insulaires, je n'en veux d'autre preuve, que leur déclaration, l'état misérable où ils étoient réduits, & le passeport de la Doüane de Tenerife, qui marquoit leur destination pour l'Isle de *Palme* où celle de *Gomere*, qui appartient aux Canaries. Ce fait ainsi attesté, qui pourra nier que ce qui

La volonté n'eut point de part à cet accident.

s'est passé de nos jours, ne puisse être arrivé dans les siécles passés? vû que ces faits sont attestés par des Auteurs classiques comme nous le verrons tantôt. Il peut se faire qu'après que les côtes d'Espagne, d'Affrique &c. eurent été peuplées, plusieurs bâteaux ayant été emportés par le vent vers le couchant, de même que celui des Canaries, d'autant plus qu'il n'est pas croïable que les descendans de Noë, qui peuplerent ces côtes Occidentales ayent oublié l'art de la construction que Dieu avoit enseigné au *Saint* Patriarche. Il est vrai que dans ces tems-là les hommes ne voyageoient que terre & à terre, la Boussole n'étant point encore connuë; mais cela n'empêche pas qu'un vent très-violent n'ait pû pousser les bâteaux en pleine Mer, & les obliger de suivre la route de nos Canariens.

On conclud de ce fait la possibilité du voyage des Phéniciens.

L'exemple de ces derniers donne beaucoup de poids au sentiment de Diodore de Sicile, & à ce qu'il

raconte des Phéniciens (*a*). Les uns & les autres furent emportés par les vents & jettés dans l'Amérique sans qu'ils eussent dessein d'y passer. Mr. de Fer rapporte que dans le quinziéme siécle un vaisseau Biscayen fut jetté par la tempête vers les côtes de l'Amérique, mais que n'ayant pû y aborder à cause des vents contraires, il vint relâcher à Madere, où Christophe Colomb se trouvoit pour lors, & que celui-ci comparant le rapport du Biscayen avec les idées qu'il avoit déja conçuës, resolut enfin de tenter la découverte de ce vaste continent.

Autre cas semblable.

Mr. Noblot rapporte qu'en 1504 des pécheurs Bretons furent jettés par le vent sur les côtes du Canada, & que le Roi de France, à qui l'on fit part de cet évenement donna des ordres pour y établir

(*a*) Diodor. Sicul. Lib. 6. Cap. 7. *Cum Affrica littera legerent, ingentibus ventorum procellis, ad longinquas, in Ocecano, tractus fuisse abreptos tandem: ad insulam pervenisse ingentis magnitudinis.*

L'opiniõ de S. Augustin favorise ce sentiment.

des Colonies. Le Pere Acosta regarde ces accidens comme très-possibles, & St. Augustin lui-même, (*a*) donne à entendre qu'il ne doute point que les Païs d'outremer n'aïent été peuplés de la maniere qu'on vient de dire.

Quoique la conjecture ni l'enthousiasme Poëtique de Séneque n'ajoutent rien aux preuves que je viens d'alleguer, on auroit cependant tort de mépriser le sentiment d'un Auteur aussi versé dans l'Antiquité ; & il favorise trop mon opinion, pour que je le passe sous silence. Ecoutons-le parler lui-même. (*b*)

Seneque le favorise.

Venient Annis
Sæcula seris, quibus Oceanus,
Vincula rerum laxet, & ingens,
Pateat tellus Tiphisque novos,
Detegat Orbes, nec sit terris,
Ultima Thule.

Il peut avoir ainsi parlé à l'oc-

(*a*) Lib. 16. de Civit. Dei. Cap. 6. *Homines multiplicato genere humano, ad insulas inhabitandas navigio transire potuisse, quis ambigat !*

(*b*) Seneca *Actu secundo in Medea.*

casion de quelques vaisseaux que le vent avoit jettés sur des terres qu'il supposoit qu'on découvriroit dans la suite des tems, ainsi que cela est arrivé.

J'ai peine à me persuader que les descendans de Noë, qui avoient tant de terrein à habiter dans nôtre continent, ayent été de plein gré chercher un passage dans les Païs du Nord pour se rendre dans l'Amérique, puisqu'aujourd'hui même que la cupidité porte les hommes à courir les quatre coins de la terre, on n'espere point de trouver ce pas, cet isthme ou ce chemin de l'Amérique, que ces premiers hommes trouverent avec tant de facilité.

Cause de la principale difficulté.

Le Pere Acosta n'est pas si surpris du passage des premiers hommes à l'Amérique, que de celui des animaux, sur tout de ceux qui sont inutiles & dangereux; car si leur navigation a été préméditée, ce qui n'est pas croyable, ils ont eu tort de mener avec eux tant d'ennemis. Si ce passage s'est fait

par hazard, & que la tempête les y ait jetté, ce qui est plus vraisemblable, qui croira que ces bâtimens ayent été chargés en tout ou en partie de Tygres, de Lions, & d'autres animaux semblables ? il faut donc supposer, ajoute-t'il, que notre continent tient à l'Amérique par quelque endroit, & alors il s'ensuivra que tous les animaux descendent de ceux que Noë avoit enfermés dans l'Arche, de même que les Américains descendent d'Adam & de la famille de Noë, ce qui s'accorde avec ce que la réligion nous enseigne.

S. Augustin l'a reconnuë.

Il n'est pas étonnant que cette difficulté ait embarassé le Pere Acosta & quelques autres Auteurs, puisque St. Augustin lui-même qui avoit un si vaste génie, n'a pû comprendre la maniere dont les Isles que l'on connoissoit de son tems, avoient été peuplées. Qu'auroit-ce été, s'il eût connu l'Amérique, qui est séparée de nôtre continent par un si grand espace de mer.

Le Pere Acosta supposoit, selon

le peu de connoiſſances qu'on avoit dans ſon tems, qu'au-delà du détroit de *Magellan*, il y avoit vers le Sud un vaſte continent, & qu'en ſuivant la côte de *Terre-Neuve* vers le Nord, on rencontroit dans un endroit ou dans un autre, un paſſage dans l'Amérique tant pour les hommes, que pour les Bêtes. Ce ſavant homme abandonneroit aujourd'hui cette opinion, s'il ſavoit que depuis l'Iſle de *Feu* & l'iſle des Etats, entre leſquelles ſe trouve le petit détroit de *Le-Maire*, on trouve au lieu du continent dont il parle, une étenduë de mer immenſe; d'où l'on peut conclure qu'il en eſt de même depuis la côte de *Terre-Neuve* en tirant vers le Nord, & on ne manque pas de raiſons pour le croire, quoi qu'on diſe du détroit de *Davis* dans la Terre de *Labrador*, & de quelques autres; puiſqu'on ne trouve que de l'eau au lieu d'un chemin par terre qu'on cherchoit, ce qui nous jette d'une difficulté dans une infinité d'autres.

La ſupoſition du P. Acoſta ne ſubſiſte plus.

J'ai dit dans la premiere Edition

de cet Ouvrage qu'il y avoit lieu de croire, que tout ainsi que la *Terre-Ferme* qu'on imaginoit être contiguë avec l'Isle de *Feu*, du côté du Sud, avoit fait place à une mer immense, il en devoit être de même de la terre qu'on supposoit joindre une partie de l'Asie avec l'Amérique Septentrionale. Je parlois ainsi pour lors à l'occasion du bruit qui couroit en Europe que la Flote de la Czarine avoit découvert entre le Nord & les côtes de la Tartarie un grand nombre d'Isles; mais on a aujourd'hui plus de lumiere là-dessus, par les soins qu'on prend de connoître les Mers du Nord, qui avoient été impraticables jusqu'ici; & c'est dans cette vuë que l'Impératrice regnante de Russie, qui a hérité de la magnanimité de Pierre le Grand a ordonné en 1742 à son Academie des sciences de choisir quelques Academiciens, qui travaillent à faciliter la navigation depuis ces Mers jusqu'à celles du Japon; cela fait, la question sera entiere ment décidée.

Voici

Voici la maniere dont je démontre la chose : après avoir placé une Carte du Globe terrestre sur une table, qu'on fixe le point A au Port d'Archangel, & en attendant qu'on nous donne la Carte que nous désirons jusqu'aux côtes du Japon, imaginons-nous que les Académiciens parcourent toutes celles de la Tartarie, jusqu'à celles de ce Royaume, en suivant la mer, ou en passant entre la *Corée* & la *Tartarie*, si tant est que le détroit d'*Yesso* communique avec la mer du Nord. Les *Mosvites* étant arrivés au point B. de la mer du Japon, peuvent revenir au point A, en reprenant la même route ; d'où il suit que depuis le point A jusqu'au point B, il n'y a point de terre qui joigne l'Asie, ni l'Europe avec l'Amérique ; puisque s'il y en avoit, les Vaisseaux n'auroient pû passer.

Allons maintenant au Port d'*Arcangel*, & nous verrons comment les Vaisseaux des *Moscovites*, qui sont partis du point A, entrent par le détroit de la mer Baltique.

Empêchons les de r'entrer, & cotoyons avec eux l'Europe jusqu'aux Canaries, & ensuita l'Affrique & l'Asie jusqu'au point B dans la mer du Japon; retournons au point A d'*Arcangel*, & nous aurons fait entre nôtre continent & le nouveau monde une route aussi glorieuse que celle que fit le Vaisseau Espagnol appellé *La Victoire*, autour de la Terre.

Usage de transporter des animaux d'un païs dans l'autre.

Quant au transport des Tygres & des autres bêtes féroces à l'Amérique, les Auteurs alleguent là-dessus plusieurs opinions plausibles qu'on peut voir dans Acosta & dans Garcia. Ce que je puis assurer est, que dans le Vaisseau sur lequel je vins de Caracas à Cadix, il y avoit un Sauvage féroce, destiné pour la ménagerie du Roi, & il n'est pas nouveau qu'on embarque de semblables bêtes.

Autre difficulté plus considérable.

La difficulté qu'on oppose aux opinions qu'on a avancées sur ce sujet, n'est pas si facile à résoudre. Je vais la proposer, non point à dessein de la résoudre, mais pour

donner occasion à d'autres de le faire. Je m'explique.

Supposons pour un moment qu'il y ait eu un chemin frayé pour passer à l'Amérique, posons que ce soit l'Isle *Atlantique* de *Platon*, il est sûr, que si elle a existé, elle aura facilité ce passage aux animaux de même qu'aux hommes. Cette supposition faite, je demande d'où & comment les *Vicunas*, les *Paquiras*, les *Moutons du Perou*, & tant d'autres animaux ont passé de ce continent à l'Amérique sans qu'il en soit resté un seul, pas même dans le souvenir de Pline, d'Aristote & des autres Auteurs; d'autant plus qu'il y en a quelques uns de domestiques, & qu'ils sont presque tous utiles à l'homme. Il est incroyable que les hommes qui resterent dans nôtre continent, les ayent tous laissés partir On peut en dire autant des *Turpiales*, des *Toches*, des *Tominejas*, des *Guacamayas*, & d'une infinité d'autres oiseaux que nous n'avons point, qui sont extrêmement communs

dans l'Amérique, & qui sont aussi estimables par la douceur de leur chant, que par la beauté de leur plumage. La difficulté ainsi établie.

Abandonnons l'Isle *Atlantique de Platon*, & voyons s'ils ont passé ou non dans le nouveau monde, n'importe par où. S'ils y ont passé, pourquoi n'en est-il resté aucun, pas même dans la memoire des hommes ? Si les animaux dont je viens de parler, & qui sont si utiles, n'ont point passé de chez nous dans l'Amérique, pourquoi les bêtes féroces, les Tygres, les Lions, &c. y ont-ils passé ? J'avoüe que je ne trouve point d'autre réponse à cette difficulté, que celle que le P. Gregoire Garcia y a faite, s'appuyant sur l'autorité de S. Augustin. La voici à la lettre. (*a*)

„ Je dis avec S. Augustin (*b*) que „ les Anges, par le ministère des„ quels tous les animaux furent „ amenés à Adam, pour qu'il leur

(*a*) Orig. Ind. Lib. 2. Cap. 4. §. ultim.

(*b*) In Genes. cap. 33.

„ imposât des noms (a) & qui s'em-
„ ployerent à les conduire dans
„ l'Arche de tous les endroits du
„ monde ; les transporterent après
„ le Déluge dans les lieux où ils
„ avoient été créés. Tel est le sen-
„ timent de Saint Augustin (b)
„ de Saint Thomas, de Pierre
„ Comestor, (c) & de plusieurs au-
„ tres Auteurs ; & cette derniere
„ réponse est la meilleure qu'on
„ puisse faire à cette difficulté. "
Telles sont les paroles de l'Auteur que j'ai cité, & je ne trouve rien à y ajoûter.

(a) D. Thom. 1. part. Quæst. 102. Artic. 2. ad 2.
(b) Lib. 16. de Civit. Dei. Cap. 7.
(c) Super Genes. Cap. 6.



CHAPITRE XXXII.

D'où vient que les Nations de l'Orénoque étant si nombreuses, contiennent un si petit nombre d'habitans ?

DIEU a exposé le monde à la vûë des hommes, & l'a livré à leurs disputes & à leurs recherches, afin que par leur étude & leur industrie ils parvinssent à la connoissance des vérités naturelles, qui résultent de la varieté des mixtes, des proprietés des animaux, des vertus des Plantes, & de la connoissance des Provinces & des Nations qui composent le Globe terrestre: *Mundum tradidit Deus disputationi eorum.* (*a*) Occupation loüable, & digne de l'attention, de l'application & de l'étude des plus grands hommes des siécles passés & du siécle présent. Mais ce n'est

(*a*] Eccl. Cap. 3. vers. 11.

point là l'unique fin que s'est proposée le Créateur, apprenons-là de l'Ecriture : *pour que personne ne puisse reconnoître les ouvrages que Dieu a créés depuis le commencement du monde jusqu'à la fin*. Afin qu'aucun homme ne puisse se vanter d'avoir découvert les secrets de la merveilleuse machine de l'Univers, & afin qu'il ne puisse point découvrir, quelque peine qu'il se donne, les vertus intrinseques des causes, ni la merveilleuse varieté de leurs effets ; non-seulement dans ce qui regarde la fabrique de la terre en général, mais encore les moindres parties dont Dieu la composée, depuis la premiere jusqu'à la derniere. Et pour que personne ne pense que ce que Dieu dit ici ne comprend point la connoissance géographique des régions de la Terre, ni les differentes qualités des Peuples qui les habitent, par ce qu'on connoit presque entierement les uns & les autres ; l'Ecriture remarque, que les lumieres d'Abraham, toutes vastes qu'elles étoient, ne pouvoient s'é-

Il y a des choses dont l'obscurité augmente à proportion qu'on les approfondit.

tendre jusqu'à sa posterité. Il est certain que Dieu veut que nous examinions les ouvrages de sa puissance, mais il veut aussi que ce soit avec respect & humilité : *Non plus sapere (a) quam oportet sapere.*

Nos études doivent être agréables à Dieu.

Pour revenir à mon sujet, Dieu n'a point défendu aux hommes de s'appliquer à la recherche des choses naturelles, bien loin de-là, il nous a livré le monde, afin qu'en découvrant ses secrets, nous lui rendions graces des connoissances que nous acquerons, & que nous respections sa sagesse & son pouvoir infini dans celles qui nous sont inconnuës, nous humiliant par l'aveu de nôtre ignorance.

Les Nations & les Langues sõt en plus grand nombre que les individus de chaque Nation.

Je sens que je suis hors d'état de résoudre la difficulté proposée dans ce Chapitre, de même que plusieurs autres de cette espece ; mais je sçai en même tems que je ne puis mieux employer mon tems qu'à discuter & examiner les causes qui peuvent nous faire revenir de l'étonnement où moi & d'autres avons été de

(a) Paul. ad Rom. Cap. 12. vers. 3.

voir une si grande quantité de Nations de l'*Orénoque* & des environs, composées, chacune à part, d'un si petit nombre d'individus, que le Païs, qui à la vûë de tant de Nations, paroît petit, ne semble presque qu'un désert eû égard au petit nombre d'hommes qui l'habitent.

La curiosité nous conduit naturellement à rechercher comment il a pû se former une Nation d'un petit nombre d'Indiens avec des mœurs, des coûtumes, des visages & des Langues si differentes de celles des autres, lorsque nous voyons tout le contraire chez nous, & qu'on trouve dans l'Amérique des Nations extrêmement nombreuses, par exemple, les *Méxicains*, les *Trascaltecas* & les *Otomitas* dans l'Amérique Septentrionale, les *Ingas* dans la Méridionale, & dans tous les lieux froids, de ma Province, les *Muyscas*. Quel contre-tems, quelle tempête, ou quelle calamité ont souffert les païs de l'*Orénoque*, & ceux des *Philippines*, de la *Californie* & de *Maynas* sur le *Ma*-

rannon? Quelle cauſe, ou quel hazard a ſeparé & diſperſé ces Peuples au point de les rendre ſi diſſemblables? D'où vient y a-t'il tant d'habitans dans un endroit, tandis qu'il y en a ſi peu dans un autre?

Pour que le Lecteur ne ſoit pas ſurpris de ce que j'avance, je le prie de jetter les yeux ſur les Nations dont je vais parler, il ſera par là plus en état de ſe convaincre de la diſette d'habitans qui regne chez la plûpart des autres. La Nation *Cacatia*, qui a embraſſé le Chriſtianiſme, ne contient pas plus de mille habitans, & aujourd'hui même elle n'en a pas cinq cent, pour les raiſons que je dirai tantôt. La Nation *Achagua*, dont une partie eſt déja Chrétienne & l'autre prête à le devenir, ne compoſe pas toute enſemble un corps de trois mille habitans. Les Nations *Jirara* & *Betoya*, qui dans leur Gentilité, comprenoient pluſieurs Nations, ſont aujourd'hui réduites à trois Colonies de trois mille ames. La Nation *Saliva*, qui s'eſt renduë chere aux Miſſion-

naires par sa docilité, ne passe pas quatre mille ames, il y en a d'autres plus peuplées, comme la *Caribe*, qui peut mettre dix à douze mille hommes sur pied. Cette Nation occupe une partie de l'*Orénoque* & peuple avec les Indiens *Aruacas* la côte maritime de *Barlavento* jusqu'à la *Cayene*, où sont les Missions des Jesuites François.

La Nation *Caberre*, encore plus carnaciere, plus brutale & plus inhumaine que la *Caribe*, qui habite à quatre cent lieuës au-dessus des bouches de l'*Orénoque*, contient assez d'habitans pour s'opposer aux incursions des *Caribes*, qui fondent souvent chez elle avec quatre-vingt ou cent pirogues armées, pour s'emparer de son païs, sans qu'ils ayent pû la subjuguer j'usqu'aujourd'hui, par où l'on peut juger de la valeur & du nombre de ses habitans. Toutes les Nations, à l'exception des deux dont je viens de parler, sont si peu peuplées, qu'il faut les avoir vûës pour le croire.

La Nation *Caribe* & la Nation *Caberre* sont les seules qui soiet peuplées.

Voyons maintenant quelle peut

Raiſons que donna un Cacique de la dépeuplation de ſon Païs.

être la cauſe de cette dépeuplation & de cette diverſité de Nations ; entre leſquelles on remarque une ſi grande difference. Le *Cacique* ou *Roitelet* de la Nation *Guayquiri* va nous l'apprendre lui-même. J'arrivai pour la premiere fois à l'improviſte dans ſa peuplade, qui eſt ſituée au Sud de l'*Orénoque*, à deux ou trois lieuës de cette Riviére, & composée de chaumieres aſſés mal bâties. Il vint au devant de nous à la tête de ſon peuple, & s'il fut ſurpris de nous voir, nous ne le fumes pas moins de trouver un fantôme de République composée en tout de cinquante hommes. Nous entrâmes dans ſa maiſon, qui eût pû ſervir de modéle aux Moines les plus pénitens de la Thébaïde, car nous n'y trouvâmes d'autres meubles que les filets dans leſquels ces Peuples dorment pour ſe garantir des *Couleuvres* & des *Chauves-ſouris*, & quelques ſiéges de bois groſſiérement faits, qu'ils appellent *Tures*. Nous nous aſſimes, & il n'y eut point de *Mirray* ou de compliment de bien

Extrême pauvreté des Indiens *Guayquiries*.

venuë, comme on le pratique chez les autres Nations. La premiere chose que me dit le Cacique fut celle-ci : „ Pere, si tu apportes quelque „ chose pour manger, nous en pro- „ fiterons tous, car dans toute la „ peuplade, il n'y a pas un seul „ morceau pour mettre à la bou- „ che. " Je voudrois voir ici durant un mois seulement quelques uns de ces critiques spéculatifs, qui s'efforcent de noircir avec leurs plumes la conduite des Missionnaires que ma Compagnie entretient à l'Amérique & dans les trois autres parties du Monde, ils changeroient sûrement de langage. Dieu voulut qu'un Indien Cathécumene de nôtre suite eût apporté avec lui un panier d'œufs de Tortuë, cuits à la façon du païs; le Cacique en fut fort content, & invita ses vasseaux à en manger, mais par malheur les parts furent petites.

Le déjeûner fini, moins surpris d'une pauvreté, qui est commune à toutes ces Nations, que de ce qu'il n'avoit avec lui que cinquante pie-

tons, y compris les vieillards & les invalides, je lui dis : *Cacique, tu as bien peu de monde ! ſont-ce là tous les hommes de ta Nation & de ta langue.* Il me repondit en langue *Caribe*, avec ce laconiſme, qui pouvoit ſervir d'Epitaphe à la nation *Guayquiri* : *Cuaca Patri ? Ana, rote Carina Cuſinimbo*, ce qui ſignifie au pié de la lettre : *Nous ne ſommes pas d'avantage, Pere, tu ne vois d'hommes vivans, que ceux que les Caribes ont épargnés.* Je continuai la converſation, dans laquelle le Cacique me conta que ſa Nation étoit autrefois composée d'un grand nombre d'habitans fort aguerris ; qu'elle avoit eû long-tems la guerre avec les *Caribes*, & que ceux-ci ayant enfin eu le deſſus, ils avoient tué, détruit & emmené tout autant d'habitans qu'ils avoient pû, & que s'ils étoient en vie, ils en étoient rédevables aux *Caribes*, qui les avoient laiſſé ſubſiſter, moins par compaſſion, que pour les traiter comme des eſclaves auxquels ils enlevoient les grains & les fruits dans

Premiere cauſe de cette dépeuplation.

Leurs guerres mutuelles.

les courſes continuelles qu'ils faiſoient ſur l'*Orénoque*. Voilà la principale cauſe de cette diſette d'habitans que ſouffrent les Nations de l'*Orénoque*, car toutes, ſi l'on excepte les *Caberres*, ont été plus ou moins expoſées à ces Sauvages, & ce ſont eux qui ont ruiné preſque toutes les Nations de cette grande Riviére.

A cette cauſe, on peut en ajoûter deux autres qui pour-être communes, ne ſont pas moins inhumaines. La premiere, eſt l'uſage qu'ont ces Peuples de s'empoiſonner les uns les autres pour le plus leger motif, ce qui les tient dans de craintes & des inquiétudes continuelles. Qu'une Indienne ne veüille pas conſentir à l'adultere, elle eſt ſûre que ſon galant l'empoiſonnera tôt ou tard. C'eſt ce qui arriva à une jeune fille de vingt-deux ans appellée *Tajalu*, qui quoi qu'élevée dans les Forêts d'*Uru*, dans le Paganiſme, aima mieux perdre la vie que la pudeur. Elle mourut empoiſonnée, pour n'avoir pas voulu condeſcendre à la

Seconde cauſe.

Ils ſe détruiſent les uns les autres par le poiſon.

Exemple admirable d'une In-

dienne qui aima mieux mourir que de soüiller sa pudeur.

passion de son amant, je la bâtisai sous le nom de Xaviere, & elle quitta la vie en me protestant qu'elle pardonnoit de tout son cœur à celui qui la lui avoit ravie. Ce crime est aujourd'hui moins frequent qu'il ne l'étoit autrefois & l'on trouve des Peuples, qui aprés avoir reçû l'Evangile, en perdent jusqu'au souvenir. Les Gentils y sont encore adonnés, & lorsqu'il vient à mourir quelqu'un chez eux de poison, ce que l'on connoit à la sécheresse dans laquelle il tombe, au déchirement des chairs, & aux hémorragies qu'il cause, il n'est pas plûtôt enterré, que les parens du défunt employent le même moyen, pour se venger de l'assassin, dissimulant leur dessein avec une prudence inouïe jusqu'à son entiere exécution.

Indices du poison dans ceux qui en meurent.

Une mort en occasione plusieurs autres.

Autre cause plus inhumaine de la ruine de ces Peuples.

La seconde cause domestique de la rüine de ces Peuples est si incroyable & si barbare, que je ne puis l'alleguer, sans m'emporter contre l'ennemi commun du genre humain, qui est l'auteur d'une inhu-

manité, dont les bêtes les plus féroces ſont incapables. Ce vice ainſi que je l'ai éprouvé moi-même, & que mes confreres me l'ont raconté, regne univerſellement chez les Gentils de l'Amérique, & les Miſſionnaires ont toutes les peines du monde à le déraciner.

Lors qu'une fille naît, il eſt à craindre que ſa mere ne la tuë.

Qui croiroit que cette même Indienne, qui porte pendant neuf mois ſon enfant dans ſon ſein avec tant de ſoin, renonçant tout-à-coup à la qualité de mere, ſoit capable de devenir le bourreau de la fille qu'elle a mis au monde, & de lui ôter la vie de ſes propres mains. Cela eſt pourtant ainſi, & les filles qui échappent à ce naufrage, ne doivent la vie qu'aux prieres, aux menaces & aux coups que les maris employent pour les ſauver. Ces moyens même ne ſuffiroient point; mais la Providence a fait enſorte que l'affection que les meres prennent pour leurs filles aprés leur avoir donné deux ou trois fois la mammelle, prévaut ſur ce faux amour qui les porte à leur ôter la vie au moment

qu'elles naissent. Elles exercent cette cruauté en cachete, leur rompant la nuque, leur pressant la poitrine, ou leur coupant le nombril si court, qu'on n'y peut y faire de ligature, ce qui leur cause une hémorragie funeste. Cette mauvaise intention est cause qu'aussi-tôt qu'une Indienne sent les premieres douleurs de l'enfantement, elle va secrettement à la Riviére, ou au ruisseau le plus prochain, pour n'avoir point de témoins de sa conduite. Si elle fait un mâle, elle le lave & se lave aussi, & s'en revient chez elle comme si rien n'étoit; mais si elle met au monde une fille, elle lui tord le cou, ou, sans lui faire du mal comme elles disent, elle l'enterre vivante, après quoi elle se lave & retourne au logis.

Elles tuent leurs filles sans qu'on puisse s'en appercevoir.

Elles se lavent dans la Riviére aussi-tôt après qu'elles ont accouché, sans s'en trouver mal.

Dans les cas même où elles acouchent devant leurs maris & leurs parens, si l'enfant vient au monde avec quelque défaut, par exemple, avec une main, ou un pied de moins, ou avec un bec de liévre, comme cela arrive assez souvent,

Elles tuent leurs filles lorsqu'elles naissent avec quelque défaut.

dans ce cas, dis-je, ſoit que l'enfant ſoit mâle ou femelle, tous conſentent unanimement à ſa mort, & on la lui donne ſans délai. Enfin, lorſque la femme accouche de deux Jumeaux, il faut de toute néceſſité que l'un des deux ſoit enterré par la mere ou par ceux qui ſe pretent à ce malheureux office. Je pourrai citer pluſieurs faits de cette eſpece, ſi je ne craignois de bleſſer la pitié de mes Lecteurs, mais je me contenterai d'en rapporter un qui mérite ſon attention par ſa ſingularité. On vint avertir un Miſſionnaire qu'une Indienne venoit d'enterrer ſa fille depuis environ quatre heure. Il vola auſſi-tôt ſur le lieu, & à peine eut-on commencé à enlever la terre, que la petite fille ſortit ſa main hors de la foſſe, comme ſi elle eût demandé du ſecours; on la retira vivante, & le Réligieux la bâtiſa ſous le nom de *Marie du Miracle*. Elle vit encore dans la Miſſion de S. Michel, & elle peut avoir dix ans dans le tems que j'écris ceci.

Cas ſingulier.

C'est ce qui fait que les Missionnaires, qui ont pû engager une Nation nouvellement découverte à force de raison & de presens, à venir s'établir dans une Peuplade, (car tous les Indiens en général, quoique d'une même Nation, vivent dans des lieux separés) après leur avoir fourni des outils pour labourer leurs champs & fabriquer leurs maisons, ont soin de prendre une liste de toutes les femmes enceintes, & d'empêcher qu'elles n'aillent ni à la Riviére ni aux champs dans le dernier mois de leur grossesse, apostant pour cet effet des espions qui les avertissent de ce qui se passe; ce qui n'empêche pas qu'ils n'apprennent de tems en tems que telles & telles ont enterré leurs filles. Et comme le gain des Missionnaires, dans le commencement, consiste à gagner à Dieu le plus d'enfans qu'ils peuvent, soit en les batîsant, soit en les instruisant de nôtre Réligion, on ne sauroit croire combien ils sont touchés de la perte de tant d'innocens, à qui la

Précautions qu'employent

barbarie des meres fait perdre avec la vie temporelle, la vie ſpirituelle qu'ils s'efforcent de leur procurer.

les Miſſionnaires pour éviter ces malheurs.

Je ne prétens pas au reſte que toutes les femmes Gentilles ſoient coupables de cette cruauté, y en ayant pluſieurs qui élevent leurs filles & leurs fils avec une égale tendreſſe, mais le nombre n'en eſt pas aſſez grand pour diminuer l'horreur que cauſe cette déteſtable coûtume, & c'eſt elle, comme j'ai dit, qui jointe à l'uſage du poiſon, & aux guerres qui affligent ces Peuples, fait que ce Païs ne ſeront jamais peuplés, tant que les Indiens ne ſeront point éclairés des lumieres de la foi.

Quatre autres cauſes de la diminutiõ de ces Peuples.

Outre les trois cauſes que je viens de rapporter, & qui ſont conſiderables, il y en a d'autres qui contribuent à la diminution des Gentils, ſavoir, le peu de ſoin qu'ils prennent des malades, leur voracité qui les porte à manger tout autant de fois qu'ils en ont envie, leur nudité, & leur yvrognerie; à qui l'on peut ajoûter la coûtume, qu'ils ont de ſe laver dans les Riviéres lorſqu'ils ſont

le plus échauffés, & plusieurs autres également préjudiciables à la santé. On peut donc dire que la lumiere de l'Evangile, leur procure non-seulement la vie éternelle, mais encore la vie temporelle, bannissant les guerres, & l'usage du poison, & arrêtant la cruauté des meres, si tant est qu'on puisse donner ce nom à des femmes aussi barbares. Si Mr. Noblot (*a*) eût pesé tous ces avantages, qui contribuent infiniment à la population & au bien des Américains, il eût cessé ses plaintes & n'eût point tant exageré la cruauté des *Espagnols* envers les Indiens. Je réprends mon sujet.

Plusieurs meres à qui j'ai reproché leur cruauté m'ont répondu : *cela n'est pas. Nous ne sommes point cruelles, & nous aimons extrêmement nos filles*, réponse, qui m'a fait dire ci-dessus, que cette cruauté, que le Démon leur inspire, est fille du faux amour qu'elles ont pour leurs enfans. Elles sont fermement persuadées que le plus grand bien

(*a*) Tom. 5. de son Hist. Univers.

qu'elles puissent leur faire, est de les ensevelir dans les ténébres de la mort dès l'instant qu'elles commencent à joüir de la lumiere.

Voici la réponse que me fit une Indienne des plus intelligentes de ces Colonies; elle acoucha d'une fille, & sur les instances d'une méchante vieille, elle lui coupa le nombril si court, qu'elle mourut d'une hémorragie. Je sçus un mois après ce qu'elle avoit fait; je lui réprochai son inhumanité avec les termes les plus vifs & les plus énergiques que je pus imaginer. Elle m'écouta sans lever les yeux, & lorsque je crûs que mes raisons l'avoient convaincuë, elle me parla ainsi: „ Pere, si tu veux le „ permettre, je te dirai ce que j'ai „ dans le cœur.“ Je t'écouterai avec plaisir, lui dis-je, & alors elle continua en ces termes, que je traduits litteralement de la Langue *Bètoye*.

„ Plût à Dieu, Pere, plût à Dieu, „ que ma mere, en me mettant au monde, eût eu assez d'a„ mour & de compassion pour moi, „ pour m'épargner les peines que j'ai

Réponse d'une Indienne sur ce sujet.

„ endurées jusqu'aujourd'hui,& que „ j'endurerai jusqu'à la fin de mes „ jours! Si ma mere m'eût enterrée „ en naissant, je serois morte,mais je „ n'aurois point senti la mort, & elle „ m'auroit exemptée de celle à la- „ quelle je suis indispensablement as- „ sujettie,aussi bien que des travaux „ qui me sont aussi amers:eh qui sçait „ le nombre de ceux qui je souffrirai „ avant de mourir? Répresente toi „ bien Pere, les peines auxquelles „ est assujettie une Indienne parmi „ ces Indiens : ceux-ci vont avec „ nous au travail avec leurs arcs & „ leurs fléches, & c'est tout : „ nous au contraire, nous y allons „ chargées d'une corbeille, d'un „ enfant qui pend à nos mammelles, „ & d'un autre que nous portons „ dans cette corbeille : nos maris „ vont tuer un oiseau, ou un pois- „ son, & nous nous béchons la „ terre, & supportons tous les „ travaux de la moisson: ils revien- „ nent le soir sans aucun fardeau, „ & nous, outre celui de nos en- „ fans, nous leur apportons des racines

Travaux des femmes mariées.

„ racines pour manger, & du
„ Maiz pour leur boiſſon : Nos ma-
„ ris, en arrivant chez eux, vont
„ s'entretenir avec leurs amis, &
„ nous, nous allons chercher du
„ bois & de l'eau pour leur prepa-
„ rer à ſouper : ont-ils mangé, ils
„ ſe mettent à dormir, au lieu que
„ nous paſſons preſque toute la
„ nuit à moudre du Maiz pour
„ leur faire de la *Chicha* : eh à quoi
„ aboutiſſent nos veilles ? Ils boi-
„ vent leur *Chicha*, ils s'enyvrent,
„ & hors d'eux-mêmes, il nous
„ roüent de coups de bâton, ils
„ nous trainent par les cheveux, &
„ nous foulent aux pieds. Ah! mon
„ Pere, plût-à-Dieu que ma mere
„ m'eût enterrée dès l'inſtant qu'elle
„ me mit au monde. Tu ſçais toi-
„ même, que nous nous plaignons
„ avec raiſon, puiſque tu vois
„ tous les jours ce que je viens de
„ te dire ; mais tu ne connois pas
„ nôtre plus grande peine, parce
„ que tu en es exempt. Qu'il
„ eſt triſte pour nous, Pere, de
„ de voir la pauvre Indienne ſ

Oiſiveté des Indiens oppoſée au travail des femmes.

Elles ſont mal payées de leurs ſoins.

Autre ſour- d-

„ son mari comme une esclave, „ aux champs, accablée de sueur, „ & au Logis, privée du sommeil, „ & de lui voir prendre au bout „ de vingt ans une autre femme „ plus jeune, qui n'a point de „ jugement. Il s'attache à elle, & „ quoi qu'elle bate nos enfans, & „ qu'elle nous maltraite, nous ne „ pouvons nous plaindre, parce „ qu'il ne fait plus cas de nous, „ & qu'il ne nous aime plus : la „ jeune femme nous commande, & „ nous traite comme ses servantes, „ & si nous nous avisons de nous „ plaindre, on nous impose silence „ avec un bâton. Comment pou„ voir souffrir ces choses ! Une In„ dienne peut-elle procurer un plus „ grand bien à sa fille, que de „ l'exempter de ces peines, & de la „ tirer de cette servitude, qui est „ mille fois pire que la mort : plût„ à-Dieu, Pere, je le repete, „ que ma mere m'eût temoigné son „ amour, en m'enterrant lorsque je „ nâquis, mon cœur n'auroit pas „ tant à souffrir, ni mes yeux à „ pleurer. "

Elles croyent témoigner plus d'amour à leurs filles en les enterrant.

Les pleurs & les ſanglots interrompirent ſon diſcours, & le pis eſt, que tout ce qu'elle dit, & qu'elle eût pû dire, ſi ſa douleur le lui eut permis, eſt exactement vrai. Quant à moi, je ſuis perſuadé qu'il n'y a point au monde de femmes plus malheureuſes que les Indiennes Gentiles, & que comme il n'y a point de travail comparable au leur, il n'y en a point auſſi qui ſoit plus mal récompenſé. D'un autre côté, nous devons ſuppoſer qu'elles ne ſont point éclairées des lumiéres de la foi, qu'elles n'ont point d'idée de l'éternité; & qu'elles n'ont des yeux que pour voir leur malheur & le ſort auquel elles ſont condamnées. A quoi l'on peut ajoûter l'induſtrie du Démon, qui leur répreſente l'eſclavage pour lequel elles naiſſent avec des couleurs ſi vives, qu'elles ſe perſuadent ne pouvoir témoigner plus d'amour à leurs filles, que de les enterrer lorſqu'elles naiſſent; & ce ſentiment eſt ſi fort enraciné chez elles, qu'on a toutes les peines du monde à l'en arracher,

Comme ces femmes ſont privées des lumieres de la foi, elles ne trouvent point de conſolation dans leurs peines.

de ſorte qu'il n'y a pas d'autre moyen de les déſabuſer, que de les inſtruire de nôtre Réligion ; car alors ſachant qu'il y a après cette vie une éternité de peines ou de récompenſes, en même tems que l'inſtruction adoucit & change le génie & les mœurs de leurs maris, elles changent auſſi de ſentimens, & quittent leur barbare coûtume.

L'inſtruction eſt le ſeul rémede à ce mal.

Cet uſage barbare n'eſt point abſolument univerſel.

Je repete ce que j'ai dit, que cette cruauté ne ſe trouve point chez toutes les femmes mariées, ni chez toutes les Nations ; mais je ſoûtiens que ce vice domine chez les Améri-caïnes, ſi l'on en excepte pluſieurs familles, ſurtout celles dans leſquelles les maris ſe comportent bien envers leurs femmes, ce qui prouve que la cruauté que les meres exercent envers leurs filles, naît de celle avec laquelle leurs maris les traitent; & comme celle-ci ceſſe à la faveur de la lumiere de la foi, celle-ci étant une fois bien affermie, les femmes renoncent auſſi bien-tôt à la leur.

Cette coûtume, toute barbare & toute enracinée qu'elle est chez les Peuples dont je parle, n'est rien au prix de celle qui est en usage dans le vaste Empire de la Chine, & qui est d'autant plus monstrueuse, qu'elle est suivie par un Peuple versé dans toutes les parties du Gouvernement.

Cruauté des Chinois envers leurs enfans.

On ordonna autrefois à la Chine, après une mûre déliberation, & cette Ordonnance subsiste encore aujourd'hui, que tous les matins il y ait un certain nombre de charrettes qui aillent par les ruës de *Pekin* & des autres Villes de l'Empire, pour amasser les enfans que les habitans y jettent inhumainement, & aujourd'hui ces mêmes charrêtes servent à recevoir les garçons & les filles de la santé desquelles on désespere. Ce n'est pas tout, on y jette aussi ceux qui naissent aveugles, boiteux, ou manchots, & il suffit même pour s'en défaire, que l'enfant soit contrefait, qu'il naisse avec la lévre fenduë, ou avec quelqu'autre défaut

ſemblable. Il ne faut même pas tant de motif, un ouvrier qui ne peut nourrir que deux ou trois enfans, ſe débarraſſe des autres, & les jette dans la charrette, d'où ils paſſent dans le charnier, ou dans des foſſes deſtinées pour cet uſage, s'imaginant par une ſtupidité ſans exemple, qu'il y a de la pieté à ôter à leurs enfans une vie que la pauvreté où les défauts corporels doivent rendre malheureuſe. Telle eſt la conduite d'un Peuple qui a beaucoup d'intelligence; il n'eſt donc pas étonnant qu'elle ait lieu parmi *les* barbares dont je parle. Dieu maudit les Cananéens & les Jébuzéens; parce qu'ils ſacrifioient leurs enfans aux Idoles, il ordonna à Moïſe & à Joſué de détruire ces Peuples barbares, & pour en avoir épargné, quelques-uns, il arriva dans la ſuite des tems que les Juifs eux-mêmes tomberent dans l'idolâtrie & adopterent la coûtume barbare de ſacrifier leurs enfans, cruauté, qui lors de la diſper-

Ancienneté de cet uſage déteſtable.

ſion des dix Tribus, infecta d'abord nôtre continent, comme on peut le voir dans Torquemada, Alderete, & quelques autres Auteurs, & qui paſſa dans le nouveau monde; témoins les ſacrifices barbares que pratiquoient les *Ingas* & les *Montezumas*, dans le Perou & dans la nouvelle Eſpagne. Tel eſt l'aveuglement des hommes qui ne ſont point éclairés des lumieres de la foi, & telle la haine du Démon pour le genre humain, qu'il s'éforce de détruire par tous les moyens poſſibles.

Pour revenir aux charretes qui conduiſent tous les jours à la Chine tant d'innocentes victimes à la mort, ſans compter une infinité d'autres qu'on jette dans les Riviéres dans les endroits où l'on n'a pas la même commodité pour s'en défaire, le nombre des enfans qu'on expoſe à *Pekin* eſt ſi grand, que les Miſſionnaires de la Compagnie de Jeſus ont ſoin de ſe rendre tous les matins aux portes

de la ville, à l'heure que ſortent ces chartettes, ils les ſuivent juſqu'au charnier, & là ils bâtiſent un ſi grand nombre d'enfans, qu'il y a tel Miſſionnaire qui en a bâptiſé juſqu'à quatre mille dans un an.

Bâtêmes qu'adminiſtrent les Miſſionnaires.

Ce carnage continuel qu'on fait des enfans à la Chine eſt ſi déplorable, que les marchands Maures, tous barbares qu'ils ſont, en ont compaſſion, & en achêtent pluſieurs à très-bas prix, pour les élever dans le Mahométiſme. Les Miſſionnaires Jeſuites François, au millieu de la diſette & de la pauvreté dans laquelle ils vivent à *Canton*, ont érigé une maiſon dans laquelle ils reçoivent & inſtruiſent pluſieurs de ces enfans que les peres ont abandonnés faute de pouvoir les nourrir. Dieu veüille favoriſer une entrépriſe auſſi pieuſe, & toutes celles qui lui réſſemblent, & porter quelques Européens charitables à faire un fond, dont le revenu ſeroit employé à racheter pluſieurs de

Les Maures achetent ces enfans par compaſſion.

ces victimes, dont on pourroit peupler les *Philippines*. Quelle œuvre plus charitable pourroit-on imaginer! Dieu veüille qu'elle s'éxecute un jour!

Je reviens au commencement de ce Chapitre, où j'ai dit, qu'après avoir récherché les causes qui peuvent avoir occasionné une si grande dépeuplation dans l'Amérique, je ne me flatois point d'avoir découvert la véritable. Car, quoiqu'il soit vrai de dire que les trois que j'ai alleguées, sçavoir, la guerre, le poison, & le meurtre des enfans, & quelques autres moins considérables, suffisent pour empêcher l'augmentation de ces peuples, & pour les détruire dans la suite des tems, la difficulté subsiste dans son entier, & l'on n'est pas moins en peine de savoir d'où vient la diversité de langues, d'usages, & de coutûmes qu'on remarque chez des peuples si peu éloignés les uns des autres, & tout ce que j'ai dit jusqu'ici ne nous découvre

point la ſource d'une difference ſi ſenſible. Il peut ſe faire que ces Nations ayent été autrefois nombreuſes : mais finiſſons ce Chapitre en admirant la Providence, dont les voyes ſont ſi cachées, & humilions-nous à la vûë de nos foibles lumières, qui ne nous permettent pas de comprendre la plûpart des œuvres qu'il a expoſées à nos yeux. Cherchons donc la cauſe de quelques autres, qui ſont plus à portée de nôtre intelligence, & qui ne ſont ni moins curieuſes, ni moins utiles.

CHAPITRE XXXIII.

Motifs de leurs Guerres.

ADAM leva la main pour manger du fruit de l'arbre défendu, ce qui fut la même choſe que la lever contre Dieu, & ſe rébeller contre Sa Majeſté ſuprême. De-là vint que ſes paſ-

ſions, auparavant ſoumiſes à la raiſon, ſe révolterent contre lui, & que dès l'inſtant même les animaux les plus féroces, qui lui étoient ſoumis, ſe montrerent rébelles à ſes ordres; & afin qu'il apprit que la guerre étoit dès-lors déclarée dans le monde, Caïn tua l'innocent Abel, & depuis lors la guerre s'eſt perpetuée d'âge en âge juſqu'à nos jours chez tous les Peuples & toutes les Nations de la terre, au point que les paix, qu'on appelle inviolables, & qui ſemblent avoir pour but la tranquillité & l'union des Potentats, de quelques titres ſpécieux qu'on réleve leurs clauſes, ne ſont qu'un répos honnête qu'on ſe procure pour un tems, & qu'un moyen de ſe préparer à de nouvelles guerres, comme ſi les Peuples ne s'étoient unis, & que les Royaumes ne ſe fuſſent formés, que pour ſe combattre & ſe détruire réciproquement.

Source des guerres qui regnent parmi les Peuples.

On ne doit donc point être ſurpris qu'il arrive la même choſe

Les Gentils ſe

font con-tinuelle-ment la guerre.

chez les Nations barbares de l'*Orénoque* & des environs, dont les guerres réciproques ne cessent qu'à mesure qu'ils goûtent cette paix de l'Evangile, que le Ciel annonça la nuit de nôtre rédemption aux humbles Bergers de *Betlehem*. C'est-là que se vérifie véritablement que les Missionnaires annoncent la paix, non-seulement celle des ames, mais encore celle des corps, puisqu'ils réconcilient par le batême les Nations les plus ennemies, quoi qu'il soit vrai de dire que cette paix leur cause beaucoup de pas, & ils les font avec plaisir, parce qu'ils sçavent par Isaïe que les pieds de ceux qui l'annoncent sont extrêmement précieux.

Les Princes n'ont pour l'ordinaire d'autres motifs de faire la guerre, que celui d'agrandir leurs domaines, & d'étendre les limites de leurs Etats, mais ces motifs n'ayant point lieu chez les Indiens de l'*Orénoque*, qui possedent plus de païs qu'ils n'en peuvent

habiter, il eſt à propos de rechercher celui qu'ils peuvent avoir pour ſe faire des guerres ſi ſanglantes & ſi continuelles. Je parlerai enſuite de leurs Chefs, & des cérémonies qu'ils pratiquent à leur inſtallation, de la fabrique de leurs armes, de leur adreſſe à les manier, des poiſons avec leſquels ils les préparent, & de la maniére dont ils les compoſent. Le champ eſt ſi vaſte, que pour le parcourir tout entier, je ſerai obligé de me reſtraindre dans les bornes que je me ſuis preſcrites en commençant cet ouvrage.

L'interêt qu'ils tirent des captifs eſt la cauſe de leurs guerres.

On ſçaura donc que la cauſe principale des guerres que les Indiens ſe font les uns aux autres, eſt l'interêt qu'ils trouvent à enlever les femmes & les enfans, & l'eſpoir du butin & du pillage, qui ne leur procure qu'une médiocre utilité. Autrefois lorſqu'ils faiſoient des eſclaves, ils n'avoient d'autre but que de ſe procurer une plus grande autorité ſur les captifs, un plus grand

nombre d'ouvriers pour le travail des champs, & un plus grand nombre d'enfans pour les employer à leur ſervice. La choſe étoit ainſi avant que les Hollandois euſſent fondé les Colonies *d'Eſquivo*, de *Berbis*, de *Corentin* & l'opulente Ville de *Surinam*, que j'ai marquée dans ma Carte ſur la côte de *Barlovento*, qui va aboutir au *Marannon* : mais depuis que les Hollandois ſe ſont établis ſur cette côte, le commerce eſt devenu le principal motif de ces guerres, parce que les *Hollandois*, les Juifs de *Surinam* & pluſieurs autres perſonnes qui ſe ſont établies dans ce canton, achètent des *Caribes* tout autant de priſonniers qu'ils en font, & même les leur payent d'avance, par où ils augmentent le mal & le fomentent. Les *Caribes* entrent à main armée chez les Nations qui ſe ſont unies à eux, faute de pouvoir leur réſiſter, & achêtent d'elles tous les priſonniers qu'elles ont pû faire dans leurs guerres,

Maniere dont les Hollandois fomentent ces guerres.

pour le prix de deux hâches, de deux coutelas, de quelques couteaux, ou de quelques ouvrages de Jai pour chacun : de-là ils passent secretement chez les Nations ennemies, mettant tous leurs soins à les attaquer de nuit à l'improviste, & à mettre le feu à la Peuplade, & alors la peur de l'incendie, & le bruit des armes à feu dont ils usent, ne laisse d'autre rémede aux assiegés que la fuite : mais comme les *Caribes* ont dressé des embuscades dans les lieux où ils doivent passer, le pillage est sûr, & la boucherie effroyable, parce qu'ils tuent tous les hommes qui sont en état de manier les armes, & les vieilles qui leur sont inutiles, reservant pour la Foire les jeunes femmes & les enfans, qu'ils traitent avec une inhumanité proportionnée à cette conduite.

Moyens dont les *Caribes* se servẽt pour venir à bout de leurs entreprises.

Ils n'en restent pas là, ils embarquent leur prise sur une ou deux Pirogues armées, & continuent leur voyage, sans insulter

Stratageme dont ils se servent

pour assurer leur prise dans leur second voyage.

aucune Nation, quand même elle seroit leur ennemie. Ils disent à celles qui leur sont alliées : „ qu'on „ ne doit point s'en prendre à eux, „ s'ils ont brûlé une telle Peuplade, & emmené ses habitans „ prisonniers, & qu'ils ne leur „ auroient fait aucun mal, s'ils „ les avoient bien reçûs, & s'ils „ leur avoient vendu les vivres „ dont ils avoient besoin pour „ leur voyage : mais qu'ayant „ pris les armes d'une maniére „ aussi incivile, ils ont été obli„ gés de les châtier, pour ap„ prendre aux autres Nations à les „ mieux traiter, & à les mieux „ recevoir ; „ Tel est le stratagême par lequel ils assurent leur expédition pour l'année suivante, & ils réüssissent toûjours, si ce n'est avec la Nation des *Caverres* qui, comme je l'ai dit est nombreuse, & si aguerrie, qu'ils ont toûjours eû le dessous avec elle, quoi qu'ils ayent tenté plusieurs fois de surprendre à l'improviste quelques unes de leurs Colonies.

Auſſi ont-ils ſoin de placer ſur les lieux les plus élevés, d'où l'on découvre une grande partie de l'*Orénoque*, des ſentinelles dans des guérites faites pour cet uſage, où ils placent des tambours d'une groſſeur énorme, dont je parlerai dans la ſuite. La flote ennemie ne paroît pas plutôt, qu'ils frapent ſur leurs tambours, de maniére à ſe faire entendre de tout le voiſinage: Le peuple le plus prochain, qui l'entend, frape ſon tambour, & les ſoldats ſe mettent ſous les armes, & ainſi ſucceſſivement, de ſorte qu'en huit ou dix heures toute la Nation ſe trouve prête à combattre. Tous ſe rendent au poſte où eſt le premier tambour, & attendent l'ennemi de pied ferme, lequel effrayé des pertes qu'il a déja faites, continuë ſa route, s'éloignant du rivage hors de la portée des fléches, & ne s'arrêtant jamais ſur la rive Occidentale, qu'occupe la Nation *Caverre*, de peur qu'elle ne vienne l'attaquer pen-

Vigilance de la Nation *Caverre* pour éviter les ſurpriſes des *Caribes*.

Moyen dont ils ſe ſervét pour s'aſembler.

dant la nuit. J'avertis ici le lecteur que d'oresnavant je ne parlerai de ce qui reste de l'*Orénoque*, que sur le rapport d'autrui, le Pere Joseph Cabarre étant le seul qui ait fait ce voyage, & qui en ait donné la rélation. Dans la suite, Jean Gonzale Navarro, fils du Gouverneur de la Marguerite, qui demeure aujourd'hui à la *Guayane* fit le même voyage, & en 1728 Don Augustin de Arredondo Exempt des Gardes de la Marine, fut envoyé par le Gouverneur de Trinité de dessus le vent *Embijado*, c'est-à-dire, nud & peint à la façon des *Caribes*, avec quelques camarades, avec ordre de remonter l'*Orénoque*; mais le Pilote ayant perdu la tramontane, ils revinrent au bout de quatorze mois de voyage, sans aucune connoissance certaine du célébre *Dorado*, qu'ils avoient été chercher. Ce Jean Navarro & ses compagnons dresserent un Journal de leur voyage, que j'ai lû plusieurs fois, & quoi qu'ils y rapportent plusieurs circonstances, qui

Voyage de Jean Gonzales Navarro.

Journal d'un voyage au haut *Orénoque*.

ont besoin d'être vérifiées, & que je passe sous silence, je ne laisserai pas d'en rapporter quelques unes, qui me paroissent certaines, pour deux raisons, l'une que je les ai observées sur d'autres Riviéres, & chez d'autres peuples, l'autre, parce qu'ayant interrogé là-dessus le nommé Ingnace de Jesus, aujourd'hui Soldat de nôtre Escorte, qui accompagna ledit Navarro dans ce voyage, il m'a paru fondé dans ce qu'il rapportoit. Je cite mes témoins, afin qu'on sache à l'avenir à quoi s'en rapporter.

Les voyageurs dont je parle, s'étant mis en chemin, arriverent à la bouche du *Guaviare*, qu'on appelle communément *Guayavero*. Le Pilote troublé, ou, à ce que je pense, craignant de rencontrer des Nations plus sauvages & plus cruelles que celles qu'ils avoient vûës, au lieu de rémonter l'*Orénoque*, comme on se l'étoit proposé, entra dans la Riviére de *Guaviare*, où au bout de quelques

Ils rencontrent une armée de *Caribes*.

jours de navigation, ils rencontrerent une armée de *Caribes*, qui avoient levé une Foire chez ces Peuples, qui manquant d'outils, & privés de l'amour naturel que les peres ont pour leurs enfans, donnent un fils ou une fille aux *Caribes* pour une hâche, un coutelas, & quatre rangs de grains de verre, la vûë de ces bagatelles faisant plus d'impression sur eux que la tendresse, & les larmes de ces victimes de leur avarice. Mais que le Lecteur ne soit point surpris de cette inhumanité, comme d'une chose inouïe parmi les Barbares, puisque les Nations des Isles & des Côtes des Indes Orientales, qui montrent plus de capacité, qui ont des Républiques, des Royaumes & des Loix (*a*) vendent publiquement leurs fils & leurs filles avec encore plus de solemnité, les unes par nécessité, & les autres pour augmenter leur bien. Mais voyons à quoi aboutit

(*a*) Salmon tom. 2. du Tunkin. cap. 6. & dans plusieurs autres endroits de son Histoire.

la Foire des *Caribes* de l'*Orénoque*.

Après avoir acheté autant d'enfans qu'ils peuvent chez ces Nations, qui sont éloignées de six cent lieuës de la Côte, ils remettent aux Caciques les outils & les quinquailleries qui leur restent, pour qu'ils en achetent des esclaves dans le courant de l'année, jusqu'à leur retour, qui est fixé à l'année suivante ; & pour éviter toute supercherie, ils laissent deux autres Indiens *Caribes* chez chacune de ces Nations, qui gardent les marchandises, qu'ils appellent *Rachats*, & qui meriteroient mieux le nom d'esclavage, puisque c'est avec elles qu'ils ôtent la liberté à tant d'innocens. Ils protestent en partant aux Caciques, que s'ils trouvent à leur retour que les *Caribes* ayent reçû quelque tort, ou quelque insulte des habitans, ils brûleront leurs Peuplades, & emmeneront leurs femmes & leurs enfans, ce qui fait que les Caciques ont un soin extrême de leurs hôtes.

Les *Caribes* laissent des Agens de cõmerce.

Leurs affaires achevées, ils redes-

cendent le Fleuve, & se rendent à la Côte, où sont la plûpart de leurs Peuplades; & dès qu'ils ont pris quelque répos, ils passent dans les Colonies Hollandoises, pour y payer ce qu'ils doivent, & recevoir des à comptes pour le voyage suivant. D'autres y vont pour vendre, & ceux-ci sont en petit nombre, parce que les Hollandois & les Juifs leur donnent une si grande quantité de *Rachapts*, que presque tous les *Caribes* sont endettés, quelque quantité d'esclaves qu'ils volent & *qu'ils* achetent, au moyen de quoi le gain de ceux qui achetent est exorbitant, parce que la paye, la valeur, ou le Rachat, que le Hollandois donne au *Caribe* pour un esclave, qu'ils appellent *Itoto*, consiste en un coffre muni de sa serrure, qui contient dix hâches, dix coutelas, dix couteaux, dix rangs de grains de verre, une piece de vaisselle pour son *Guayuco*, un miroir pour se barboüiller le visage à leur façon, & une paire de ciseaux pour se couper les cheveux en rond. Tout cela en-

Foire qui termine leur voyage, & leurs précautions pour la suivante.

Ce que donnent les Hollandois pour un esclave Indien.

tre dans la caiſſe : mais on lui donne de plus un fuſil, de la poudre, des bales, un flacon d'eau-de-vie, & quelques autres minuties, comme des aiguilles, des épingles, des hameçons, &c. C'eſt là la paye d'un eſclave lors que les *Caribes* le vendent, mais lorſqu'ils l'achetent, ils ne donnent aux vendeurs qui vivent dans les païs éloignés, qu'une hâche, un coutelas, & autres bagatelles & quelque choſe en outre à ceux qui ſont dans le voiſinage, par où l'on peut juger du gain qu'ils font ſur les eſclaves qu'ils achetent, eh combien eſt-il plus grand ſur ceux qui volent, leſquels ſont en plus grand nombre ! Cependant, comme je l'ai déja dit, les *Caribes* ſont toûjours endettés, & cela au point que les Hollandois & les Juifs de *Surinam* les obligent de ſe mettre en campagne, pour en tirer quelque choſe, & ne pas tout perdre.

Les *Caribes* ſont toûjours endettés, quelque gain qu'ils faſſent.

Depuis l'année mil ſept cens un les Hollandois & quelques autres étrangers ſe peignent à la

façon des *Caribes*, ſe mettent des *Guayacos*, c'eſt-à-dire, environ trois aunes de lames d'argent, qu'ils ſe ceignent avec un cordon autour de la ceinture, ce qui eſt la plus grande parure des Grands de l'*Orénoque*, & laiſſent tout le reſte de leur corps nud. On ne ſauroit croire combien de nouveaux ſoldats, qui ſont enrollés depuis peu avec les *Caribes*, ſont inſolens & effrontés. Auſſi fus-je obligé en 1733 de porter mes plaintes au Gouverneur d'Eſquivo; je lui réprésentai les dommages qu'ils cauſoient à nos Miſſions, & l'avertis que s'il n'y mettoit ordre, je porterois mes plaintes à Sa Majeſté Catholique, qui s'en plaindroit à leurs Hautes-Puiſſances. Il me répondit en françois d'une maniére extrêmement polie, rejettant la faute ſur les Juifs de *Surinam*, leſquels malgré la défenſe qu'on leur a faite de vendre des armes & des munitions aux *Caribes*, & cela ſous de peines très-ſeveres, ne laiſſent pas de le faire

Les Hollandois ſe déguiſent & vont avec les *Caribes*.

Soins infructueux de l'Auteur pour prevenir ces déſordres.

faire si secrettement, qu'on ne peut les en convaincre, mais il est certain que les Hollandois, de même que les Juifs, éludent cette défense, se méfiant autant qu'ils peuvent les uns des autres.

CHAPITRE XXXIV.

Dommages que les Armées des Caribes *venuës de la Côte causent aux Missions.*

QUOIQUE les *Caribes* fassent ces sortes de voyages depuis un tems immémorial, j'en ai parlé dans le Chapitre précedent comme s'ils étoient nouveaux, parce que les dommages qu'ils occasionnent, & qui continuent encore, ont récommencé en 1733 à l'occasion que voici. Le Cacique *Taricùra* revenant de ses courses ordinaires brûla le 31 de Mars de la même année le village de *Nôtre-Dame des Anges*, mais heureusement les *Salives* en étoient

Les *Caribes* brûlent une Peuplade des *Salives*.

ſortis. Les maiſons, ſans en excepter la demeure & la Chapelle des Miſſionnaires, furent réduites en cendres. Les *Caribes* amaſſerent quantité de feüilles de Palmier pour mettre feu à la Croix, qui étoit au milieu de la place, mais ils ne pûrent y réüſſir, & le feu ne fit qu'en noircir le pied, comme nous le vîmes pluſieurs jours après. Un *Caribe*, voyant qu'il ne pouvoit la détruire par le moyen du feu, grimpa & arracha la traverſe qui forme les bras, & la jetta dans la Riviére, ainſi que nous le dit un *Salive*, qui s'étoit gliſſé ſecrettement parmi ces Barbares, lequel nous voyant chercher depuis cette traverſe, nous dit qu'il l'avoit vûë jetter dans l'eau. Nous élevâmes une autre Croix beaucoup plus grande à la place de la premiere, nous chantâmes les Litanies de la Vierge, & nous fûmes tous la baiſer à genoux, pour la dédommager des injures qu'elle avoit reçuës des *Caribes*. On rebâtit les maiſons, & au lieu de la Chapelle, on

Dieu ne permet pas qu'ils brûlent la Croix.

On en éleve une autre.

bâtit une Eglise assez grande & assez forte pour servir d'azileaux enfans, en cas de pareil malheur.

La même nuit du 31 de Mars, 27 Pirogues du même Cacique descendirent la Rivière, & les barbares ne se trouvant éloignés que de cinq lieuës de la réduction & de la Colonie *de S. Joseph des Otomacos*, ils l'investirent à la pointe du jour, mais dans le tems qu'ils se disposoient à l'attaquer, ils furent apperçûs des Indiens *Otomacos*, lesquels prenant les armes, & jettant des grands cris, comme c'est leur coûtume, sonnerent l'alarme, de sorte que le Capitaine Jean Alfonse des Castillo accompagné de six Soldats, & Don Felix Sardo de Almazan, natif de St. Clement de la Manche, secondé de quelques camarades avec lesquels il étoit venu de la *Guayane*, prirent leurs fusils, & arrêterent les *Caribes*, ce qui nous sauva tous. Les *Caribes*, qui ne sçavent se battre qu'en traitres, étonnés de cette résistance, gagnerent le large, mais les

Ils veulent brûler la Colonie de Saint Joseph.

Valeur & résistance vigoureuse des *Otomacos*,

Soldats & les *Otomacos* r'animant leur courage, ſe mirent à les pourſuivre, les premiers avec trois Bateaux, & les ſeconds avec plus de vingt Canots, qui ſe trouvoient prêts; mais eux voyant le courage des nôtres, ſe retirerent dans la anſe voiſine, & tirant leurs Pirogues à terre avec une diligence incroyable, ils ouvrirent un foſſé derriere, à laquelle les Pirogues ſervoient de parapet. D'autres éleverent en même tems un retranchement avec de pieux, des faſcines & de la terre avec tant de promptitude & d'adreſſe, qu'on en fut étonné; mais on ſçût depuis que les *Caribes*, avoient avec eux quelques étrangers déguiſés. Nos gens, quoiqu'ils euſſent des fauconnaux ſur la Prouë de leurs Barques, & un grand nombre de fuſilliers, ne pûrent venir à bout de forcer ces rétranchemens, quoiqu'ils combatiſſent avec beaucoup de courage, & ſe retirerent lorſque la nuit fut venuë, & quoiqu'ils euſſent eſſuyé la décharge de cin-

Défenſe des *Caribes*.

quante fusilliers, de deux arquebuses à croc, & qu'on eût fait pleuvoir sur eux une infinité de fléches empoisonnées, il n'en périt aucun. Les *Caribes*, quoiqu'à couvert de leurs rétranchemens, eurent quatorze hommes de tués & plus de quarante blessés, comme nous le sçûmes depuis de quelques Indiens qui les suivoient par crainte. Ils ajoûterent qu'ils menoient avec eux plus de trois cens esclaves, qu'ils lierent & garderent à vûë pendant le combat, crainte qu'ils ne s'enfuïssent, & nos Soldats furent au désespoir de n'avoir pû les délivrer de leur esclavage.

Il ne périt aucun des nôtres, mais les *Caribes* perdent plusieurs de leurs gens.

Nombre des esclaves que les *Caribes* emmenoient.

Cette playe est si récente, que je ne sçai comment j'ai pû en faire le récit, mais il peut servir à nous faire juger des assauts que les *Caribes* ont donnés, des ruses & des stratagêmes qu'ils ont employés pendant sept ans contre ces Missions & quelques autres de l'*Orénoque*, s'éforçant par tous les moyens possibles de bannir le nom Chrétien de ses rivages, & de lever cet obstacle, pour

pouvoir exercer plus impunément leurs vols & leurs brigandages. L'année d'après ils brûlerent la Colonie *de Saint Michel Archange* de la Riviére *Bichada*, & raserent l'Eglise jusqu'aux fondemens. Ils détruisirent quelque tems après la Colonie de la *Conception* de *Uyapi*, de sorte que les Missionnaires Cordeliers qui la deservoient, furent obligés, de l'abandonner, & de se retirer à leurs Missions de *Piritu* avec le Pere François de Las Llagas leur Commissaire; car la prudence demande qu'on menage sa vie, lorsqu'on voit que sa perte ne peut être d'aucune utilité, d'autant plus que Jesus-Christ nous conseille, l'orsqu'on nous persecute dans un lieu, de passer dans un autre, & cette conduite vient bien moins de la crainte qu'on a de la mort, que du désir d'employer sa vie pour le bien du prochain, après que l'orage a cessé.

Maux qu'ils firent en 1734.

Le Missiônaires Franciscains se retirent.

L'ennemi ayant répris une nouvelle audace en 1734 & 1735, attaqua & réduisit en cendres la

Maux plus considerables

Colonie *de Saint Joseph des Otomacos*; on perdit peu de Cathécuménes, mais le dommage ne laissa pas d'être extrêmement considerable, car après qu'ils se furent retirés avec les Missionnaires en lieu de sûreté, les *Caribes* rüinerent de fond en comble les maisons, arracherent les arbres fruitiers, & brûlerent les caves où l'on conservoit les grains; coup fatal, qui pensa bannir pour toûjours les Missions de l'*Orénoque*. Dans cette extrêmité, le Pere Bernard Rotella fut chercher des provisions dans des lieux éloignés de cette Riviére, n'épargnant ni travail ni dépense pour secourir les Cathécuménes, & les empêcher de se retirer. Ce Réligieux revint de ce voyage extrêmement fatigué, n'ayant vêcu que du poisson qu'il plût à Dieu de lui envoyer; mais au lieu de la réconnoissance qu'il méritoit, on le taxa d'avoir entrepris ce voyage dans des vûës differentes, ce qui nuisit infiniment à sa réputation; mais sa conduite ayant été justifiée

qu'on a essuyés jusqu'en 1735.

juridiquement *à Santa-Fé* & *à Caracas*; sur la déclaration de témoins oculaires, on lui donna la satisfaction qui lui étoit dûë, & le public lui rendit son estime. Tels sont les presens que Dieu fait à ses Ministres au milieu de leurs plus grands travaux, & c'est suivant l'Apôtre (*a*) à ces sortes d'épreuves qu'on reconnoit ceux qui suivent Jesus-Christ de bonne foi, & dans la sincerité de leur cœur.

Ce Réligieux eût supporté ses peines avec patience, *s'il fût venu* à bout de son dessein, mais le tems de souffrir étoit venu, & il ne trouva pas même du Maiz, tant ces Peuples sont misérables; desorte que si un honnête homme du voisinage, appellé Michel-Ange, n'eût vendu au Pere quelque peu de Cassave, qui est une espéce de pain fait de racines, les habitans eussent été réduits à l'extrêmité. Nous fû-

Comment on suplée à la disette.

(*c*) *Qui piè vivere volunt, in Christo Jesu, persecutionem patientur.* Ad Timoth. 3. ℣. 11.

mes contents de voir revenir le Pere ſain ſauf d'un voyage auſſi périlleux, & Dieu qui n'abandonne jamais les ſiens, inſpira aux Miſſionnaires & aux Indiens un nouveau moyen de ſubſiſter juſqu'à la nouvelle Récolte; ce fut d'augmenter le nombre des pêcheurs, & de faciliter la pêche, pour que le poiſſon pût tenir lieu de pain & de viande à ce pauvre Peuple, par où l'on verifia que le pain n'eſt point abſolument néceſſaire à la ſubſiſtance de l'homme.

Les *Caribes* détruiſent la Miſſion de *Mamos*.

Les *Caribes* perſuadés qu'ils avoient porté le dernier coup aux Miſſions de la Compagnie, ſe jetterent avec une fureur ſans égale ſur la Miſſion de *Mamos* que les Cordeliers de *Piritu* venoient de fonder prés de la Ville de *Guaya*, & étant entrés dans la Colonie dans le tems que tout le Peuple étoit à la Meſſe, ils mirent le feu à l'Egliſe. Le Pere André Lopez finit la Meſſe, & ayant ſçû que le combat étoit engagé dans la place, il quitta ſes habits Sacerdotaux, prit un Cruci-

fix & s'y transporta, pour animer le Peuple à se défendre. Il reçût un coup de fusil à la jambe, dont il ne fit aucun cas & continua d'exhorter ses oüaïlles avec plus d'ardeur, lorsqu'un sacrilége *Caribe* lui déchargea un coup de Sabre sur la bouche, lui disant : *Tais toi, & ne perds point ton tems à prêcher*. La violence du coup le fit tomber sur la place, on avoit déja perdu trois Soldats & quinze Indiens, & trente *Caribes* avoient été déchirés à morceaux, mais ces derniers prévalant enfin par leur nombre, & le Pasteur ayant été tué, les Brébis chercherent leur salut dans la fuite. Les *Caribes* saccagerent la Colonie, & s'étant jettés sur le Missionnaire pour lui ôter l'habit de l'Ordre, ils le trouverent encore en vie le Crucifix à la main, qui prioit pour la conversion de ces Barbares.

Mort] du P. André Lopez de l'Ordre de S. François.

Accident remarquable.

Ils lui déchargerent un second coup sur la tête, & sans lui donner le tems d'expirer, ils le dépoüillerent, le pendirent à un arbre, &

allumerent du feu dessous pour le brûler : mais cet élement respecta ce saint personnage, & on le trouva huit jours après dans son entier ; & il est à croire que son ame, après avoir été purifiée par les flâmes de l'amour de Dieu & du prochain, s'envola triomphante au Ciel. Si ce malheureux accident fut arrivé un jour plûtôt, il eût infailliblement coûté la vie à trois Missionnaires du même Ordre, qui étoient venus consulter leur Confrere sur des affaires rélatives aux Missions.

Les *Caribes* se proposent de détruire une autre Mission.

Les *Caribes* satisfaits de leur entreprise, aussi bien que du butin & des Esclaves qu'ils avoient fait, descendirent la Rivière, dans l'intention d'attaquer & de détruire la Colonie *de St. Antoine de Caroni*, dont les Capucins de la Province de Catalogne ont la direction : mais un accident imprévû fit échoüer leur dessein ; car comme ils entroient dans la Rivière *Caroni*, sur laquelle cette Peuplade est située, ils trouverent deux In-

diens qui péchoient : ils les appellerent avec leur dissimulation ordinaire, & lorsque leur Canot eût approché de leurs Pirogues, ils en massacrerent un, l'autre se jetta dans la Riviére, nageant entre deux eaux pendant un assez bon espace de tems, mais ayant levé la tête hors de l'eau pour respirer, ils lui tirerent plusieurs coups de fusil, de sorte que réplongeant une seconde fois, il se rendit au village, & y donna l'allarme, surquoi les habitans ayant pris les armes, les *Caribes* continuerent leur route, & renoncerent à leur projet.

Ils sont découverts & se retirent.

Quelque las que je sois de rapporter tant de morts & de carnage, je ne puis passer sous silence celle du Docteur Don Nicolas de Labrid, que les *Caribes* de *Aquire*, branche de l'*Orénoque*, peu éloignée de la côte, massacreren deux ans auparavant. Ce Gentilhomme François, qui étoit pour lors Chanoine de Lyon, s'étant associé avec trois autres camarades, fut trouver le Pape Benoit XIII. à

Rome, & le pria de les employer en qualité de Missionnaire dans les païs qu'il plairoit à Sa Sainteté, laquelle inspirée du St. Esprit (ce sont les termes de la Bulle que l'on garde à *Guayane*) les consacra Evêques pour les quatre parties du monde. Les païs de l'*Orénoque* étant échûs à M. de Labrid, il s'y rendit, & en attendant l'expédition de ses Bulles & l'agrément de S. M. C., le Gouverneur *de la Trinité* & de la *Guayane*, lui offrit un logement chez lui. Cet illustre Prélat le remercia de son offre, & prit le parti d'attendre à la *Cayene* les dépêches de Sa Sainteté. Il s'embarqua en effet dans le dessein de s'y rendre, mais son zéle lui ayant fait changer de dessein, il prit une autre route, & vint moüiller dans la Rivière de *Aquire*, où les *Caribes* le reçûrent à bras ouverts, pour mieux cacher leur trahison; car au bout de quelques jours, ils massacrerent deux Prêtres de sa suite, & lui couperent la tête d'un coup de Sabre. Ils prirent les or-

Les *Caribes* tuent M. de Labrid.

Ils volent les ornemés & brisent un Crucifix.

nemens, & briserent un Crucifix d'ivoire & un Autel qui avoit été consacré par le Pape, dont le nom se voit encore sur les morceaux. Ce Prélat est enterré à côté du maître Autel de l'Eglise *de Saint Joseph de Oruna*, dans l'Isle *de la Trinité*, du côté de l'Evangile, & les corps de ses deux compagnons sont enterrés de l'autre.

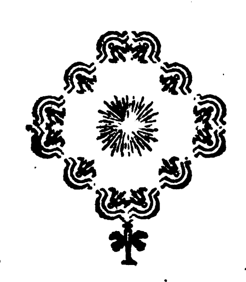
Je passe sous silence plusieurs autres attaques des *Caribes*, dont on trouvera le détail dans l'histoire générale de la Province & des Missions du nouveau Royaume de Grenade, & il me suffit de dire que ces Peuples ont employé toutes les ruses & tous les stratagémes imaginables pour détruire les Missions de la Compagnie, & qu'animés, comme ils le disoient eux-mêmes par l'exemple de leurs ancêtres, qui dans les années 1684 & 1693 avoient massacré les anciens Missionnaires de l'*Orénoque*, ils étoient résolus de continuer la guerre jusqu'à ce qu'ils eussent tué tous les Missionnaires, & détruit leurs Co-

lonies ; mais en dépit de l'enfer on a rétabli les Miſſions qu'ils avoient ſaccagées, & on en établit tous les jours de nouvelles, que Dieu protege d'une maniere viſible.

Les Miſſions augmentét tous les jours en dépit du démon & des *Caribes*.

Nous eſperons aujourd'hui que le zéle de nôtre invincible Monarque ſecondé de la vigilance de Don Gregorio Eſpinola de Los Monteros, Colonel, Gouverneur & Capitaine Général des Provinces *de Cumana* & de la *Guayane*, fera révivre la tranquillité dans les Païs de l'*Orénoque*, & hâtera les progrès des Miſſions qu'on y a fondées pour l'inſtruction des Gentils.

Moyens qu'on a pris pour procurer la paix aux Miſſions, & pour en augmenter le nombre.



CHAPITRE XXXV.

Chefs militaires de ces Nations : Qualités qu'on éxige d'eux : Cérémonie de leur Réception.

Les Indiens font consister tout leur honneur dans le courage.

LA vertu, le courage, & les lettres sont trois échellons par lesquels les hommes arrivent au comble de l'honneur, des applaudissemens & de la vénération; mais les Peuples dont je parle ne connoissant pas même par leurs noms la vertu & les lettres, bornent toute leur ambition à la valeur & à la dexterité avec laquelle ils s'exercent dès l'enfance à manier l'arc, la fléche, la lance & le sabre. C'est-là où se réduisent tous les amusemens de leur enfance; ils font des arcs, ils aiguisent des fléches, ils peignent des massuës, ils construisent des rondaches, & unissent des branches de bois aussi dures que l'acier, pour en former des lances, se moulant

en cela ſur ce qu'ils voyent pratiquer. Les enfans d'une même Peuplade forment des Bataillons, éliſent des Chefs, prennent des enſeignes, & donnent des Batailles, dont le ſpectacle cauſe un plaiſir infini aux peres. Ils ſe ſervent dans ces ſortes d'eſcarmouches de fléches de gros jonc, qui ne peuvent faire aucune bleſſure, & ſe garantiſſent à la faveur de leurs rondaches des pierres, des fléches & des lances qu'on leur tire, & comme c'eſt l'unique exercice qu'ils pratiquent toute leur vie, ils s'y rendent extrêmement adroits, au point même que la choſe paroît incroyable. Voici un fait dont j'ai été témoin oculaire.

Les eſcarmouches ſont les jeux de leur enfance.

Un Indien *Otomaque*, tout cicatriſé des bleſſures qu'il avoit reçûës dans pluſieurs batailles contre les *Caribes*, vantoit ſes exploits à trois ſoldats de nôtre eſcorte, leur diſant, comme je paſſois: „ Si je porte ſur moi les marques de ces „ bleſſures, c'eſt que j'ai été atta- „ qué par pluſieurs ennemis à la

Adreſſe avec laquelle un Indien *Otomaco* ſe déféd.

,, fois; mais ils ne m'ont jamais
,, blessé, lorsqu'ils ne se sont pre-
,, sentés qu'au nombre de trois. "
Ayant fini de parler, ils fit trois monceaux de ces dattes dont ils se nourrissent, qu'il disposa en forme de triangle à une assez bonne distance les uns des autres, il se posta au milieu, & ayant mis son enjeu, il dit aux Soldats: ,, Tirez sur moi,
,, si quelqu'un de vous me touche,
,, je perds ma gageure, mais je
,, la gagnerai, si je me défends
,, contre tous. ,, Je restai pour être témoin de ce *spectacle*, & je fus surpris de la legereté avec laquelle cet Indien changeoit de place, à peine touchoit-il des pieds à terre: il baissoit la tête, pour éviter un coup, il retiroit une jambe pour en esquiver un autre, il plioit le corps pour se garantir d'un troisiéme, on l'eût pris pour un corps fait à charnières, & tout pénétré de vif argent. Les trois Soldats tirerent d'abord sur lui dans le seul dessein de l'atteindre, mais le dépit s'empara de leur cœur, lors-

qu'ils virent que l'Indien esquivoit tous leurs coups, & celui-ci après avoir mangé ses dattes, se retira avec la gageure. Ce divertissement plût si fort aux Soldats de la garnison, qu'ils perdirent depuis avec plaisir leur gageure, contents d'être témoins de la dexterité & de l'agilité singuliére de l'*Otomaque*. L'historien Herrera (*a*) dit avoir vû un Indien qui se mouvoit avec l'agilité d'un Espervier, & qui évitoit les pierres qu'on lui tiroit, quelque grand qu'en fut le nombre.

Les Indiennes exercent aussi leurs enfans à tirer la fléche, ne leur donnant jamais à manger, qu'ils n'ayent attrapé d'une certaine d'istance la viande où le fruit dont ils ont envie avec la pointe de cette arme. Je ne puis exprimer l'adresse avec laquelle ils manient l'arc & la fléche, il suffit de dire qu'on a regardé comme une providence spéciale de Dieu, que les *Caribes* ayent adopté l'usage du fusil, parce qu'ils ne manquent ja-

(a) Decad. 1. Lib. 6. Cap. 9.

Avantage de ces armes sur les nôtres.

mais leur coup avec la fléche, au lieu que nos Espagnols font peu de cas des armes à feu dont ils se servent. La raison en est, qu'étant accoûtumés à l'usage de l'arc, ils sçavent que plus ils le bandent, & plus leur coup est assuré, d'où ils concluent par un effet de leur ignorance, que la balle frappe d'autant plus sûrement au but, qu'ils mettent une plus grande quantité de poudre dans le fusil, ce qui est faux, puisque la bale s'écarte d'autant plus, que le fusil est plus chargé. De plus, dans le tems qu'ils chargent & déchargent inutilement leur fusil, sans faire du mal à personne, ils pourroient décocher six ou huit fléches, dont les coups seroient inévitables, & ainsi nous devons remercier Dieu de ce qu'ils persistent dans l'ignorance où ils sont à cet égard.

Soins qu'ils se donnent pour paroitre vaillans.

La jeunesse s'étant exercée comme je viens de le dire, quelques uns, avant d'aller à la guerre, ont déja acquis la réputation de bien tirer la fléche, ou d'en parer les

coups avec la rondache, ou l'arc, à quoi peu de personnes réüssissent, & c'est pour cela même qu'ils sont plus estimés. Lors qu'ils sont en âge d'aller à la guerre, ils se proposent l'honneur pour prix de leurs actions, & n'aspirent à autre chose qu'à passer pour courageux & à dévenir Capitaines. Dans cette vûë, ils conservent avec soin les dépoüilles qu'ils ont emportées à la guerre, & élevent autant de Statuës qu'ils ont tué d'ennemis, se servant pour cela de feüilles de Palmier, qu'ils entrelacent avec art; ils pendent ces Statuës aux planchers de leurs maisons, & lorsque quelqu'un vient leur rendre visite, aprés lui avoir fait les complimens usités, ils lui disent: „ Je „ suis trés-vaillant, j'ai déja fait „ tant de campagnes, voi com- „ bien d'ennemis j'ai tués: je serai „ un grand Capitaine. „

Cruel souvenir de leur valeur.

Quoique cette coûtume soit presque générale chez les Indiens, elle n'est cependant point suivie par les *Achaguas*, ni par les *Salivas*,

qui ne se piquent point d'être guerriers, & qui disent eux-mêmes que leurs ancêtres ne l'ont jamais été, & je ne connois qu'un *Salive*, qui est aujourd'hui Chrêtien, qui ait dégeneré à cet égard, ayant subi les épreuves dont je parlerai tantôt; mais cela n'empéche pas que ces deux Nations ne se piquent d'avoir de belles armes, des panaches de plumes, & tous les autres attirals convenables à des guerriers, & que dans le sein de la paix, & du plus grand sang froid elles n'étourdissent le monde de leurs fanfarronades & du récit de leurs exploits.

Epreuves que subit celui qui aspire au grade de Capitaine.

Celui qui aspire à augmenter de grade, commence par s'attacher un certain nombre d'hommes, qu'il gagne ou par le bruit de sa valeur, ou par la crainte, ou par le crédit de ses parens & de ses amis. Lorsqu'il a une centaine de personnes à sa suite, il fait bonne provision de *Chicha*, il invite les Caciques & les Capitaines de sa Nation, il leur conte ses exploits,

& demande de ſubir l'examen pour pouvoir être reçû Capitaine. Les juges ayant admis ſa Requête, on le place tout nud au milieu de la maiſon, & le Capitaine le plus ancien s'armant d'un foüet de *Pite* bien torſe, lui décharge ſur le corps bon nombre de coups à differentes réprises, & la cérémonie ne ceſſe qu'après que les chefs ſe ſont ſucceſſivement épuiſés, à foüeter ce malheureux. Les Caciques & tous ceux qui ſont préſens, gardent cependant un profond ſilence & obſervent ſi l'aſpirant ſupporte ſon mal en homme de cœur; car la plus légere plainte ſuffit pour les obliger à lui refuſer leurs ſuffrages, & pour l'exclurre des deux autres examens qui reſtent; au lieu que s'il ſuporte ſans impatience & comme une Statuë ce déluge de coups qui l'écorchent juſqu'au vif & le couvrent de playes, on lui prodigue les applaudiſſemens & les loüanges, & tous s'ennyvrent pour lui témoigner leur allegreſſe, & c'eſt ainſi que ſe termine ce premier examen.

Seconde épreuve plus rigoureuse.

Cette épreuve toute barbare qu'elle est, n'est rien au prix de la suivante, & il n'y a que le Démon, ce cruel ennemi des hommes, qui ait pû leur inspirer des loix & des usages aussi affreux & aussi barbares.

Après que l'aspirant a donné quelques mois à la guérison de ses blessures, il prépare la même quantité de *Chicha*, il donne jour pour la fonction, & l'assemblée étant formée, on suspend un *Hamac* (c'est une couverture de Coton bien tissu, qu'on suspend au moyen de deux cordes entre deux arbres ou deux murailles, & qui sert de lit aux grands, le Peuple ne couchant que dans un *Chinchorro*, qui est une espéce de filet, qu'on suspend de la même manière) dans lequel le prétendant se couche, & se place comme il juge à propos; & aussi-tôt les Capitaines destinés à l'examiner, l'enveloppent dedans tout entier, & l'assujettissent au moyen de trois ligatures, dont l'une est aux pieds, l'autre à la tête, & la troi-

troisiéme entre deux, aprés quoi les Capitaines soulevant chacun de leur côté les bouts du hamac, ils soufflent dedans avec un tuyau plusieurs milliers de fourmis, dont la morsure est telle, que lorsqu'on veut les arracher, elles se laissent plûtôt couper en deux, que de lâcher prise.

Il doit souffrir la morsure des fourmis.

Que fera nôtre brave au milieu de cinq à six mille fourmis, qui le mordent de tous côtés, sans qu'il puisse se défendre, ni même remuer? Car la formalité de cet examen, de même que sa bonne ou sa mauvaise issuë, dépendent d'un seul mouvement, qui donne à connoître son impatience, & la peine que lui causent ces fourmis dévorantes; & s'il lui échape par hazard le moindre cri, lorsqu'elles lui mordent les paupiéres, ou quelqu'autre partie délicate du corps, son procès, est perdu, son examen tourne à sa honte, & il se rend incapable d'obtenir le grade de Capitaine. Lors, au contraire, qu'il souffre avec courage

la morſure de ces inſectes pendant le tems preſcrit par leur Loi diabolique, on l'en felicite, & l'on s'empreſſe à le délivrer des fourmis qui le couvrent d'un bout à l'autre, & dont les têtes ne quittent les chairs, qu'après qu'on leur a fait lacher priſe au moyen d'un oing deſtiné pour cet effet. On ſe met enſuite à boire, juſqu'à ce que tout le monde n'en puiſſe plus, car c'eſt par là que finiſſent pour l'ordinaire leurs aſſemblées & leurs affaires.

Cette ſeconde épreuve eſt infiniment plus cruelle que la première, auſſi cauſe-t'elle plus d'horreur, mais comme elles ne ſont point mortelles ni l'une ni l'autre, elles ne peuvent entrer en comparaiſon avec la troiſiéme, dans laquelle un grand nombre de perſonnes perdent la vie.

Epreuve du feu.

La troiſiéme épreuve, qu'on peut appeller infernale, ſe fait de la manière ſuivante. Le Magiſtrat & le Peuple s'étant aſſemblés dans le lieu où elle doit ſe faire, on ſuſpend en l'air à la hauteur d'une aune

une claie de roſeaux deliés, d'une force & d'une capacité ſuffiſante pour recevoir le corps de celui qui ſubit l'examen, ſur laquelle on met une couche de feüilles de plane, qui ont une aune de long ſur une demi aune de large; l'aſpirant ſe place ſur ce lit, ou plûtôt ſur cet échafaud, le ventre en l'air, & met dans ſa bouche un tuyau d'environ une aune de long, qui lui ſert à prendre ſa reſpiration, aprés quoi on le couvre tout entier de feüilles de planes, obſervant de percer celles qui lui couvrent la tête, pour donner paſſage au tuyau. Le Candidat ainſi enterré ſous cet amas de feüilles, on allume du feu deſſous, dont la flâme ne s'éleve pas juſqu'à la claie mais qui donne aſſez de chaleur pour étouffer cette ignorante victime, déja accablée du poids des feüilles qui la couvrent. Cependant des gens préposés pour cet effet, ont ſoin d'augmenter ou de diminuer le feu, de manière qu'il n'excede point le degré preſcrit par la loi, tandis que

plusieurs en meurent

d'autres observent avec soin si le patient remue ou non, le moindre mouvement suffisant pour l'exclurre de sa prétention. D'autres se tiennent près du tuyau pour observer si sa respiration est forte ou foible, & lorsque le tems fixé pour l'épreuve est expiré, on ôte promptement les feüilles, & au cas que le prétendant soit mort, ce ne sont que pleurs & que gemissemens dans l'assemblée, au lieu que s'il est vivant, tout rétentit de cris de joye, on le felicite, l'on boit à sa santé, & l'on tient sa valeur pour suffisamment éprouvée. Voilà ce que les Indiens souffrent pour l'honneur. Que ne feroient-ils point si l'interêt s'y joignoit?



CHAPITRE XXXVI.

Differentes Armes de ces Nations : leur adresse à s'en servir : leur Structure. Tambour dont ils se servent pour convoquer le Peuple à la Guerre.

§. I.

Leurs Armes, leur Structure & leur Usage.

DIEU, en donnant aux animaux un instinct qui les porte à veiller à leur conservation, leur a donné en même tems des armes offensives & défensives pour pouvoir s'en servir dans le besoin. L'homme seul a été excepté de ce privilege, parce qu'il est infiniment plus courageux que les animaux, & que sa raison le met en état d'inventer les armes dont il a besoin pour sa sûreté & pour sa défense.

Ancienneté de l'arc & de la fléche.

De toutes les armes qu'a inventées l'induſtrie humaine, il n'y en a point de plus anciennes que l'arc & la fléche, ſoit que celles-ci ſoient plus proportionnées à ſon genie, ſoit qu'elles ſoient plus aiſées à manier. Quoiqu'il en ſoit, nous voyons par l'Ecriture ſainte que leur uſage eſt auſſi ancien que le monde, & nous apprenons des Auteurs ſacrés auſſi bien que des Auteurs profanes, que toutes les Nations de l'ancien monde s'en ſont ſervies, de même que s'en ſervent encore aujourd'hui celles du nouveau. Les Amériquains ont comme nous des boucliers & des rondaches, des maſſuës & des lances d'une ſolidité qui ne le cede en rien à nos meilleures bayonnetes. Ils ont comme nous des tambours, des clairons & des trompetes pour diriger la marche des troupes, & les exciter au combat. Mais ce à quoi ils s'attachent le plus, c'eſt à ſe peindre le corps, & ſurtout le viſage d'une manière ſi hideuſe, qu'ils reſſemblent plûtôt a des Démons qu'à des hommes, & nous liſons

Armes offenſives & défenſives.

Maniere horrible dont les Indiens

dans l'Hiſtoire des Miſſions de *Chaco*, & dans quelques autres, que pluſieurs Eſpagnols d'une valeur éprouvée, & qui s'étoient trouvés à pluſieurs batailles en Europe, ont été ſi fort ſurpris de leur laideur, qu'ils s'en ſont enfuïs honteuſement, ce qui a fait un tort conſiderable à nos armées. Leur vûë fait horreur, il eſt vrai, & leurs cris étourdiſſent de loin, mais on ne peut s'empêcher d'en rire, lorſqu'on ſe trouve à portée de les entendre. Je ſuis courageux comme un tygre, dit l'un; je ſuis feroce comme un Cayman s'écrie l'autre, & cependant tous ces braves, ſi l'on en excepte les *Otomacos* & les *Caverres*, ne voyent pas plutôt tomber quelques-uns de leurs camarades, qu'ils prennent la fuite, outre qu'ils n'attaquent jamais, qu'ils ne ſoient ſûrs de leurs avantages; auſſi toutes leurs Guerres ſe réduiſent-elles à des embuſcades, à des retraites ſimulées à des aſſauts nocturnes, & autres choſes ſemblables. Voyons maintenant comment ils fabriquent leurs armes.

ſe peignent lors qu'ils vont à la guerre.

Noms qu'ils ſe donnent par vanité.

Maniere dont ils fabriquent leurs armes.

Plusieurs personnes, qui sçavent combien il est facile d'époinrer une fléche, une lance, & de former une massuë d'une pièce de bois brut, trouveront cet article inutile; mais je les prie de se transporter avec moi chez quelques unes de ces Nations, qui ne connoissent le fer qu'à l'aide des hameçons & des harpons que leur distribuë un Missionnaire, qui n'ont ni couteau, ni hâche, ni enfin aucun outil pour fabriquer leurs armes & pour les polir, & je m'assure qu'elles seront curieuses de connoître les moyens dont elles se servent pour suppléer au défaut de ces sortes d'instrumens.

Ils travaillent sans outils.

Les Peuples chez lesquels il y a des Missionnaires, ou qui sont voisins des Missions, se servent aujourd'hui des outils nécessaires pour ces sortes d'ouvrages, mais toutes les Nations en général, avant l'arrivée des Espagnols, & plusieurs même où ils n'ont point encore été, ne travaillent leurs armes, leurs tambours & leurs bateaux, qu'avec le feu & l'eau, & qu'à force de tems

Les charpentiers n'ont d'autres outils que l'eau le feu & la patience.

& de patience. Elles se servent du feu pour ouvrir le bois & en retrancher ce qui est nécessaire & elles employent l'eau, qu'elles ont toûjours à la main, pour amortir son activité, & l'empêcher de faire de trop grands progrès. Il faut être d'une patience à l'épreuve pour les voir travailler; leur ouvrage avance sous leurs mains avec la même vîtesse à peu près que l'herbe croît dans un champ, ce qui est une lenteur proportionnée à la paresse naturelle des Indiens.

Leurs ouvrages leur coûtent un tems infini.

Après avoir ôté autant de matière qu'il en faut pour donner à la piéce de bois qu'ils ont choisie, la forme d'une lance, d'une massuë, ou d'une fléche, ils recommencent un second travail, qui n'est ni moins long, ni moins fatiguant que le premier. Ils prennent une quantité de gros colimaçons qui s'engendrent dans les terres humides & marécageuses, ils brisent leurs coquilles, & se servent du tranchant pour polir leurs armes & leur donner la derniere façon, ce qui demande un tems & une patience incroyables.

Paraman Rémede éficace & fort estimé.

Cela fait, ils adaptent à l'extrémité de leurs fléches une pointe, ou une arête de raye, qu'ils affermissent avec du fil enduit de *Peraman* qui est une espéce de cire d'Espagne approchante de la nôtre, laquelle est faite avec de la cire noire & d'autres resines qu'ils fondent dedans à force de feu. Ce *Peraman* appliqué tout chaud sur une fracture, de quelque espéce qu'elle puisse être, consolide l'os en peu de jours, sans qu'il soit besoin d'y revenir, pourvû qu'on ait soin de ne point remuer la partie fracturée, ainsi que je l'ai éprouvé plusieurs fois moi-même.

§. II.

Leurs Tambours, leur Fabrique & leur Son.

ILs fabriquent leurs tambours à l'aide du feu & de l'eau, de la manière qu'on l'a vû ci-dessus, & leur donnent le poli à force de tems avec des coquilles de collimaçons. Je

n'ai jamais pû sçavoir la manière dont ils s'y prennent, quoique j'aye taché de m'en instruire, je ne leur ai jamais vû fabriquer de tambours, & ceux qui me sont tombés entre les mains étoient entiérement achevés. J'ajoûterai que je n'ai point de termes pour expliquer leur figure, & elle est si extraordinaire, qu'il faut l'avoir vûë soi-même, pour pouvoir s'en former une juste idée. Je vais m'expliquer le mieux qu'il me sera possible.

Dans l'endroit le moins fréquenté, des maisons des Caciques, il y a trois pieux disposés en forme de potence, la traverse de laquelle pendent deux *Bejuques* longues depuis quatre brasses jusqu'à six, qui soûtiennent par les deux extrêmités un tambour élevé d'une demie aune au dessus de terre, lequel consiste en une piéce de bois creuse, épaisse d'un doigt, que deux hommes peuvent à peine embrasser, & dont la longueur est de trois aunes plus au moins. Cette piéce de bois n'est que d'un seul morceau, & elle

Bejuque espece de sarment fléxible & extrêmement fort.

Forme du Tambour de guerre.

est creuse d'un bout à l'autre. Elle est percée au dessus de la même manière que nos harpes;& elle a dans le milieu une espéce de croissant qui donne passage au Son. C'est dans le centre de cette demi lune qu'on doit frapper pour que le tambour raisonne; car si l'on frappe partout ailleurs, il ne fait pas plus de bruit que si l'on frappoit sur une porte ou sur une table, encore faut-il que les masses soient enveloppées d'une résine qu'ils appellent *Currucay*. Il est bon de sçavoir encore que pour que ces masses produisent leur effet, il faut avoir soin de placer au dessous du tambour un gros morceau de pierre à fusil, d'environ deux livres, qui reponde à plomb au centre de la caisse & de la demi lune, faute dequoi le tambour ne raisonneroit point. Les Indiens fixent ce caillou avec le bitume qu'ils appellent *Peraman*, & lorsqu'il est dans sa place, ils bouchent avec soin les deux ouvertures qui sont aux extrêmités du tambour, qui, comme je l'ai dit, doit être suspen-

Condition nécessaires pour qu'il fasse du bruit.

du en l'air, ne rendant aucun ſon lorſqu'il touche à terre, ou contre quelque corps. Toutes ces conditions, ſurtout celle du caillou, qui paroît la moins eſſentielle, eſt ce qui m'a le plus ſurpris, & qui ſurprendra, je penſe, le lecteur à ſon tour.

Son extraordinaire de ce Tambour.

Ce tambour ainſi diſpoſé, rend un bruit ſi extraordinaire & ſi formidable, que nos Europeens ne manqueront pas de regarder comme fabuleux ce que je vais dire. Je n'oblige perſonne à me croire, & je permets à qui le voudra de ſe tranſporter ſur l'*Orénoque* pour s'aſſurer ſoi-même de la verité du fait. Je ne rapporte que ce dont j'ai été témoin, & j'oſe aſſurer que ces ſortes de caiſſes rendent un bruit extraordinaire, & que ce bruit augmenté par les écos des bois & des montagnes des environs, ſe fait entendre à quatre lieuës à la ronde. Nos Indiens pretendent que les caiſſes des *Caverres*, à qui l'on attribuë l'invention de cet inſtrument, s'entendent encore de plus loin; ſoit que cela vienne de leur forme,

de leur grosseur, ou de la qualité du bois dont ils se servent. Ce qu'il y a de certain c'est, qu'en 1737 un Corps de mille *Caribes*, parmi lesquels se trouvoient cinq Hollandois, qui les conduisoient, ayant attaqué à la pointe du jour la Mission de *N. D. des Anges* on les découvrit à tems, & le Cacique *Pecari* ayant sonné l'allarme avec sa caisse, on l'entendit des Colonies *de S. Ignace* & de *sainte Thérese* qui sont à quatre lieuës de là, surquoi le Pere Ignace Augustin de Salazar assembla les habitans de sainte Therese, & se retira avec eux dans le château de saint Xavier pour mettre sa vie en sureté. Les Indiens de la Colonie que les *Caribes* attaquerent, & qui étoient à la pêche dans un endroit fort éloigné, oüirent aussi ce tambour lorsqu'on sonna l'allarme, & pendant tout le tems du combat, qui dura depuis la pointe du jour jusqu'à trois ou quatre heures du soir. A la fin les *Caribes* se retirerent, emportant avec eux soixante morts & plus de cent

blessés, sans que nous eussions perdu un seul homme. Le même tambour sauva la vie à une infinité de gens qui étoient dispersés dans la campagne, & qui se mirent en sureté dès qu'ils l'entendirent, ce qui les garantit de la fureur des *Caribes*. On ne porte point ces sortes de tambours à la guerre, parce qu'on les entend de l'endroit où se donne le combat, quoiqu'il soit extrêmement éloigné : C'est par le moyen de ces tambours, dont le bruit se fait entendre en peu de tems d'un village à l'autre, que les *Caverres* ont resisté aux *Caribes*, se rassemblant aussi-tôt qu'ils ont avis de l'arrivée de l'ennemi.

Je prie le lecteur de se rappeller le célebre Cornet dont Alexandre se servoit pour appeller ses Généraux à quatre lieuës à la ronde, lorsque leur presence étoit nécessaire. Ce Cornet n'étoit recommandable ni par sa grosseur, ni par la rareté de la matière, mais par sa structure singuliere, une infinité de choses qui paroissent impossibles, ne

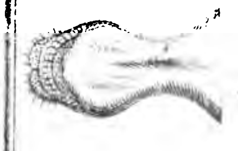
dependant que de quelques circonſtances extrêmement légeres. Les Indiens portent avec eux, lorſqu'ils vont en campagne, de petits tambours faits à peu près comme les nôtres, ils s'en ſervent auſſi pour danſer & pour celebrer les jours où toute la Nation s'enyvre, & alors ils y joignent differentes eſpéces de flutes, dont j'ai parlé en ſon lieu.

§. III.

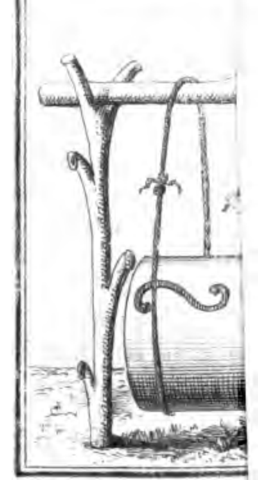
Du Son du Tambour Caverre *& de ſon étenduë.*

LE bruit du tambour, *Caverre* tout extraordinaire qu'il eſt, n'eſt rien au prix de celui qu'a fait en Europe ce que j'en ai rapporté. C'eſt un tambour, a-t'on dit, *donc il doit avoir le même ſon que nos tambours.* Cette conſequence eſt fauſſe, & je réponds à cet argument par cet autre : *ce tambour eſt dans toutes ſes parties tout-à fait different des nôtres ; il doit donc avoir un ſon*

Manati, ou Vache



Tambour de



entierement different.

Cette conſequence paroit beaucoup meilleure que l'autre ; car ſi le premier raiſonnement avoit lieu, on ne pourroit s'aſſurer des choſes qui ſe trouvent dans les Païs étrangers, qu'autant qu'il s'en trouveroit de ſemblables chez nous, ce qui rendroit toutes les hiſtoires inutiles. Sur ce principe on nieroit hardiment que le bois des Philippines appellés *Molanguèn* ſe convertiſſe en pierre ; que ſur les Côtes de la *Terre-Ferme*, le bois gris de *Guayacàn*, étant jetté dans l'eau, ſe change en pierre à fuſil ; cependant ces deux tranſmutations ſont vrayes, & j'ai eû moi-même un morceau de ce dernier qui étoit la moitié bois, & moitié caillou. Il faudroit nier auſſi que l'eau de *Guancabalita*, qui eſt une eau minerale du Perou, étant tirée du ruiſſeau, & miſe dans des moules, y prend la figure qu'on veut, & ſe convertit en des pierres dont on bâtit les maiſons. Il faudra revoquer en doute ce qu'on rapporte des deux célebres fours à

chaux de *Tanlagua* & de *Conconuto*, dont le premier eſt éloigné de neuf lieuës de *Quito*, & le ſecond de huit du *Popayan*. Ce ſont deux ſources dont l'eau ſe convertit en pierres à chaux, de ſorte que ſi elles étoient prés de *Guancabalita*, on y verroit une merveille, ſavoir des murailles bâties avec de la pierre & de la chaux, qui auparavant étoient une eau courante. Toutes ces merveilles deviendront mépriſables, ſi la première façon de raiſonner a lieu, & il en reſultera cette conſequence, que n'y ayant point en Europe des arbres qui donnent du *Cacao*, de la *Cochenille* & de l'*Achiolt* ni du bois de *Campêche*, il ne ſçauroit y en avoir non plus dans les Indes.

Je n'en demeure pas-là & je vais établir ce que j'ai avancé touchant le bruit du tambour *Caverre* de l'*Orénoque* ſur des preuves tirées de la ſaine Phyſique, & ſur des experiences dont tout homme qui a la moindre teinture de

Philoſophie ne ſçauroit douter ; & je ſuis perſuadé que ceux qui ignorent cette ſcience verront avec plaiſir les principes & les expériences dont je me ſers pour appuyer mon ſentiment. J'entre en matiére.

Nous avons quatre choſes à conſiderer dans le ſon & dans la voix, ſçavoir, la *Production*, la *Propagation*, la *Refléxion*, & *l'augmentation*. Sa diminution ne fait rien à mon ſujet, mais il eſt bon de ſçavoir la difference qu'il y a entre le *ſon* pris en général, & le ſon particulier. Le ſon en général n'eſt autre choſe qu'une vibration de l'air, qui ſe fait lorſqu'il eſt mû avec plus ou moins de force. La vibration active imprime à l'air plus au moins de mouvement & d'ondulation, ſelon le plus ou le moins de ſalidité du corps ſonore, par exemple, de la cloche, du tambour, ou de la timbale. Le ſon qui reſulte de la ſimple impulſion de l'air varie, à proportion de la force qui le pouſſe hors

du clairon, du basson, de la flute ou du hautbois, & l'on peut dire la même chose de la voix de l'homme & de celle des animaux, quoiqu'elle soit extrêmement variée. Enfin la varieté des accords dans les instrumens de Musique, vient de ce qu'il y a des cordes qui se meuvent entierement, tandis que d'autres ne se meuvent qu'en partie, du plus ou moins de grosseur de ces mêmes cordes, & de la differente capacité des instrumens, & telle est à proprement parler la *Production*, ou la cause productrice du son. La *Propagation* du son se fait par le moyen des vibrations que l'air a réçuës, & qui se communiquent successivement à toutes ses parties, de même que lorsqu'on jette une pierre dans un étang, il se forme, à commencer de l'endroit où la pierre est tombée, une infinité de cercles concentriques, qui ne se terminent qu'au rivage. Voici une experience qui prouve ce que j'avance: que l'on frappe sur une

cloche, ou ſur une caiſſe près d'un étang ou d'une fenetre par laquelle entrent les rayons du ſoleil, pour qu'on puiſſe découvrir les atomes qui voltigent dans l'air, on verra mouvoir l'eau de même que ces atomes proportionnellement aux coups ſonores de l'un & de l'autre inſtrument, en quoi l'on voit un exemple de la manière dont les vibrations de l'air ſe communiquent ſucceſſivement à ſes differentes parties.

La vîteſſe de ces vibrations ſucceſſives de l'air qui nous environne eſt ſi grande, qu'on a reconnu par pluſieurs expériences que le ſon parcourt cent quatre vingt braſſes de chemin dans l'eſpace d'une ſeconde, de façon, que le ſon qui continueroit une heure entiére, ſe feroit entendre à une diſtance de 283 lieuës communes d'Eſpagne, en quoi il faut faire attention à l'heure, & aux circonſtances dans leſquelles on tire, par exemple, une piéce d'artillerie, parce que le ſon fait plus de chemin la nuit

que le jour, à proportion que le tems est plus ou moins calme, quoiqu'il soit vrai de dire qu'il va beaucoup plus loin lorsqu'il suit le cours du vent.

Voici une experience du Pere Grimaldi (a) qui prouve encore mieux la vîtesse de cette ondulation successive de l'air que le bruit a mis en mouvement; plusieurs personnes l'ont faite après lui avec succés. On pose un tambour sur un terrein bien uni, & l'on met dessus deux dez, & s'il arrive qu'un corps de *Cavalerie* marche vers l'endroit où il est quoiqu'il soit encore éloigné, on voit tremousser les dez. On employe ce même moyen dans les places assiegées pour découvrir l'endroit où le mineur travaille, car quelque profonde que soit la mine, les dez & tambour ne manquent pas de repondre à tous les coups de pioche qu'il donne. Quoiqu'on se serve de cette dernière experience pour

(a) In Phys. Math. de Lumine.

prouver la vîtesse avec laquelle le bruit ou le son se transmet à travers la terre, elle ne laisse pas d'être une preuve évidente de la promptitude avec laquelle un corps aussi subtil que l'air doit se transmettre d'un lieu à un autre. L'extension du son seroit peu de chose, sans la refléxion, par le moyen de laquelle un son en produit plusieurs autres, lorsque le lieu le permet, ou du moins un, lorsque la voix & le son donnent contre un corps solide, ce qui produit l'*Echo*.

L'Echo fait sur l'oreille ce que la refléxion d'un miroir fait sur les yeux. Le miroir renvoye à nos yeux l'image de l'objet qui est placé vis-à-vis, & le rocher ou la voute qu'on a en face, renvoye à nos oreilles la voix ou le son dans le même ton, ou dans la même modification, & avec plus ou moins de netteté, selon la solidité ou la résistance du Corps contre lequel l'air va donner, de sorte que si le rocher, ou l'édifice a beaucoup d'endroits

creux, il en eſt plus propre à renvoyer la voix, pourvû que l'éloignement ſoit proportionné ; car la refléxion de l'écho s'affoiblit, lorſque la voix vient de trop près ou trop de loin, dans le premier cas, à cauſe de la trop grande vibration de l'air, & dans le ſecond, à cauſe de ſa foibleſſe il y a dans les collines *d'Alcalà* de *Henares*, appellées *Alcala la Viga* un écho qui repéte toutes les ſyllabes d'un mot avec une netteté étonnante. Le fameux rocher de *Pararuma* dont j'ai parlé (*a*) en a un autre vis-à-vis beaucoup moins élevé, où j'ai obſervé trois échos ſucceſſifs du même mot. Le premier eſt dans le rocher même de *Pararuma*, le ſecond dans celui qui eſt vis-à-vis, auquel repond le troiſiéme écho du même *Pararuma*. J'ai vû quelque choſe de plus dans la Rivière *Apure*, & c'eſt qu'à un même coup de fuſil repondent quatre échos ſucceſſifs, le premier de la fondriere & du bois qui eſt vis-à-vis, le ſecond, de la fon-

(a) Supra 1. Part. Cap. 18.

driére où l'on a tiré le coup, le troisiéme du haut de la Rivière, & le quatriéme, du bas.

Mais tout cela n'est rien au prix de ce que rapporte le Pere Mersenne (a) de l'écho de Charenton, qui repéte treize fois le même mot, de celui du parc de Voostock en Angleterre, qui repéte pendant le jour dix-sept syllabes, & durant la nuit, vingt. Le Journal des Sçavans de Paris (b) rapporte des choses encore plus admirables de l'écho d'Ormesson & de quelques autres endroits.

On voit donc que comme de la *Propagation* du son, qui frappe contre un corps d'une résistance proportionnée, naissent la *réfléxion* & l'écho, de même du son direct & du son réfléchi, ou de l'écho, résulte le quatriéme, dont j'ai parlé, qui est l'augmentation du son, dont on s'apperçoit sensiblement lorsqu'on bat la caisse près

(a) In Harmon. Univers. Lib. 3. pag. 214.

(b) 16. d'Août 1677.

d'une Eglise voûtée , ou de quelqu'autre édifice semblable ; car alors on entend tout-à-la-fois le bruit direct des seconds coups, qui se joint aux échos qui resultent des premiers, & de-là vient qu'il y a des Eglises où les échos causent une peine insupportable au Prédicateur, & à l'Auditoire qui l'écoûte.

Que dirons-nous maintenant de cette augmentation, si l'on bat la caisse vis-à-vis d'une Rivière, qui ait de part & d'autre des bois, & des rochers propres à former des échos ? On sera forcé de convenir que les fondriéres, les bois & les rochers répondent, les uns tout-à-la-fois, & les autres successivement, suivant leur éloignement, à quoi l'on doit ajoûter que chaque fondriére, chaque bois, & chaque rocher, répond certainement à l'écho des autres avec un bruit considerable; & enfin, si le bruit du tambour continuë, il faut de toute nécessité que le bruit & le tintamarre confus des échos continuent aussi avec une augmenta-

tion incroyable, mais qui n'eſt pas moins certaine; & c'eſt là ce qui arrive au tambour des *Caver-res* qui eſt placé dans la Colonie des *Salivas*, qui eſt dans le voiſinage de l'*Orénoque*, des bois, des fondiéres, des plaines, & des rochers qui le bordent, dont les échos multipliés & repetés, augmentent & multiplient les ſons. Ce n'eſt point là une idée ſpéculative, ni un argument métaphyſique, mais une ſuite d'experiences, qui concourent à prouver la certitude de la mienne. J'avoüe qu'il n'étoit pas beſoin de tant d'appareil pour ceux qui ſont médiocrement verſés dans la Philoſophie, l'enthymême ſuffiſant pour les perſonnes qui ont l'eſprit cultivé. Le rayon du Soleil, qui donne directement ſur un miroir, reçoit une augmentation de lumiere & de chaleur, au moyen de la réfléxion, donc la voix & le ſon qui rencontrent un obſtacle, croiſſent & augmentent par la multitude des

échos réfléchis, & cela à proportion que la voix, le cri, ou le son direct est plus fort, & le corps résistant solide, ou creux, comme je l'ai déjà observé.

C'est envain qu'on m'objecteroit que le bruit dont je parle est bien moins occasionné par le tambour, que par les échos; car je ne vois pas qu'on puisse separer le son qui résulte de la vibration directe de l'instrument que l'on frappe, de celui qui résulte de la vibration & de l'ondulation réfléchie, ou des *échos*, *dont l'union* produit cette augmentation, dont je pourrois rapporter plusieurs experiences. La prémiere est celle de Murcie, ou l'on entend le canon de Carthagene, quoique ces villes soient éloignées l'une de l'autre de neuf lieuës & qu'il y ait entre deux une montagne capable d'interompre la vibration de l'air ou du Son. On a même remarqué que lorsque le vent est favorable, on entend le canon d'Alicant, qui en est éloigné de plus de douze lieuës.

Mais il n'y a rien en cela qui doive ſurprendre, puiſque les Français ayant aſſiegé la Ville de *Gironne*, on entendit dans le Rouſſillon le bruit de l'Artillerie à quarante lieuës à la ronde, ce que l'on attribuë à la multitude des vallées, des rochers, & des concavités qui ſe trouvent dans les Pyrenées, à quoi j'ajoûterai, que le vent étoit peut-être alors favorable à la propagation du Son.

La troiſiéme expérience que je vais rapporter m'a ſervi pluſieurs fois à raſſurer les Miſſionnaires & les autres Etrangers qui arrivent ſur l'*Orénoque*, & qui étoient effrayés d'oüir dans les tems d'orages des tonnerres qui ſe ſuccedoient les uns aux autres ſans interruption pendant tout le tems que la nuée ſubſiſtoit, d'où reſulte un tonnerre continu plus ou moins fort, qui épouvante les Etrangers à un point extraordinaire. Mais leur frayeur ceſſe, lorſqu'ils ſçavent que ce qu'ils entendent n'eſt point un ſeul tonnerre,

mais un bruit occaſionné par le tonnerre ordinaire & par les échos des bois, des fondriéres, des collines, des rochers & des cavernes qui ſe trouvent dans les montagnes des environs, dont l'effet ne laiſſe pas de les effrayer, dans le tems même qu'ils en connoiſſent la cauſe.

C'eſt donc une choſe démontrée que ce fracas horrible, qui réſulte des tonnerres & de la repétition ſucceſſive ou ſimultanée de cette multitude d'échos, doit avoir lieu à proportion lorſqu'on bat *le Tambour Caverre*, au point de ſe faire entendre à quatre lieuës à la ronde ; & de-là vient la promptitude avec laquelle l'allarme ſe repand dans le vaſte païs des *Caverres*, lorſque l'ennemi entre chez eux. Au reſte on ne ſera pas ſurpris des tempêtes qui regnent ſur l'*Orénoque*, lorſqu'on ſçaura que le terrein y eſt extrêmement humide, les lacs frequens, & la chaleur du Soleil exceſſive !

§. IV.

Des Navires des Indiens, leur forme, & la manière dont ils les construisent.

LEs Indiens, à l'aide du feu, de l'eau, du tems, & de la patience ont trouvé le secret de convertir en Canots & en Pirogues des troncs d'arbres dont la grosseur excéde l'idée que peuvent s'en former ceux qui n'ont point vû d'autres chantiers que les nôtres. Il y a telle de ces Pirogues, qu'on appelle *Seyvas* sur les Côtes de Carthagene & de Sainte Marthe, qui, outre la charge & les vivres ordinaires, portent jusqu'à trente Indiens. Ces Pirogues sont faites d'une seule pièce, à l'exception des bordages de la poupe & de la prouë, & il y en a même plusieurs qui n'ont aucune pièce rapportée. Lorsqu'ils veulent aller en pleine mer, ou rémonter l'*Orénoque*, & que la mer est haute, ce qui arrive

Fabrique de leurs Canots & de leurs Pirogues.

depuis le mois de Décembre jusqu'à celui d'Avril, qui est le tems où regne le vent d'Est, qu'ils appellent *Briza*, ils ajoûtent à leurs Pirogues une planche qui regne de poupe à prouë, qui empêche les vagues d'y entrer; & ce qu'il y a de plus étonnant, est, que dans toute une Pirogue, & même dans une flote entiere de cent Pirogues, on ne trouve ni un clou ni aucune pièce de fer que ce puisse être, & qu'ils n'employent ni brai, ni goudron, ni étoupe, pour calfater les pièces qu'ils y ajoûtent. Je ne serai point surpris que le Lecteur doute de ce que j'avance, puisque je n'ai pû le croire moi-même qu'après avoir examiné ces Pirogues pièce par pièce, & fait plusieurs questions aux Indiens, qui leur ont beaucoup apprêté à rire. Tout m'a paru alors possible, à l'exception du calfatage dans lequel ils n'employent ni étoupe, ni brai, ni goudron, & lors même que je l'ai vû, je n'ai pû croire qu'il pût resister au choc continuel des vagues, ni à l'effort

que fait la Pirogue lorsqu'elle va de bouline, ou qu'elle vire de bord, vû que les gros bâteaux, & même les Navires les mieux calfatés, se ressentent de cette façon de naviger. Je puis cependant assurer que tous tant que nous avons été, Missionnaires, Indiens & Espagnols, nous avons voyagé dans ces Pirogues avec la même sûreté, que sur le meilleur Vaisseau de Cadix.

Manière admirable dont ils les calfatent.

Ce qui m'a le plus surpris, & qui surprendra je crois tout le monde, est le calfatage des joints qui restent entre la Pirogue & les planches rapportées. Ils employent pour cet effet l'écorce d'un arbre qui croît sur le bord de la Mer & des Riviéres; ils la pilent & la réduisent en une masse entremêlée de plusieurs fibres, avec laquelle ils remplissent les joints de la Pirogue, & comme elle est extrêmement gluante, elle s'y attache, & empêche l'eau d'y pénétrer.

Matières qui entrent dans le caréna-ge.

Je croyois d'abord que les Indiens de l'*Orénoque* étoient les seuls qui pratiquassent ce que je viens

Bâteaux des Indiens Orientaux.

de dire, mais j'ai lû depuis dans M. Blaevv (a) que les habitans des *Maldives*, qui sont voisins de l'Isle de *Java*, ont le même usage. Cet Auteur nous apprend que ces Indiens n'employent que le bois de Coco pour construire leurs Bâteaux, qu'ils ne se servent d'aucun clou, & qu'ils en lient les planches avec des cordes faites du Chanvre qu'ils tirent des feüilles du même arbre, ce qui rend la construction de ces Bâteaux encore plus difficile; car dans ceux de l'*Orénoque*, qui ne sont faits que d'un seul tronc d'arbre, toute la difficulté se réduit à placer & à assurer la planche qui leur tient lieu de bord, mais je ne vois pas comment les Indiens des *Maldives* peuvent construire les leurs avec des simples planches de Coco, sans se servir

(a) Atlas Indiæ part. 2. pag. mihi, 3. ibi: *Notatu dignum, Naves hic confici ex solis harum arborum lignis, quæ non clavibus, sed funibus ex hac ipsa arbore, factis solidè nectunt. Folia pro velis sunt.*, &c.

de clous, & ſeulement en les liant les unes avec les autres avec des cordes.

Blaevv nous aprend dans le même endroit, que les habitans des *Maldives* font leurs voiles de la matière que leur fourniſſent les feüilles du Coco, & c'eſt ce que pratiquent auſſi les habitans de l'*Orénoque*, ſur tout pour les Canots avec leſquels ils vont à la pêche, employant pour cet effet les nates de Palmier ſur leſquelles ils couchent, & dans les cas où ils les ont venduës, ce qui leur arrive aſſés ſouvent, ils ſe contentent de planter au milieu de leur Canot un petit arbre touffu, qui leur tient lieu de voile en remontant la Rivière, ſe laiſſant aller au courant lorſque leur pêche eſt finie.

Les Nations qui n'ont aucune connoiſſance du fer, fabriquent leurs Pirogues & leurs Canots de la même manière que leurs arcs, leurs fléches & leurs lances avec le *Macana*, qui eſt un bois extrêmement dur, avec cette difference

qu'ils n'employent à la fabrique de ces armes que quelques jours & quelques semaines, au lieu qu'il leur faut des mois & des années pour achever leurs Bâteaux.

Après avoir abattu avec une hâche de pierre à fusil l'arbre dont ils ont besoin, & l'avoir placé d'une maniere convenable, ils en brûlent l'intérieur de manière qu'il ne reste que trois doigts d'écorce des deux côtés, laissant agir le feu jusqu'à ce qu'il ne reste au fond que la même épaisseur qu'aux bords, ce qui leur prend un *tems incroyable*. Cette opération faite, ils remplissent le tronc d'eau, & allument autour plusieurs tas de feüilles de Palmier, dont la chaleur, jointe à celle de l'eau élargit le tronc, & en fait separer les bords, que les Indiens ont soin de contenir au moyen de plusieurs traverses qu'ils mettent entre deux, qui les empêchent de reprendre leur premiere situation, observant de placer dans l'endroit où pose le Mât deux traverses beaucoup plus fortes, pour

qu'il ne vacille point. Cela fait, ils écartent le feu, ils éteignent celui qui a pris à la surface extérieure, & employant plusieurs jours à enlever le charbon qui s'est formé dedans & déhors, jusqu'à ce que le Canot soit parfaitement poli; surquoi il est bon de remarquer, que le peu de charbon qui reste au déhors, empêche le bois de se corrompre.

Lorsque les Indiens sont obligés de voyager sur l'*Orénoque* & sur les Riviéres, qui s'y jettent, par un tems orageux; pour être plus en sûreté, & pour mieux résister à l'effort des vagues, ils joignent deux Canots par la poupe, par la prouë & par le milieu, observant de laisser une certaine distance entre deux; au moyen dequoi ces Canots ne versent jamais, pour fort que soit l'orage, ainsi que je l'ai éprouvé dans plusieurs voyages que j'ai fait. Rien ne surprit plus M. le Mayre que de voir les habitans des Côtes de la nouvelle Guinée se mettre en Mer sur des

Canots ainsi accouplés de deux en deux, ces Nations, toutes Barbares qu'elles sont, ayant trouvé ce moyen de pourvoir à leur sûreté.

C'est ici le lieu de parler de plusieurs inventions dont nos Indiens se servent pour passer les Riviéres qui ne sont point guéables, & auxquelles les Missionnaires qui voyagent avec eux sont obligés de s'accommoder, malgré la répugnance qu'ils y trouvent. Cet usage se conserve même dans les Provinces où le Christianisme est établi, & qui sont fréquentées par les Espagnols, parce qu'on n'y trouve ni Ponts, ni Bâteaux; mais ce n'est pas sans frayeur qu'on s'y soûmet, ainsi qu'on peut en juger par ce que je vais dire.

La façon la plus commune, & en même tems la plus sûre de passer les Riviéres est celle des *Tarabites*, appellées par les Indiens *Cabuyas*, & c'est celle dont se servent les Archevêques & les Présidens qui vont à la Capitale du nouveau Royaume par le chemin

de *Merida* & de *Pamplona*, étant obligés de passer les Riviéres de *Charma* & de *Chicamocha*. La *Tarabite* n'est autre chose qu' une corde de liéne ou une courroye de cuir de Vache, composée de plusieurs fils, de sept à huit pouces d'épaisseur, laquelle est tenduë d'un bord à l'autre, & fortement attachée de deux côtés à des pilotis, à l'un desquels est une rouë ou un tour, pour donner à la *Tarabite* le dégré de tension que l'on juge à propos. De ce gros Palan pend un grand crochet de bois, où sont attachées deux cordes, dont l'une sert de siége, & l'autre à attacher le passager par la ceinture & par dessous les aisselles, de manière que si le crochet ou la *Tarabite* vient à se rompre, il faut de toute necessité qu'il périsse. Le courage ne sert de rien dans cette occasion, & il n'y a point d'homme qui ne meure de frayeur (je parle par experience) lorsqu'il se voit enlever d'un côté de la Riviére à l'autre, avec d'autant plus de vîtesse, qu'on le tire de

l'autre bord par le moyen de deux cordes ; aussi y en a-t'il qui arrivent à terre pâles comme des morts, sans pouvoir proferer une seule parole, & quelques-uns même tombent en défaillance. On passe les charges de la méme façon les unes aprés les autres. Lorsque le voyageur est une personne de distinction, on le met dans un grand manequin, assés large pour qu'il puisse s'y coucher, ce qui, selon moi, ne diminuë point sa frayeur. Lorsque le fardeau est considérable, on attache la corde à la queuë d'un Cheval, qui est accoûtumé à galoper durant une espace de chemin équivalent à la largeur de la Riviére. Sur la Riviére de *Chama*, & sur quelques autres qui sont peu considérables, il y a un homme destiné à cet office, & quelque fois deux qui tirent le voyageur de l'autre côté de la Riviére avec une vîtesse incroyable.

Pour passer les Mules il y a deux *Tarabites*. On serre avec des san-

gles le ventre, le col & les jambes de l'animal, pour qu'il ne puisse pas faire de mouvement violent. Dans cet état, on le suspend à un gros crochet de bois courant entre les deux *Tarabites* par le moyen d'une grosse corde où il est attaché. Cela fait, on pousse l'animal avec tant de vîtesse, qu'en un tour de main il est de l'autre côté.

Cette façon de passer les Riviéres, qui cause tant d'horreur aux Etrangers, est si familiére aux gens du païs, qu'ils n'ont besoin d'aucun secours étranger pour en venir à bout. Ils s'attachent eux-mêmes, & saisissant la corde qui est attachée à l'autre bord de la Riviére, ils la traversent sans la moindre émotion; tant la coûtume a de force sur l'esprit des hommes!

La frayeur est beaucoup plus grande lorsqu'on est obligé de passer sur les ponts de *Paya* & de *Siàma*, qui ne consistent qu'en une espéce de filet suspendu en l'air d'un bord à l'autre, & attaché de deux côtés à des arbres, ou à de

pilotis. Ce filet est fait de plusieurs liénes ou béjuques torses, qu'on couvre de gros roseaux creux appellés *Guaduas*. On met aussi de ces roseaux aux deux côtés, qui tiennent lieu de garde fou ou d'appui. Il faut un courage au-dessus du commun pour ne point s'effrayer en traversant ces ponts, qui balancent d'autant plus qu'on approche du milieu, ajoûtez à cela que leur hauteur, jointe au bruit que fait la Rivière en coulant parmi les Rochers, fait que la vûë se trouble, & que plusieurs tombent en pamoison, & alors un Indien vient prendre le voyageur sur ses épaules & le porte à terre, après quoi il retourne prendre la charge, passant sur ce pont avec autant de tranquilité que s'il étoit de pierre. J'avoüerai qu'à force de traverser ces ponts je m'accoûtumai à ne plus les craindre ; mais j'ai toûjours apprehendé les *Tarabites* & les *Balzes*, dont on fait le plus d'usage, & où l'on risque le plus, ces sortes de Bâtimens

n'étant composés que de trois couches de roseaux, ou de joncs posés les uns sur les autres, dont il faut nécessairement se servir pour traverser les Rivières, quoiqu'ils soient à moitié enfoncés dans l'eau. Cependant les Missionnaires s'en servent souvent lorsqu'ils ont de longs voyages à faire sur l'eau.

Un de nos Réligieux, qui m'avoit suivi pusieurs années dans les Missions, m'a raconté que descendant un jour la Rivière *Sarare*, qui se jette dans *l'Apure*, sur laquelle il avoit fait plusieurs voyages sur des *Balzes*, le Pilote ayant voulu doubler un coude de la Rivière, peu éloigné de l'endroit appellé *Masibuli*, la *Balze* fut tout-à-coup emportée par un furieux torrent que la Rivière avoit formé dans les crûës précédentes, emportant les cedres, & une grande partie d'un bois qui se trouva sur son passage.

Quatre Indiens Cathécumenes, & encore novices, qui avec quatre longues perches gouvernoient

la *Balze* à leur façon, firent tous leurs efforts pour l'empêcher de se mettre en piéces ; mais les perches ne pouvant atteindre au fond de la Rivière, elle se mit en travers, & alloit se briser contre un tronc qui se trouvoit dans cet endroit parmi un grand nombre d'autres. Il y avoit du danger à gagner le large, & l'on ne pouvoit se sauver qu'à la nage, parce que la *Balze* étoit éloignée de six aunes de l'écuëil dont j'ai parlé. Dans cette extrêmité pressante, le Missionnaire eût *recours* à *l'intercession* de St. Ignace ; mais il étoit si troublé, qu'oubliant que sa soutane étoit attachée avec une ceinture, il s'éforçoit à l'ôter par-dessus sa tête, ce qu'il fit en partie, de sorte qu'il resta le visage couvert d'une partie de son habit qu'il avoit tiré de dessus son épaule : à dire vrai, ce Réligieux ne sçavoit, ni ce qu'il faisoit, ni où il étoit, ni ce qui se passoit, surquoi le Capitaine Dominique Zorrilla, dont j'ai parlé dans cette histoire, le prit par la

main en lui disant: *que faites-vous mon Pere* ? Mon fils, lui répondit-il, *quittons nos habits, & jettons-nous à la nage*. St. Ignace nous *a déjà conduit sur le rivage*, répliqua le Capitaine, & les Indiens eux-mêmes, étonnés de ce prodige, s'écrioient tous ensemble: *Tugaday, Tugaday! san Ignatio aussûcanuto? Dey dia què? Il est vrai, il est vrai, saint Ignace nous a favorisés! comment cela s'est-il fait* ? A ces mots le Missionnaire débarrassa sa tête de dessous sa soûtane, & vit la *Balze* engravée sur la plage; & jettant la vûë sur le torrent, il vit le tronc au milieu de la Riviére vis-à-vis de l'endroit où la *Balze* étoit arrêtée. Cet accident arriva au commencement de Février de l'année 1717, & nos Réligieux en conservent encore le souvenir. Les sept autres *Balzes* qui accompagnoint celle du Missionnaire se saverent aussi par une espéce de prodige. Elles étoient chargées d'Indiens Gentils, mais prêts à embrasser le Christianisme, qui

avoient à leur tête un Indien converti, nommé Don Antonio.

Elles furent emportées par le courant, & hurterent à differentes reprises, tantôt contre les pieux, & tantôt les unes contre les autres, sans qu'il tombât aucun Indien dans l'eau, & sans qu'il se perdit aucune des provisions qu'ils portoient avec eux.

Fin du second Tome.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le second Volume.

Fin de la Table du second Volume.

